****



**Entrevue avec Athanasie Mukarwego**

**Archives vivantes des Rwandais exilés au Canada suite au Génocide et aux violences antérieures / Living Archives of Rwandan Exiles and Genocide Survivors in Canada / Ubuhamya bw’Abanyarwanda bahungiye muri Canada jenoside n’itotezwa ryayibanjirije**

**Statut de l’entrevue** : **X** ouverture au public…………..Confidentiel…… anonyme

**Nom de l’interviewé** **(e)** : Athanasie Mukarwego (A.M.)

**Nom de l’intervieweur** : Callixte Kabayiza (C.K.)

**Nom du vidéographe** : Monique Mukabalisa (A.M.)

**Nombre de sessions**: 3 **sessions Session # 1**

**Durée de l’entrevue** : 5h26mn

**Lieu de l’entrevue** : chez l’interviewée

**Date de l’entrevue** : 24/10/2010

**Nom du transcripteur** : Caritas Ufitinkanda

**Date de la transcription** : 04/07/2011

**Nom du traducteur** : Véronique Nyirinyanja

**Langue de l’entrevue :** Kinyarwanda

**Date de la traduction** : Avril 2018

**Logiciel utilisé pour lire le DV**D : Windows Media Player

Cette entrevue m’a été facile à écrire. Cependant cela me semblait difficile. C’est une histoire horrible que cette mère a traversée. Sa résignation et sa détermination à revivre, à recommencer une nouvelle vie si je peux l’appeler ainsi, m’a poussée à la prendre comme modèle de reconnaissance; c’est un grand courage. J’espère que toutes les personnes auxquelles parviendra ce message changeront quelque chose dans leur façon d’apprécier la vie et de chercher tout ce qui peut la protéger. Quelque part elle dit : « La vie est belle ».

**00 :00 :00**

**C.K**. : **Nous te remercions que tu as bien voulu nous accorder cette interview pour faire connaitre ton histoire, ta vie, ce qui pourra être utile à beaucoup d’autres personnes; pour ce faire, nous te remercions beaucoup. Pour commencer, tu vas te présenter, nous dire qui tu es, nous dire quand tu es née, nous dire aussi le lieu où tu es née.**

**A.M**. : Je m’appelle Mukarwego Athanasie, je suis née au Rwanda, je suis Rwandaise. Je suis née dans la région de Cyangugu le 9/5/1959. Je suis mère de trois enfants, trois filles et un garçon, et je suis veuve du génocide.

**00 : 01 : 20**

**C.K. : Oui, je comprends que tu es née en cinqaunte-neuf [1959], tes parents, peux-tu nous dire leurs noms, tu pourrais nous dire comment ils s’appelaient?**

**A.M.** : Mon père s’appelait Mugesera Adrien, ma mère elle, s’appelait Nyiramirimo Bernadette. Tous ne vivent plus, ils sont morts longtemps avant. Ils sont morts en exil au Congo.

**00 : 01 : 47**

**C.K. As-tu des frères et sœurs, ou est-ce que tu avais des frères et des sœurs? Vous êtes nés à combien chez vous?**

**A.M.** : Si je me fie à ce que mes parents racontaient, il semblait que les enfants étaient au nombre de huit, mais moi quand j’ai atteint l’âge de raison, j’ai vu que nous étions quatre. Il y avait un frère qui s’appelait Felini Ngoga, il était l’aîné de la famille. Lui aussi est mort plus tard, mais il était déjà grand, les autres qui me restent sont au nombre de deux. Il y a une grande sœur et une petite sœur. Ma grande sœur s’appelle Mukagaga Immaculée, ma petite sœur s’appelle Gahongayire Marie. Oui, ce sont ces deux seulement. Ainsi chez nous restons au nombre de trois. Moi je suis au milieu d’eux.

**00 : 02 : 35**

**C.K**. : **Tu es née à Cyangugu, tu nous dis que, on te racontait que vous étiez huit, où est-ce que tu te plaçais, tu étais parmi les plus grands, tu étais parmi les plus jeunes?**

**A.M**. : Moi je suis née parmi les plus jeunes, parce que les aînés, je ne les ai jamais connus.

J’en ai connu seulement deux. C’est mon frère qui était l’aîné de ma famille, et ma grande sœur qui vient avant moi. Mais ceux qui sont nés entretemps après mon frère aîné, je ne les ai pas connus.

**C.K. : Étaient-ils morts?**

**A.M.** : Ils étaient morts, eux sont morts il y avait longtemps, mais il semble qu’ils mouraient déjà grands.

**00 : 03 : 10**

**C.K. : A Cyangugu, y avait-il des grands-pères, grand-père maternel, grand-père paternel, les as-tu connus?**

**A.M.** : Je n’en ai connu aucun d’eux. Moi je suis née dans des moments qui n’étaient pas bons, car je suis née en cinquante-neuf  [1959], et mes parents ont pris la fuite en soixante [1960], ils se sont réfugiés au Congo, mais même si on était resté au Rwanda, je n’allais pas les connaître, parce que quand j’ai atteint l’âge de raison ils étaient déjà morts. Ma grande sœur ne les a pas connus non plus.

**C.K. : Ni tes grands-pères ni tes grand-mères?**

**A.M.** : De deux côtés, je ne les ai pas connus, mes grand-mères non plus. Non.

**00 : 03 : 49**

**M.M. : N’as-tu pas eu la chance de les connaitre, il arrive que l’on ne connaît pas les grands-pères ni les grands-mères, mais que l’on connaît les tantes paternelles et les tantes maternelles; du côté de tes parents, as-tu connu leurs frères et sœurs?**

**A.M**. : La personne que j’ai connue du côté de ma mère c’est sa grande sœur, parce que ma mère était la plus jeune chez elle, j’ai connu une seule personne, une tante maternelle mais elle aussi est morte j’étais encore au Congo avant mon retour au Rwanda, parce que, entre temps j’ai fondé un foyer; je me suis mariée au Congo, après mon mariage, c’était en quatre-vingt-un [1981], mon mari m’a demandé de rentrer au Rwanda avec lui; lui aussi était Rwandais réfugié au Congo. Nous sommes rentrés ensemble. C’est dans cette période que ma tante maternelle est décédée au Rwanda. Elle, elle était restée au Rwanda; elle n’avait pas pris la fuite comme les autres.

**C.K. : Oui, tu nous as dit que tu es née en cinquante-neuf  [1959], vous avez pris la fuite en soixante  [1960], cela veut dire que tu n’as pas connu Cyangugu, tu n’as pas vécu là-bas, tu ne sais rien de là-bas?**

**A.M.** : Non, je n’ai jamais connu là.

**00 : 05 : 02**

**C.K. : Comme on te le raconte, quand vous avez pris le chemin de l’exil, où êtes-vous allés? Où avez-vous habité? Quelles conditions de vie aviez-vous?**

**A.M.** : Vous comprenez que la vie de réfugiés n’est pas une vie stable où quelqu’un peut se dire je reste ici, je m’installe; mais selon ce que mes parents racontaient, vous constatez que

Cyangugu est voisin du Congo; atteindre Bukavu, c’est traverser le lac Kivu et l’on y est. Ma famille habitait au bord du lac Kivu, et notre maman nous racontait que quand on commençait à labourer les champs, la terre tombait dans le lac. Alors ils ont pris la fuite, ils sont allés au Congo, à Bukavu. Comme il y avait un afflux de réfugiés venus de Gikongoro et d’un peu partout, il paraît que le HCR les a emmenés à un endroit nommé Karongi. Parce que, un grand nombre de réfugiés se dirigeaient vers le Burundi, d’autres dans toutes les directions du Congo et d’autres vers l’Uganda. Mais nous, les parents se sont réfugiés au

Congo. C’est le HCR qui les a emmenés à Karongi, leur a distribué des terres à cultiver à 80 km de Bukavu, dans la ville de Bukavu. C’est là qu’ils se sont installés; ils y ont connu beaucoup de problèmes; par exemple, tout mon corps porte des cicatrices. Je n’ai pas connu la cause de ces cicatrices, ni quand j’ai été malade; l’eau n’était pas potable; rien que des forêts. Maman nous racontait comment, le matin au lever, elle nous trouvait tous avec toutes sortes d’allégies sur la peau. Alors elle nous emmenait dans un petit dispensaire du quartier. Elle bénéficiait d’une ordonnance médicale et des médicaments, car, on n’avait pas d’argent. La vie de réfugiés est chose compliquée. Alors, c’était le HCR qui s’occupait du partage équitable de la superficie des terres à distribuer aux réfugiés. On montrait à chacun les bornes de sa parcelle. Le HCR construisait des maisons pour chacun. Derrière votre maison se trouvait votre terrain à cultiver. On appelle ces maisons *Imidugudu*. Ils sont restés là. C’était dur dans les débuts, mais finalement ils se sont habitués. Voilà. Mais quand j’ai atteint l’âge de raison, ils étaient déjà habitués. J’ai suivi mon école primaire là à Karongi. Je l’ai achevée, mais je ne l’ai pas complètement terminée. J’ai quitté l’école primaire et suis allée chez mon oncle à Bukavu, c’est là qu’ils vivaient. C’est comme cela que j’ai poursuivi les cours de la 5e et de la 6e primaires là-bas. Je les ai faites là; après les avoir terminées, j’ai fait les études secondaires aussi. Je les ai faites à Bukavu. Je les ai terminées là. C’est là où j’ai fait la connaissance de mon actuel époux.

**00 :08 : 00**

**C.K. : Là où vous étiez, là où vous habitiez, la vie était dure. Vos frères et sœurs y étaient-ils présents avec toi?**

**A.M**. : Mes sœurs vivaient avec moi, ma grande sœur et ma petite sœur. Le garçon bougeait beaucoup; voyez-vous, les réfugiés sont constamment à la recherche de quoi vivre et les garçons eux sont très éveillés; je le voyais plus clairvoyant que nous, quand bien même nous fûmes plus jeunes que lui. Lui n’était pas souvent à la maison; de telle manière que nos nombreux voisins ne l’ont pas connu, non plus ceux qui vivaient avec nous, nos voisins. Celui qui le voulait partait, car, l’eau n’était pas potable, la foudre frappait à tout moment, on voyait des maisons brûler à cause de la foudre, sur les collines les vaches succombaient; même aujourd’hui, quand j’y pense je m’exclame en disant : « Dieu merci de nous avoir aidés à quitter cet endroit ». Quand même un nombre important de personnes a péri là; il y avait toutes sortes de maladies inconnues. Sitôt devenus malade sitôt les gens mouraient. Personne ne savait le motif de ces décès. Les survivants essayaient de continuer à survivre; les gens étaient très solidaires, s’aimaient beaucoup, partageaient…La vie qu’on menait là-bas était pareille pour tous.

**00 : 09 : 30**

**C.K.** : **Y avait-il les gens de ta famille, les membres de la famille de tes parents partis avec toi? Ou êtes-vous partis en masse, eux n’avaient pas…**

**A.M**. : Il semble que mon père était fils unique, personne d’autre dans sa famille. Il avait un cousin germain qui s’était réfugié au Burundi, au cours de mon enfance, je ne l’ai jamais connu. Je l’ai connu après le génocide; après quatre-vingt-quatorze [1994] à son retour d’exil au Burundi. Un autre que j’ai connu résidait à Bukavu. Lui, je le connaissais. Ce sont seulement les deux cousins germains. Les autres, je ne les ai jamais connus. Pas de frères ni sœurs directs chez son père et sa mère. Mon père était fils unique.

**00 : 10 : 17**

**C.K. : Suivant tes souvenirs, il s’agissait d’une vie dure, de quoi te souviens-tu concernant Bukavu?**

**A.M**. : À Bukavu, c’est à propos des écoles. Voyez-vous, quand on n’a pas de parents financièrement capables pour bien étudier comme on le souhaite car les études sont payantes, on n’étudie pas n’importe comment. En ce qui me concerne, j`éprouvais une grande soif d’étudier jusque le plus loin possible, mais les moyens financiers étaient si insuffisants que j’ai étudié jusqu’en 2e secondaire. Cela devenait plus difficile encore. J’étudiais dans une école tenue par des religieuses. Cela devenait si compliqué, que j’ai été obligée d’avouer aux Sœurs que j’ai des difficultés et j’étais forte en classe, mais je voyais bien que je n’étais plus capable d’avancer. Après avoir parlé aux Sœurs, elles m’ont dit : « Nous allons payer tes études, tu nous rembourseras après la scolarité ». J’ai accepté. Je prenais cela comme une faveur à mon égard, mais les Sœurs pensaient que je serai religieuse [rire…]. Il est vrai que j’y pensais, peut-être à cause de mon âge d’adolescente ; je désirais devenir religieuse, à part que je n’avais pas donné ma parole. Les sœurs ont payé pour moi un cycle court pendant 4 ans ; j’ai suivi avec succès les deux ans, après, je suis allée au Lycée Wima ; c’est à Bukavu au centre-ville. Là aussi j’ai fait deux ans de spécialisation professionnelle en gestion. Les sœurs me suivaient toujours. Alors après avoir terminé là, le Lycée Wima m’a embauchée. Dès ma première année de service, j’ai commencé à rembourser mon prêt-études. Faire des études, c’était la chose la plus préoccupante pour moi, car, quand on planifie l’avenir et que l’on se heurte à des obstacles, on ne l’oublie jamais.

**00 : 12 : 43**

**C.K. : A travers cette vie si dure, comment trouvais-tu ton papa, et ta mère, comment la trouvais-tu, quelle image te donnaient-ils, avaient-ils le temps de s’occuper de vous, tu trouvais…qu’as-tu appris d’eux ?**

**A.M.** : Ce que j’ai appris de me parents, c’est de prendre la vie comme elle vient, car, mes parents étaient…, d’après ce qu’on racontait, quand ils étaient encore au Rwanda, ils étaient de grands éleveurs, des gens très aisés, ils avaient une belle vie, entourés des gens qui les aimaient, mais le moment venu après leur arrivée au Congo, démunis de tout, ils ont commencé à chercher une nouvelle formule pour survivre et ils y sont parvenus, quand bien même ils prenaient de l`âge ; ils étaient vieux mais ils ont continué à lutter, et on constatait que, avec le peu qu’ils avaient, ils nous encourageaient à étudier. Ils nous encourageaient en disant : « De grâce, essayez d’étudier. Je ne veux pas voir mon enfant s’absenter de l’école sans motif. » Cela se voyait qu’ils pensaient à l’avenir de leurs enfants.

**00 : 14 : 27**

**M.M.** : **Je voudrais te demander ; tu viens de nous apprendre que tu as étudié à**

**Bukavu et… en tout cas au Zaïre. Je veux savoir, pendant les années de ton exil, les personnes qui ont étudié avec toi, y avait-il d’autres Rwandais, en grandissant, étais-tu considérée comme zaïroise, en classe, comment étaient les relations avec d’autres élèves ?**

**A.**M. : En classe, je n’avais aucun problème ; tu vois, on a un problème parce qu’on ne connaît pas la langue. Or la langue parlée là, je la connaissais aussi, j’ai grandi là. Ils parlaient le français, ils parlaient le swahili, je parlais swahili aussi, quant aux Rwandais, il y en avait une, une qui était avec moi, elle venait du même camp des réfugiés, mais quand nous étions à l’école au pensionnat, tous, nous parlions français ou swahili ; nous ne parlions pas kinyarwanda.

**00 : 15 : 20**

**M.M**. : **Vos camarades zaïrois vous considéraient-ils au même pied d’égalité que les autres enfants zaïrois, ou savaient-ils que vous étiez Rwandais ?**

Ils savaient que nous étions Rwandais mais ils nous aimaient, à part que, quand on est réfugié, on n’est pas très respecté. Cela dépend des périodes ; à un moment donné on se retrouve rejeté selon les circonstances. Je me rappelle, en soixante-treize [1973], était-ce en soixante-treize [1973], quand Habyarimana a pris le pouvoir, je ne peux pas oublier cela, ce dont je me rappelle en moi, c’est que, un matin, on se préparait à aller à l’école alors la femme de mon oncle , très vieille me dit que… elle ferma directement la porte, elle garda la clé et elle me dit : « Tu ne peux pas aller à l’école aujourd’hui. » « Pourquoi ? », demandais-je. Elle dit : « Il n’y a pas de sécurité. » J`’ai senti la peur en moi et suis restée dans la maison, espérant que peut-être vers dix heures environ la femme de mon oncle ouvrirait la porte et nous laisserait partir avec ses petits-enfants. A dix heures, j’ai vu qu’on restait dans la maison. Je lui ai demandé pourquoi elle n’ouvrait pas pour nous laisser aller à l’école ? Au même moment j’ai vu des hommes arriver disant que son fils vient d’être arrêté. Il paraît que le Président du Rwanda, Habyarimana et celui du Congo, Mobutu, avaient conclu des accords entre eux pour refouler les réfugiés rwandais du territoire congolais. Quand ils arrivaient au Rwanda on les envoyait à Nyamata. Nyamata était une région non habitée ; il y avait beaucoup de mouches tsé-tsé. C’était en quelque sorte, les exposer à un fléau pour périr tous là. Mobutu était-il gêné par les réfugiés rwandais ? Je ne sais pas, j’étais encore très jeune. Alors la femme de mon oncle est partie, elle était vieille mais elle a couru à toute vitesse, son fils, donc mon cousin était un assistant médical à l’Hôpital Général de Bukavu. Alors sa mère, épouse de mon oncle s’est empressée d’aller au bureau communal ; on avait déjà fini de faire monter son fils dans un camion, avec beaucoup d’autres réfugiés rwandais, on les avait entassés dans un camion. On les avait ramassés de partout toute la nuit, pour les envoyer au Rwanda de force. La femme de mon oncle ne connaissait ni le kinyarwanda, ni le swahili, mais elle dit : « Monsieur le Bourgmestre, j’ai quitté le Rwanda pour éviter la violence et maintenant vous voulez nous refouler là »? Le Bourgmestre, voyant l’insistance et la souffrance de cette vieille mère ordonna que l’on lui rende son fils. Alors, je…moi aussi j’étais encore jeune mais je ne peux pas oublier cet incident. Ce jour-là, nous ne sommes pas allés au cours. Il arrivait même que le matin, au lever, on entendait tout le quartier entonner une chanson disant : « Tous les Rwandais, retournez chez vous, tous les Rwandais retournez chez vous ». On se sentait visé, humilié. En classe on ne se sentait pas chez soi. En pensant que chez nous, on ne serait pas mieux accueillis à part que, moi je connaissais peu l’existence des situations pareilles. Souvent ma grande sœur et moi demandions à nos parents : « Mais on parle de chez nous. Quand irons- nous là-bas » ? Nous étions curieuses, car, quand je me trouvais à Bukavu et que je regardais Cyangugu de l’autre côté, je disais en moi-même c’est là nos origines. Est-ce là chez nous vraiment? Pourquoi contempler seulement l’eau du lac qui nous sépare de là, si je traversais à pieds pour atteindre les côtes à l’autre rive ? Je sentais beaucoup de curiosité. Je demandais à mes parents : « Pourquoi sommes-nous ici depuis tant d’années» ? Ma mère se pressait de répondre : « Que te dire mon enfant ? Laisse tomber ». Alors ma grande sœur commençait à taquiner nos parents leur demandant s’ils se sont mal comportés avant de fuir au Congo. Ma mère répondait qu’ils n’ont rien fait de mal. Nous avons pris la fuite. Mais quand on est encore enfant on ne comprend pas tout.

**00: 19 : 54**

**C.K. : Moi aussi je voudrais que tu m’expliques cela : vous a-t-on expliqué pourquoi vous avez quitté le pays, y a-t-il eu des violences ?**

**A.M.** : On raconte que ce sont les voisins qui les ont chassés. Mais on pose des questions parce qu’on est mûr ; quand tu poses une question tu ne comprends pas tout de suite. Mais quand j’ai grandi, j’avais une envie d’approfondir les situations et poser des questions, mais mes parents ne vivaient plus, ils étaient morts. Cependant on racontait que, il y a eu de nombreuses personnes mortes. Mon oncle est mort au Rwanda pendant qu’on fuyait. Il a été assassiné au Rwanda, coupé en morceaux ; il a succombé aux coups des lances.

**C.K.** : **Là, on est en cinquante-neuf  [1959]?**

**A.M.** : En cinquante-neuf  [1959]

**C.K.** **: Alors, tu entres à l’école primaire, au secondaire, comme tu nous racontais, tu as terminé. En quelle période à peu près si tu t’en souviens ?**

**A.M**. : En soixante-dix-neuf [1979].

**C.K.** **: En soixante-dix-neuf [1979]**?

**A.**M. : En 79 En soixante-dix-neuf [1979], c’est là où j’ai terminé mon secondaire.

**00 : 21 : 07**

**C. K.** **: C’est à ce moment-là où tu as travaillé pour rembourser ton prêt-études ?**

**A.M.** : J’ai trouvé du travail immédiatement, l’année quatre-vingt [1980], j’ai terminé le remboursement de madette aux Sœurs. L’année quatre-vingt-un [1981], j’ai trouvé un mari. Nous nous sommes mariés et sommes rentrés au Rwanda.

**00 : 21 : 16**

**C. K. : Est-ce que tu travaillais avec ton mari, est-ce que vous vous connaissiez auparavant** ?

**A.M.** : Non.

**C.K**. : **Comment l’as-tu connu ?**

**A.M**. : Mon mari enseignait à… il y avait une école au Congo dans la ville de Bukavu appelée *Institut d’Ibanda*, autrefois appelée Athénée. Plus tard on l’appela Institut d’*Ibanda*. C’est là où il enseignait les Mathématiques. Je l’ai connu par l’intermédiaire d’une jeune fille qui a grandi avec moi dans le camp de réfugiés ; cette fille épousa un copain de mon mari, un ami de mon mari ; cette fille a été mon intermédiaire. Je ne connaissais pas mon mari avant. Et lui aussi, je parle de l’homme que j’ai épousé, lui avait fui en soixante-treize [1973]. Il était Frère Joséphite quand il a quitté le Rwanda, arrivé au Burundi, eux se sont dirigés au Burundi, il venait de Nyundo. Arrivés au Burundi, ses parents se sont dirigés vers Bukavu, et c’est lui qui était l’aîné dans sa famille. Ses parents lui ont annoncé qu’ils n’avaient pas de moyens de vivre, qu’il cherche comment les aider. Quand il en a parlé à son Supérieur Provincial, le responsable de leur…, celui-ci lui répondit que toutes les recettes produites par les fonctions qu’il occupe appartiennent à la Congrégation, qu’il n’a pas le droit d’y toucher pour aider sa famille, qu’il n’y a pas moyen de les aider  Il se dit : «  Ma famille a payé mes études, maintenant ils sont à l’étranger sans moyens pour vivre, moi je travaille. » Il enseignait. « Si vous ne pouvez pas aider mes parents, je quitte la Congrégation ». Alors il a dit au revoir et partit. Après sa sortie, il a quitté le Burundi pour Bukavu y rejoindre ses parents. Il a cherché du travail et commença à les aider.

**00 : 23 : 37**

**C.K. Alors vous vous êtes connus, vous vous êtes mariés en quatre-vingt et un [1981]. Tu as continué à travailler à Cyangugu ou plutôt à Bukavu.**

**A.M.** : A Bukavu alors, depuis que nous nous sommes connus, je n’ai pas continué à travailler ; nous sommes rentrés immédiatement au Rwanda.

**00 : 23 : 58**

**C.K. : Comment êtes-vous rentrés au Rwanda ? Comment y avez-vous pensé ? Puisque lui avait fui en soixante-treize [1973], et que toi tu es partie très jeune, pour penser à rentrer, comment cela s’est-il passé ?**

**A.M.** : Vous comprenez, lui était plus âgé que moi; il avait dix ans de plus que moi. Il était de loin plus âgé que moi, ceux qui ont étudié avec lui, des Hutu resté au Rwanda, il semble qu’ils lui écrivaient et lui disaient avec insistance : «  Rentrez au Rwanda, tout est paisible, nous avons besoin de toi, revenez, nous t’aiderons en ceci et cela. » Bon. Après avoir constaté qu’au Congo la vie changeait, il arrivait qu’on l’arrêtait et on le mettait en prison, les Congolais on dirait qu’ils avaient assez de nous, il dit : «  Pourquoi pas, vu que j’ai des gens que j’ai connus autrefois aux études et qui me sollicitent constamment, si je retournais au Rwanda pour voir si là-bas la vie est meilleure qu’ici ». Alors il m’en a informée. Quand il m’en a parlé, vous comprenez, moi je n’ai pas hésité, j’avais aussi la curiosité de connaître mes origines. J’ai accepté tout de suite, et on rentra au Rwanda.

**C. K. : Quelle année ? Dans les années quatre-vingt [1980]?**

**A.M. :** Et un [1981]

**C. K. :** **Directement après votre mariage.**

**00 : 25 : 17**

**M.M. : Après, où fut votre destination au Rwanda ?**

**A.M**. : Nous avons débarqué… Il avait son beau-frère qui vivait dans la commune Gisuma. Son beau-frère qui avait épousé sa sœur, la fille de sa tante maternelle, ce fut là notre destination. Je pense que nous avons passé un mois-là, il me dit qu’il part à Kigali chercher un emploi, que quand il l`aura trouvé je le rejoindrai. Je ne me rappelle pas le temps qu’il a passé là, mais nous sommes arrivés là au mois d’août ; je l’ai rejoint au mois de janvier quatre-vingt-deux [1982].

**M.M**. : **Il trouve un emploi à Kigali.**

**A.M**. : Alors nous avons vécu à Nyamirambo depuis ce temps-là jusqu’au moment de la guerre, nous étions encore là.

**00 : 26 : 17**

**M.M. : A Nyamirambo, nous étions en train de chercher de quelle manière tu te souviendrais de tes jeunes années, ou le lieu de ta naissance, ou l’endroit où tu avais des amis ; tu es arrivée à Nyamirambo en quatre-vingt-deux [1982], avec ton mari, je suppose que probablement tu n’avais pas encore d’enfants ou que tu avais un petit enfant, je ne sais pas…**

**A.M.** : Tous les enfants sont nés à Nyamirambo.

**00 : 26 : 41**

**M.M. : A Nyamirambo comment y avez-vous vécu, recommencer une vie dans un pays que tu n’as pas habité, comment cela s’est-il passé ?**

**A.M.** : C’était un dur combat. C’était très difficile, car, voyez-vous, par exemple, les biens que l’on possédait au Congo, nous ne les avons pas emmenés avec nous. Alors, arrivés au Rwanda, il fallait repartir de zéro, acheter un lit, acheter des tables, faire quoi et quoi, louer une maison ; bref, il était seul à travailler. Comme moi je possédais un diplôme congolais, partout où je le présentais, on me refusait. On ne l’acceptait pas. Ils ne l’acceptaient pas. On me disait : «  C’est quoi que tu as étudié là ? » Ils faisaient semblant de ne pas savoir, mais j’étais persuadée qu’ils savaient bien ce que j’avais étudié, tout simplement, ils ne voulaient pas… directement, ils ont mis directement, d’ailleurs, je ne me sentais pas en sécurité, parce que quand je m’en souviens j’éprouve en moi une grande peur. Mon mari devait se présenter aux services de renseignement chaque mardi à quatorze heures, et moi chaque vendredi je devais me présenter. Chaque semaine vendredi, à quatorze heures.

**00 :28 :00**

**C.K.** **: Au service des renseignements.**

**A.M.** : Au service des renseignements alors, il s’agissait de parler, c’était comme un interrogatoire, il y a des questions qu’ils te posaient : comment tu as fui le pays, la vie que tu as menée en exil, les études faites, qu`est-ce que tu nous rapportes,… Des fois, ils me parlaient avec des mots piquants [soupir], si bien que je demandais souvent à mon mari : « Que sommes-nous venus faire dans ce Rwanda? ». Parce que je ne me sentais pas Rwandaise. Je me souviens, un jour, mon mari, même leurs noms je ne les connaissais pas car celui qui m’interrogeais aujourd’hui n’était pas celui qui m’interrogeait la semaine suivante, ça changeait mais ils venaient toujours en grand nombre et m’encerclaient, mais un seul m’interrogeait et les autres transcrivaient sur les machines. Un d’eux m’a alors demandé : « Dis-nous où tu es née, tes parents, comment sont-ils partis, en gros qu’avez-vous fui? » J.ai senti qu’il me bombardait de questions. Demander à un enfant qui est parti à l’âge d’un an ce qu’elle a fui? Quand il m’a posé cette question, je me suis dit : « Que vais-je répondre ? ». J’ai répondu : « Ecoutez, je n’ai pas fui, mes parents ont fui mais pas moi, car je n’ai pas marché avec mes propres pieds, je n’ai pas utilisé mon cerveau pour m’enfuir, je me suis juste retrouvée à l’âge adulte vivant au Congo, on m’appela réfugiée, vous ne pouvez donc rien me demander concernant l’exil. Si mon père était ici, c’est à lui que vous poseriez la question ». « Vous n’avez pas honte. Vous voyez que nous avons construit le pays, tout est en place, quand vous êtes partis, aucune route n’était construite, il n’y avait pas de belles maisons et maintenant que nous avons tout fini, vous débarquez en jouir sans aucune honte. » Je ne savais quoi lui dire et je lui ai répondu : « Je suis en chômage, je n’ai pas d’emploi, malgré les études faites je n’ai pas de travail, mais si vous m’embauchez, moi aussi je pourrai travailler et contribuer avec les autres. Il m’a demandé quels étaient mes biens. Je ne possédais rien, je n’avais même pas de maison, on n’avait pas encore construit. Voulant lui montrer que de toutes les façons tout foyer possède quelque chose, nous avions un chat à la maison, des fois quand quelqu’un veut me blesser, je fais tout pour lui montrer que la douleur ne m’atteint pas, je lui ai dit : « Nous avons un chat à la maison, qui a quatre chattons, ce sont là les biens que nous possédons ». C’était comme une façon de me tirer de..., je voulais tourner la page, car, je sentais que j’allais pleurer. Et après avoir répondu ainsi, il a alors voulu connaître qui nous avait aidés depuis notre arrivée ici ? « Qui vous a aidés ? » Mon mari venait de trouver un emploi ; « Dis-le-nous, nous devons le connaître, qui est-ce ? » Il doit être un haut responsable. Il arrivait que mon mari me racontait, mais je n’y accordais pas d’importance à cela, mais en moi venaient des souvenirs d’un nom. C’était la première fois que j’entendais ce nom, de sorte que je n’ai pas fait beaucoup attention pour retenir ce qu’il me disait, alors j’ai dit que c’est un homme qui s’appelle *Rujwejwanga*. « Tu dis *Rujwejwanga*? » Je ne savais pas comment on prononce ce nom. Quelqu’un me dit alors : « Madame, répète et prononce bien ce nom ». Je lui dis : « C’est *Rujwejwanga.* ». Il dit : « C’est incompréhensible. Il dit : « Sors ; on t’accorde encore quelques minutes », …je ne me rappelle pas combien, et « reviens avec une bonne prononciation ». Je suis sortie… Je n’avais personne à qui demander ce nom ; je n’avais personne ; en ces moments-là on n’avait pas encore de téléphones mobiles ; je suis sortie et revenue, je l’ai prononcé de la même façon que la précédente. Il me fit asseoir avec agressivité : « Assieds-toi là. ». Depuis, il me bombarda de questions ; pendant 5 ans je subissais des interrogatoires. Chaque semaine, chaque semaine, chaque semaine. A un moment donné, on m’a donné une sorte de document vraisemblablement appelé carte pour Rwandais rapatriés illégalement. J’ai conservé celle-là. Depuis quatre-vingt et un [1981], à mon arrivée au Rwanda, jusque quatre-vingt-neuf [1989], jusqu’à quatre-vingt-douze [1992], je ne possédais pas de carte d’identité. Je me déplaçais avec ce document-là. Maintenant encore, cette carte datant de quatre-vingt-douze [1992], je la conserve. A l’éclatement de la guerre cette carte était encore neuve.

**00 : 33 : 08**

**M.M.** : **Ton mari lui aussi utilisait-il ta carte ou c’est parce que toi tu es née là ?**

**A.M. :** Mon mari parce que lui il avait …, il avait été recensé à son lieu de naissance, et qu’il avait grandi là, il détenait une carte d’identité rwandaise.

**00 : 33 : 27**

**M.M.** **: Lui, quand il a pris la fuite, avait-il des documents rwandais ?**

Me concernant, on disait que l’on ne me connaissait pas, et que mon père n’a jamais été connu non plus ; des propos comme ceux-là. Je leur ai dit : «  Mon père est parti peut-être avant votre naissance, ou pendant vos jeunes années. » Je leur ai demandé comment ils peuvent le connaître ? Ils me demandèrent également : «  Comment fait-on pour connaitre quelqu’un ? » Je leur répondis : « On connaît quelqu’un parce que l’on a étudié ensemble, que l’on a été voisin et qu’on a grandi ensemble, quand on a gardé les vaches ensemble si on en avait, quand on a été collègue de travail, je leur dis ensuite : «  Quand vous êtes devenus grands, mon père était parti en exil hors du pays. Donc, vous ne pouviez pas le connaître. Et si vous n’avez pas connu mon père, comment m’auriez-vous connue ? » [elle poussa un soupir]. C’est cela, c’est ainsi.

**00 : 34 : 09**

**C.K. : En rentrant du Congo tes parents et tes frères et sœurs sont-ils restés là?**

**A.M.** : Et les frères et sœurs y sont restés.

**C.K. : As-tu pu les revoir, as-tu pu…**

**A.M.** : La première fois que je suis retournée au Congo, je suis retournée là en quatre-vingt-quatre [1984].

**C.K.** **: Quand tu y vas, tu passes par…**

**A.M.** : Je n’avais pas de carte d’identité, je suis partie à l’aventure.

**M.M. : Etiez-vous autorisés à sortir ?**

**A.M.** : Je me souviens d’être partie enceinte, il y a beaucoup de choses que j’ai oubliées.

**C.K. : Mais tu es partie leur rendre visite ?**

**A.M.** : Oui, je suis allée avant la mort de papa, je suis retournée après sa mort, ma mère était gravement malade aussi, près de mourir…

**C.K. : A cause de la maladie ?**

**A.M.** : Oui. Ce fut ma dernière visite. Ma dernière visite date de quatre-vingt-sept [1987] et quatre-vingt-six [1986], après la mort de ma mère. Mais c’était une véritable aventure, parce que je voyageais sans documents valables ; presque un suicide.

**00 :35 : 43**

**C.K.** : **Alors, à Kigali, Nyamirambo, vous êtes partis de rien, même sans abri, sans pouvoir trouver un emploi, sans papiers, avec des interrogatoires, ton mari, lui, travaillait tant bien que mal.**

**A.M.** : Il a travaillé au Ministère de l’Enseignement Secondaire et de la Recherche Scientifique (MINESPRESEC). Mon mari a travaillé, il a travaillé avec des inconnus. Pour commencer, il a travaillé avec une personne, un homme avec lequel il partageait le bureau. Après cinq ans, il dit : « *Kaniziyo*, je vais te dire la vérité. » Il lui demanda : « Quelle vérité? »  « Je ne fais rien d’autre ici, je suis chargé de te surveiller ». L’autre dit : «  Surveiller quoi ? » Il lui répondit : «  On m’a envoyé ici pour surveiller les gens qui viennent te voir, quelle vie tu mènes, comment tu travailles, mais je t’ai trouvé intègre, rien de mauvais, je ne trouve aucun point négatif durant toutes les 5 années». Parce que, du moment qu’il s’agissait de quelqu’un qui vient de l’étranger, je ne sais pas l’image qu’on se faisait de lui, on se méfiait. Quelque temps après, il l’a rassuré. C’est au cours de cette période qu’il a obtenu un prêt pour construction ; nous habitions dans une maison louée depuis cinq années. Nous avons acheté une parcelle et avons bâti notre propre maison. C’était un prêt de l’État…

**00 : 37 :57**

**M.M. : Es-tu parvenue à trouver un emploi toi aussi?**

**A.M.** : J’ai trouvé du travail en quatre-vingt-neuf [1989]. C’est en quatre-vingt-neuf [1989] que j’ai été embauchée. Ma chance pour être embauchée, c’est un ancien collègue à Karongi, ses parents étaient mes voisins, c’était un garçon, il est rentré au Rwanda avant moi. Il avait trouvé du travail dans une Ecole où j’avais travaillé, l’Ecole Technique de Muhazi; il avait appris que j’étais en chômage et il m’avait connue au Congo; il me dit : «  Viens, nous avons besoin de toi ici. »Je suis allée enseigner à l’E T M. Mais il a été assassiné pendant le génocide. Il a été tué par un de nos élèves.

**M.M. : De l’E T M. ?**

**A.M.** : Oui.

**M.M.:** **OK.**

**00: 39: 16**

**C.K. : Au cours de ces années, vous avez vécu là, tu as eu des enfants, vous avez eu quel nombre d’enfants, combien d’enfants ?**

**A.M**. : Quatre. J’ai eu quatre enfants, trois filles et un garçon.

**C.K. : Trois filles et un garçon, l’aînée est une fille…**

**A.M.** : L’ainée est une fille, le suivant est un garçon, les deux autres sont des filles aussi.

**C.K. Tu les as eus au cours de ces années l’un après l’autre ?**

**A.M.** : Je les ai eus entre en quatre-vingt-deux et quatre-vingt-sept [1982-1987]. L’aînée est née en quatre-vingt-deux [1982], la plus jeune et cadette est née en quatre-vingt-sept [1987].

**C.K. : Donc, tu donnais naissance à un enfant chaque année ?**

**A.M.** : Quatre-vingt-deux [1982] j’ai donné naissance au premier enfant, quatre-vingt-quatre [1984], j’ai eu le deuxième, quatre-vingt-cinq [1985] est né le troisième, quatre-vingt-sept [1987] est né le quatrième.

**00 :40 :00**

**M.M. : En peu de mots, même si ce n’était pas agréable, on pourrait supposer que cela t’a aidé de rester pour t’occuper de tes enfants ?**

**A.M. :** Beaucoup. Mes enfants, je les ai élevés moi-même mais j’ai aussi eu la chance, toutes ces années je vivais avec ma belle-mère. Je n’ai pas eu trop de difficultés en ce qui concerne les enfants, ma belle-mère m’aidait à les élever et on s’entendait bien ; c’était une maman très gentille, elle prenait soin de moi et de ses petits-enfants et j’appréciais cela.

**C.K. : Etiez-vous ensemble, est-ce qu’elle demeurait avec vous à la maison ?**

**A.M**. : Nous vivions ensemble, elle venait aussi du Congo, elle est revenue en quatre-vingt-trois [1983]. Dès lors jusqu’en quatre-vingt-dix-sept [1997], c’est là que nous nous sommes séparées.

**00 :40 :52**

**M.M**: **Quand ces enfants grandissaient, j’étais en train de me le demander, quand on éduque des enfants, on disait qu’on nous apprend les bonnes manières, on nous apprend ceci cela, dans l’éducation des enfants, vous qui avez grandi à l’étranger et qui êtes rentrés pour élever vos enfants au Rwanda, c’est votre pays admettons, mais dans l’éducation que vous donniez à vos enfants, sur quoi insistiez-vous si je peux poser la question ainsi ?**

**A.M :** De toutes les manières, on donne ce qu’on a reçu ou qu’on possède, je ne pouvais pas savoir ce que les Rwandais qui vivent au Rwanda… nous ne nous considérions pas comme des natifs rwandais nous, on se sentait étrangers dans son propre pays. Mais, moi, comme j’avais été élevée d’une certaine manière, cette éducation que j’avais reçue, je souhaitais la transmettre à mes enfants, et puis dans la famille c’est la mère qui s’occupe des enfants, l’homme ne participe pas beaucoup à l’éducation parce qu’il est souvent absent. Ainsi donc, j’ignorais ce qui se passait dans les familles des voisins. Moi, j’ai gardé ce que j’ai reçu, c’est la même éducation reçue que j’ai transmise à mes propres enfants. Voilà. A part que l’on apprend des leçons par l’entourage. À part cette éducation que je leur donnais à la maison, quand ils commençaient l’école ou allaient jouer avec les voisins, ils ramenaient d’autres habitudes, mais il fallait chaque fois rectifier selon l’éducation que j’ai reçue.

**00 :42 :27**

**M.M : Toi, tu insistais sur quoi ? Tu as vécu à l’étranger dans des conditions difficiles mais tu es revenue au Rwanda, même si tu n’y as pas vécu, mais en considérant comment les autres vivaient, dans l’éducation des enfants, tu voulais insister sur quoi ? Est-ce que tu te disais : « Je souhaite ceci à mon fils » ou alors son père lui apprenait certaines choses, et pour les filles tu leur souhaitais une orientation spéciale, sur quoi est-ce que tu voulais insister dans l’éducation des enfants ?**

**A.M** : Moi, j’insistais d’abord sur l’amour de la famille ; avant d’aimer ceux du dehors, on éduquait l’enfant avant tout pour aimer les membres de famille. Car, des fois on remarquait que chez les voisins, les enfants se levaient le matin ; les gens ont des habitudes diverses, certains avaient des enfants qu’ils ne comptaient pas envoyer à l’école. D’autres enfants qui fréquentaient l’école mais au retour ils ne trouvaient à la maison que les domestiques, aucun parent n’était présent pour les maintenir à la maison. Ainsi, si au retour d’école, ils devaient rester à la maison, après avoir joué avec le groupe d’amis, le temps libre de la soirée doit servir à rester à la maison, s’asseoir auprès de leur grand-mère et de leur mère et une fois que leur père rentre, bavarder et jouer avec lui ; ils jouaient au ballon dehors, devant la maison, mais l’enfant doit avoir le temps d’approcher les parents et d’apprendre à les connaître. Même à ce jour, les enfants me disent : « Nous nous réjouissons quand nous nous souvenons que nous jouions au ballon avec papa le soir après l’école ». Mais cela était une particularité de notre maison, de notre famille, ainsi en grandissant l’enfant n’est pas attiré par les choses de l’extérieur, il doit aussi s’habituer à ce qu’on ait besoin de lui à la maison, même s’il y avait des domestiques à la maison, lui apprendre à faire des commissions, et surveiller son apprentissage et vérifier la propreté de ses ongles ; en fait, c’était beaucoup de petites choses .

Le cœur de l’enfant doit être attaché à sa famille, car, dans le cas contraire, il grandit avec un esprit du dehors, même dans son langage, la façon de répondre, l’éducation reçue par mes parents, était celle que je souhaitais donner à mes enfants.

**45 : 08**

**C.K.** : **Là où vous habitiez, on a des voisins, ils peuvent même devenir des amis ; y a-t-il eu des gens, des familles, que vous avez connus au point de devenir des amis ?**

**A.M.** : Nous en avons connus, mais parfois les Rwandais établis au Rwanda, quand ils savaient qu’il y a des nouveaux rentrés au Rwanda, on s’en méfiait, et nous sommes arrivés en des périodes très difficiles , nous vivions dans l’isolement ; nous étions conscients de cela mais sans s’y attarder outre mesure, cependant, au cours des ans, ils se sont habitués à nous.

Me concernant, quand je suis arrivée au pays, je parlais kinyarwanda seulement, mon kinyarwanda était mauvais ; et on se posait des questions à mon sujet. Quand j’ai commencé l’enseignement, je parlais en français, à la fin du cours, les élèves me demandaient de leur expliquer en kinyarwanda. Répéter le cours en kinyarwanda me gênait énormément, je n’avais jamais appris le cours de kinyarwanda comme eux l’avaient appris. Et cela les poussaient à se poser des questions sur notre personne. Ils se sont habitués à… nous, ils sont devenus des amis, quelques-uns étaient les parrains de nos enfants, à…part que pendant la guerre, il y a eu parmi eux qui n’ont pas respecté leurs responsabilités de parrains et marraines. Ils ont trahi leurs amis.

**C. K. : Pendant le génocide, vous parlez du génocide…**

**A.M.** : Le génocide de quatre-vingt-quatorze [1994].

**C. K. : Pendant le génocide ?**

**A. M.** : Oui.

**C. K. : Puisque la guerre a commencé en quatre-vingt-dix [1990], toi tu parles du génocide.**

**A. M.** : La guerre la plus terrible, en quatre-vingt-quatorze [1994], il y a eu quelqu’un qui n’a pas été pour nous un bon père.

**C.K. : Un père dans le baptême?**

**A.M.** : Oui, le monsieur, mon parrain dans le baptême était une dame. Son mari, c’est lui qui n’a pas été correct, voilà. Mais après notre arrivée, on a eu des amis quand-même. Malheureusement, plusieurs parmi eux sont morts.

**00 : 47 : 35**

**C.K. : Dans l’enseignement, as-tu pu enseigner, tu n’as pas travaillé longtemps, tu as trouvé un emploi en quatre-vingt-neuf [1989] ?**

**A.M.** : Jusque quatre-vingt-quatorze [1994], au début de la guerre. Il y a cinq ans.

**00 : 47 : 57**

**C.K. : Il y a donc cinq ans. Alors tu as pu trouver du travail, tu pouvais aider ton mari, alors la vie semblait devenir comme elle devait être ?**

**A.M.** : La vie commençait à être agréable, avec l’équipement de première nécessité, les enfants devenaient grands et commençaient l’école, l’aîné était déjà en cinquième ou en quatrième, je pense qu’il était en quatrième; la plus jeune venait de commencer l’école gardienne, ceux du milieu commençaient à étudier aussi. Dès que nous nous sommes sentis stables, et que nous avons eu notre maison, un chez nous ; Dieu soit loué. C’est à ce moment-là que les choses ont tourné mal.

**00 : 49 : 06**

**C. K. Tandis que cela s’est passé en quatre-vingt-quatorze [1994], ce qui s’est passé en quatre-vingt-dix [1990], après cela, il y eut d’abord des troubles, ne vous ont-ils pas touchés ? Avant de parler de quatre-vingt-quatorze [1994], il existait des partis politiques, il y avait des manifestations, elles ne vous ont pas touchés directement ?**

**A.M.** : Non, les événements de quatre-vingt-dix [1990] ne nous ont pas touchés, nous sommes allés chez les voisins, une chose que je peux dire, en quatre-vingt-dix [1990], on a bloqué les taxis, on quittait son domicile à pieds jusqu'à son lieu de travail, au retour également on rentrait à pieds mais il y a eu des voisins qui ont été emprisonnés dans le groupe nommé « Complices de FPR ». Mon conjoint n’a pas été incarcéré, mais quand un semblable a un problème, on se dit : « Prochainement ce sera mon tour. » On reste sur le qui-vive.

**C.K. : Comment s’appelait ton mari ?**

**A.M.** : Mon mari s’appelait Kanimba Canisius.

**00 : 50 : 28**

**M.M. : En fait, nous avons progressivement avancé vers quatre-vingt-quatorze [1994]. Alors que, un certain moment, les troubles se répandaient, parfois quelqu’un dit qu’il a vu la situation évoluer jusque à tel niveau ; comment avez-vous vu l’évolution de la situation jusque dans votre foyer ?**

**A.M.** : Cela a commencé en quatre-vingt-quatorze [1994], tout au début, on entendait cela à la radio, on apprenait que aux frontières du pays il y a des combats, ceci cela, j’avais une fille de ménage chez moi originaire de Byumba. Elle nous racontait que sa famille s’est déplacée, qu’il y a des combats que ses parents la réclament pour éviter de prendre fuite séparément, elle me dit qu’elle craignait de se retrouver séparée de sa famille. Alors elle est partie. J’ai commencé à changer d’employée de maison fréquemment. J’avais commencé à travailler, ma belle-mère restait seule avec mes enfants. On voyait de groupuscules inhabituels chez les voisins pendant les soirées. Quand mon mari rentrait, on s’apercevait qu’il y avait des gens qui étaient… assis dans des bistrots en train de parler ; quand il essayait de s’en approcher, ces derniers se taisaient. Mon mari se rendait compte qu’il n’était pas avec eux et qu’il n’était pas intégré dans leur conversation et il rentrait. Il me disait : « A l’extérieur, les choses vont mal, il y a un mauvais climat ». Je lui ai demandé : « Quel mauvais climat ? ». Il me répondit : « J’ai l’intuition que quelque chose ne tourne pas bien, car, quand j’observe mes relations avec mes voisins, je constate que quelque chose a changé. » Mais il m’en parlait avec réserve, il était une personne réservée.

**C.K : Peut-être qu’il ne voulait pas te faire peur.**

**A.M.** : A l’école où j`enseignais, à l’E.T.M., il y avait des élèves âgés vous savez que au Rwanda, on a sensibilisé les jeunes à étudier, certains sont devenus des hommes mûrs, d’autres se sont mariés, quelques autres ont pris femmes.

**00 : 52 : 50**

**M.M. : Spécialement ceux qui étudiaient dans le privé.**

A.M. : Oui, dans le privé, ils apprenaient les métiers. Alors, j’enseignais l’éducation civique.

Pendant le cours d’éducation civique, par exemple pendant le cours concernant le patriotisme, on voyait les élèves avec des yeux grandement ouverts, les nerfs tendus, il y a eu beaucoup de problèmes, je n’ai aucune fois terminé cette leçon. Depuis quatre-vingt-dix [1990], on discutait sans arrêt, sans arrêt, sans arrêt, et je me demandais où nous allions. Voilà. Depuis quatre-vingt-douze [1992], les élèves venaient en classe munis de couteaux dans leurs poches. Un très jeune écolier, un très jeune de la première année secondaire, au début de mon cours il me dit…, il a levé le doigt et j’ai pensé qu’il avait une question relative au cours, je lui dis: « Lève-toi et pose ta question », je lui ai dit de poser sa question. Il dit ; «  Voulez-vous que je vous montre quelque chose ? » « Montre-moi », lui dis-je ? Il retira un couteau de sa poche et me le montra. Je lui ai demandé pourquoi il se promène avec un couteau, ce petit je ne me rappelle plus son nom. Il répondit que ce couteau sert à se protéger. Se protéger contre quoi ? Il s’est tu et s’est assis à nouveau. J’ai eu peur, je n’ai pas su quoi faire, vais-je arrêter les cours, ou je le signale ; si je le signale, n’y aura-t-il pas d’autres problèmes ? Je me suis tue. Pendant mon cours, je voyais des gens derrière les fenêtres, ils regardaient cette personne qui enseignait. Ou alors, pendant le cours, je voyais un des élèves sortir sans me demander de permission, il va rejoindre ces gens-là et il commence à échanger avec eux ; c’était des milices *Interahamwe,* mais on n’était pas, en plus de cela, on n’était pas encore suffisamment informé sur la situation, mais je sentais une sorte de peur ; ils partaient pour fumer du chanvre, ils revenaient en classe, quand je leur disais : « Prenez le papier et commencez l’interrogation », certains disaient : « Nous refusons, fais de moi ce que tu veux » ; pas moyen de collaborer avec eux, et voilà. Alors le moment de proclamer les points obtenus arrivé, je disais : « Tu as refusé de passer ton interrogation, tu n’as aucun point, tu es classé nulle part, tu n’es pas classé. » Il élevait la voix et disait : « Je te montrerai ». On constatait que leur donner conseil n’était plus possible, on ne voyait pas où cela menait. Les étudiants, quelques filles venaient me dire : «  Hier, un nommé…allait me prendre de force ». Un des garçons a été pris de force en plein jour, on l’a réduit en morceaux à coups de couteaux. Même aujourd’hui, je ne l’oublie pas. Il s’appelait Songa.

**00 : 55 : 51**

**C.K. : Un étudiant ?**

**A.M.** : Oui. C’était un jeune homme appelé Songa, un enfant tutsi. On l’a agressé au retour du sport, car, le terrain de sport se trouvait dans le quartier là-bas à Cyahafi ; alors j’ai appris qu’on lui a asséné des coups de couteaux là-bas.

**M.M. : A-t-il été abattu par ses camarades ou par des adultes ?**

**A.M.** : Par ses camarades.

**M.M. : Ses camarades de classe ?**

**A.M.** : Alors, quelques-uns de ses camarades tutsi l’ont aidé pour se rendre à l’hôpital C.H.K. [Centre hospitalier de Kigali] Il est revenu plus tard. Il est revenu avec une tête fortement abimée. Hélas, après la guerre, j’ai appris qu’il a été assassiné.

**M.M. : La direction de l’école s’est-elle occupé de la question ou il n y a pas eu de suite du tout ?**

**A.M.** : Qui pouvait se charger de ce cas ? Pendant la période-là ? Chacun faisait ce qu’il voulait.

**M.M. Et les enseignants et ses camarades étudiants n’ont jamais su ce qui s’est passé, les cours ont continué comme d’habitude ?**

**A.M.** : Ils ne faisaient aucune enquête.

**C.K. : Ils ne s’en préoccupaient pas.**

**A.M.** : Ils ne s’en préoccupaient pas, c’était vu comme un cas particulier de quelques-uns. Cela ne s’est-il pas passé en plein jour ? S’il n’y avait pas eu ceux-là qui sont venus le transporter à l’hôpital après avoir été agressé, il pouvait succomber à ses blessures, ou mourir d’hémorragie.

**00 : 57 : 02**

**M.M. : Vous n’avez jamais su celui qui l’a agressé la punition qu’il a reçue à l’école.**

**A.M. :** Non, il y avait seulement un sentiment de peur, il y avait personne pour lui soumettre un problème, car, le problème a une origine ; celui qui reçoit la plainte est celui-là même qui est l’auteur de la faute ; on gardait silence. Des fois on entendait ton enfant te dire : « Maman, ma maîtresse d’école m’a demandé : Es-tu hutu ou tutsi? » Je lui ai demandé : « Qu’as-tu répondu ? J’ai dit que je ne sais pas. Je lui disais alors : « Demain, tu lui répondras que tu es rwandais » ; mais quand on disait qu’on est rwandais, la maîtresse savait automatiquement qui on est.

**M.M. : Et toi-même tu posais les mêmes questions en classe ; est-ce que tu ne posais pas ces mêmes questions à tes élèves ?**

**A.M. :** Non. Qui suis-je pour poser ces questions ?

**00 : 58 : 02**

**M.M. : Une question de curiosité : en qualité de professeur d’éducation civique, quand surgissaient de tels débats entre étudiants, on pourrait te demander même sur quels sujets ils se basaient ? Quels étaient les avis des étudiants ? Toi, en qualité de professeur, tu les gérais comment ?**

**A.M.**: De tels débats ne peuvent pas se tenir en classe. A part que, quand bien même cela se passait à l’intérieur de la classe , je devais chercher un bon compromis comme éducatrice, rester impartiale ; j’allais régler les questions selon la façon dont chacune d’elles se présente.

Je n’allais pas dire, celui-ci est un Hutu ou…Je me disais que tous sont mes élèves, et que je les aimais tous.

**00 : 58 :48**

**M.M. : Mais on trouvait qu’ils avaient des comportements différents dans la classe et on les laissait faire.**

**A.M.** : Oui, ils avaient des comportements différents, les uns se haïssaient même, mais j’essayais de les ramener à l’unité. Mais on pouvait constater que tout cela avait une origine dans leurs familles. Il ne s’agissait pas de tous, mais chez certains, vraiment rien n’allait ; ils n’étaient pas contents de regarder un tel, mais quand ils parvenaient à le regarder, ils avaient un visage rayonnant.

**00 : 59 : 18**

**M.M. : Vu que ETM était une école privée, parmi les élèves et les professeurs, laquelle partie était majoritaire ?**

**A.M.** : En fait dans les écoles privées du Rwanda, la majorité des professeurs étaient Tutsi, car, dans le privé on n’était pas bien payé, les conditions étaient limitées. Alors, la plupart je voyais qu’ils étaient Tutsi, plusieurs étaient des gens venus du Congo, et quelques autres résidents du Rwanda et qui n’avaient pas trouvé du travail au sein du gouvernement rwandais ; les autres étaient des Congolais venant du Congo, des Congolais vrais Congolais.

**M.M. : Les étudiants ?**

**A.M.** : Pour les élèves eux, il y en avait de chaque groupe.

**01 : 00 : 09**

**C.K. : Nous sommes environ en quatre-vingt-douze [1992] - quatre-vingt-treize [1993] c’est la période où on vivait ce climat ?**

**A.M.** : C’est à ce moment-là que le dernier jour, parce que la guerre a éclaté pendant les vacances de Pâques, la veille de la proclamation des points des choses terribles sont arrivées : les milices Interahamwe de Cyahafi s’étaient réunis ; Cyahafi avaient de nombreuses milices Interahamwe; ils ont encerclé l’école, armés de couteaux et de grenades, était-ce le Directeur de l’école qui a appelé la MINUAR [Mission des Nations Unies pour l’Assistance au Rwanda] ? Ils sont venus avec une auto blindée armée, on l’a installée à l’entrée de l’E.T.M. ; cela ressemblait à une guerre qui commençait. Alors la chose dont je me souviens…

**01 : 01 : 03**

**M.M.** : **Alors ils sont venus et ont installé une auto blindée à l’entrée de l’école…**

A.M. : Alors la MINUAR emmena une impressionnante auto blindée, c’était inquiétant, les gens en débandade, les étudiants ressemblaient à des bêtes féroces mêlées à ces milices interahamwe venus de Cyahafi ; ils sont venus et ont installé l’auto blindée à l’entrée de l’école ; peut-être que les élèves voulaient massacrer leurs camarades et éventuellement tuer leurs professeurs qu’ils avaient choisis eux- mêmes. Alors la chose qui m’a fait le plus peur, j’avais une dame collègue nommée Annie, elle était enceinte, elle était tutsi, elle a eu tellement peur au point de perdre  connaissance. Je l’ai entendu dire seulement : « Aidez-moi à arriver… ». Alors elle est tombée par terre. On l’a levée, nous l’avons prise, mise dans un véhicule, si c’est un véhicule de la MINUAR je ne me souviens pas, il y a certaines choses dont je ne me souviens plus, alors on l’a conduite chez elle, on l’a déposée chez elle à Nyamirambo. Aprѐs cela je suis partie avec elle, moi je l’ai accompagnée dans le véhicule c’est comme ça que j’ai quitté l’école avec elle, pour la suite je n’ai pas su ce qui est arrivé. Nous sommes allés en vacances chacun se demandant ce qui allait arriver après.

**01 :02 :39**

**C.K. : C’est comme ça que vous êtes allés en vacances…**

**A.M**. : C’est comme ça, on ne s’est pas dit au revoir, dans la suite c’est là que la furie a commencé, les professeurs ont été poignardés, tués, les élèves…

**C.K. : C’est là même qu’a eu lieu…**

**A.M**. : Non. Cela a eu lieu pendant qu’ils étaient en vacances chez eux, à gauche à droite, on était dispersé.

**C.K. : Toi tu es partie avec la maman enceinte pour arriver chez toi ?**

**A.M**. : Mais en partant j’avais peur me demandant ce qui arrivera après, je voyais qu’il n’y avait pas de paix.

**M.M. : Et alors êtes-vous retournés à l’école, le fonctionnement a repris ou c’était la toute dernière fois que vous l’avez quittée ?**

**A.M.** : Alors la guerre a éclaté pendant les vacances.

**C.K. : C’était la clôture.**

**A.M.** : C’était la clôture, le temps de la proclamation.

**01 :03 :25**

**C.K. : Donc tu dis que la furie a commencé, alors vous êtes allés en vacances pendant cette période de Pâques, selon ta mémoire, comment est-ce que ça s’est passé ? Ton mari travaillait encore ?**

**A.M.** : Le mari travaillait encore mais tu vois quand la guerre a éclaté c’était dans la nuit du six au sept [6-7] avril, pendant cette nuit, ça a commencé pendant la nuit, ce n’était pas pendant les heures de service.

**01 :04 :11**:

**C.K. : Vous étiez à la maison ?**

**A.M**. : Nous étions à la maison, mais il était en train de se préparer disant que le lendemain matin il irait travailler, et alors, nous avions un voisin parent d’un jeune garçon, un adolescent de douze ou treize ans, ses parents l’envoyaient chercher une boîte d’allumettes le soir comme un parent qui veut allumer le brasero envoie un enfant pour aller lui acheter une boîte d’allumettes, le sang des jeunes il est allé en sautant, alors chez un voisin il y avait un terrain qu’on était en train d’aplanir, dans le but d’y construire une maison, tu vois quand on aplanit et qu’il y a des racines d’arbres on les arrache. Il y avait de vieux arbres d’eucalyptus dont on avait arraché les racines, disons ces arbres étaient entassés sur la route, en attendant d’être transportés par véhicule, alors le garçon pendant ses sauts, c’est sur une pente, est tombé sur les racines déjà sèches et s’y enfonça, il s’appelait Claude. On l’y a retiré comme on arrache un morceau de viande d’une brochette et transporté à l’hôpital mais il y est arrivé déjà mort, on l’a immédiatement ramené. Cela c’est dans la soirée du six au sept [6-7]. Ainsi nous avons entendu que Claude est mort. A son arrivée à la maison Canisius m’appela en disant : « Viens pour qu’on aille chez le voisin éprouvé ». Nous y sommes allés passer la soirée. Nous y avons rencontré plusieurs personnes, des voisins, jusque dans les onze heures de la nuit. On voyait des hommes qui semblaient émus, en train de chuchoter, les dames étaient à l’intérieur de la maison pendant que les hommes étaient près du feu à l’extérieur. Canisius m’a alors fait dire : « Viens, on rentre à la maison ». Mais j’avais envie de…mais pourquoi ne permet-il pas que nous restions au moins jusqu’autour de deux heures du matin, aux heures avancées. Alors je me suis dit que je lui demanderai plus tard pourquoi il m’a séparée des autres si tôt. Nous sommes rentrés ; arrivés derrière l’enclos il prit la clef pour ouvrir le portail, il dit que dans l’entourage l’ambiance n’est pas saine. Comment n’est-elle pas saine, moi je m’en vais voir mes enfants, moi je sentais que cette ambiance malsaine ne me concernait pas pensant qu’il s’agit peut-être de l’affaire d’où nous venions ; les voisins étaient tristes, il est vrai .En pleine nuit, nous entendions des cris par ici par-là, des cris à gauche à droite plus près de nous, jusqu’à l’aube. C’est là que le fameux communiqué, communiqué annonçant le décès du "père de la nation", alors les services de sécurité ordonnent que tous les habitants restent chez eux, afin que justement ces services puissent faire leur devoir. C’est cela, mais au fur et à mesure que le communiqué passe les cris approchent dans le voisinage, chez les voisins, chez les voisins, jusqu’au matin. Certains voisins avaient été tués au cours de cette nuit, à notre insu, d’autres avaient pris la fuite. C’est donc ainsi que nous sommes restés là sur place, on arrive donc dans la matinée du sept [avril]. A la date du sept, tu comprends que personne ne pouvait sortir pour aller travailler, nous sommes restés à la maison, étant à la maison mais l’un regardant l’autre comme ceci, chacun se demandant ce qu’il y a, qu’allons-nous faire, quelle sera la fin ? Nous sommes restés là ; vers 9 heures du matin je regardai par la fenêtre, je vis que notre habitation était encerclée par des militaires ! Je m’approchai de Canisius et lui dis de jeter un coup d’œil pour constater l’air qu’ils avaient. Ils avaient l’air terrifiant, s’ils voulaient jeter une grenade à l’intérieur je ne sais pas. Nous avons continué à observer puis je vis le militaire qui était devant les autres avancer le long de l’enclos se dirigeant vers la maison de notre voisin, nous l’avons entendu frapper à la porte. Pendant qu’il frappait à la porte, les miliciens qui l’y avaient conduit l’y ont rejoint, ils donnèrent au chef de famille l’ordre d’ouvrir, disant qu’ils sont chargés de la sécurité. Le mari ouvrit ; quand il eut ouvert, on le fusilla.

**M.M. : Le voisin ?**

**01 :09 :27**

**C.K. : On le fusilla sur place ?**

**A.M**. : Exactement ! Plus loin les cris montent, les uns frappent aux portes, les autres tirent des coups de feu sur les portes, hélas ça est arrivé… Canisius a été emmené à la date du huit, emmené par le voisin, notre responsable de cellule, qui lui demandait : « Tu te prends pour qui pour rester à la maison ?  Tous les hommes sont sur la route en train d’assurer la sécurité du quartier et toi tu es chez toi ? Viens tout de suite et munis-toi de ta carte d’identité ». Alors Canisius prit sa carte d’identité et y alla, c’est en ce moment-là que je l’ai vu…

**01 :10 :10**

**C.K. : A son départ il ne t’a rien dit, il suivait ce responsable de cellule tout simplement ?**

**A.M.** Qu’avait-il à me dire ? Quand une personne est sur le point de mourir il le sent dans son cœur, on le voyait sous le choc, mais il me regardait sans rien dire, il s’en alla, cette nuit-là il n’est pas revenu.

**01.10 :29**

**M.M. : C’était la nuit ?**

**A.M.** : C’était le matin vers neuf heures, il s’en alla, mais avant de partir il me demanda : « Est-ce que tu sens de la peur ? » Je répondis oui... Est -ce peut-être parce que je savais qu’il ne pouvait rien faire. Est-ce peut-être qu’il pensait me trouver une cachette quelque part, ou qu’il pensait lui-même s’échapper, je ne sais pas à quoi il pensait. C’est alors qu’ils l’ont emmené. Il y resta, il y resta, finalement il revint le quatorze.

**01 :11 :12**

**C.K. : C’est à ce moment-là qu’il revint à la maison ?**

**A.M**. : C’est là qu’il revint à la maison, il rentra le matin, il ramassa tous ses habits, il enleva les habits qu’il portait et se changea, sous-vêtement, pull-over, quoi encore, une chemise et un gros tricot que j’avais acheté contre le froid ; je l’adorais en l’achetant mais arrivé à la maison je l’ai trouvé trop large et je le lui ai cédé, il convenait à sa taille c’était bien, il était plus gros que moi. Ensuite il partit, mais il me dit : « Les choses que je vois à cette barrière-là… » Mais quand il est revenu il avait trop maigri, frêle comme un arbuste. Je lui ai même proposé d’avaler quelque chose ; il répondit : « Non, garde ça pour les enfants », me dit-il, « tu vois qu’il n’y a pas de marché, il n’y a rien, donne la nourriture aux enfants ». Et moi de répliquer : « Les enfants sont à la maison, toi tu n’y vis plus, assieds-toi et avale quelque chose ». Non, dit-il. On voyait que son esprit était ailleurs. Il partit aussitôt, à son départ mon cœur me suggéra de me lever pour l’accompagner. Je me levai et marchai derrière lui. Arrivés au portail de l’enclos, j’entrai la clef dans le truc pour ouvrir il tourna la tête et dit : « Pourquoi me fais-tu autant d’honneur ? » Parce que je le personne comme une personne vue il y a longtemps et effectivement il y avait longtemps qu’on ne s’était pas vu, je sentais que le temps passé sans le voir était trop long. J’avais la curiosité de le regarder avec beaucoup d’enthousiasme et lui il était trѐs pressé pour partir comme si on lui avait accordé quelques minutes. Il partit comme ça, je l’accompagnai des yeux jusqu’à la route. Alors arrivé sur la route dit-on, c’est là qu’on l’a saisi, vers 15 heures, depuis ce moment-là il a rendu le dernier souffle le lendemain le quinze. C’est là que j’ai entendu, j’avais un garçon domestique, les voisins avaient un autre garçon domestique, le garçon domestique du voisin appela le mien et lui dit : « Ton patron a été tabassé à mort hier, fieu ! » Il le disait si fièrement comme quelqu’un qui raconte une histoire…. « Son cadavre gît là sur la route ! » Alors j’ai compris que ce n’était pas à lui qu’il passait la communication mais plutôt à moi, je fus effrayée. Je fus effrayée en entendant les enfants pleurer après avoir appris la nouvelle. Quand ils commençaient à pleurer je vis un homme hutu qui était notre ami et voisin venir en hâte et entra sans frapper à la porte, il vint en pleurant et s’arrêta à la porte. Notre porte du salon avait une vitre transparente et un grillage, nous y avions mis un rideau afin que la nuit, le rideau soit tiré. Alors il prit le rideau et s’essuya et je vis sa chemise tout entachée de sang, les doigts les mains et partout ici [en montrant les bras] le sang était encore frais ; il commença à me raconter : « Maintenant je suis moi aussi un des assassins de Canisius ! Bien qu’il était mon ami mais on m’a donné l’ordre de le tuer, mais dit-il, ce sang que tu vois est le sien tombé sur moi, en pleurant…. Il ajouta : « Même si je l’ai tué mes enfants ne mangeront pas en laissant ceux de Canisius mourir de faim ! »

Mais moi quand j’ai appris qu’il était mort, avant même l’arrivée de cet homme j’ai senti une sorte de joie en moi par rapport à son état que j’avais vu la veille, j’ai dit : « Je le voyais sans aucun espoir de survivre », j’ai dit : « Que Dieu lui accorde le repos, qu’il finisse comme les autres au lieu de continuer à subir une telle torture ! » Il est en plein air, il voit ce qui se fait sous ses yeux comme il le dit, et cela sans fin. Alors je ne sais quelle sorte de joie est venue, avez-vous vu quelqu’un qui entend une triste nouvelle et qui applaudit ? Mais moi ça m’est arrivé, je me sentais incapable de le supporter, j’applaudis, j’applaudis les yeux fermés. Alors ma belle-mѐre sortit de la chambre où elle était, vint en toute hâte et s’exclama : « Vraiment ! Mon fils aîné s’appelle Juru et moi on m’appelle Maman Juru, ces faits sont réels, on vient de t’annoncer la mort de ton mari et tu applaudis ! » Elle ne pouvait pas comprendre mon sentiment intérieur qui m’a poussé à …, parce que le jour là quand son fils revint à la maison elle ne l’a pas vu, elle n’a pas vu son état, il est passé comme un éclair, sans cœur tranquille et il a fait demi-tour immédiatement, même les enfants ne l’ont pas vu pour lui dire adieu. Pour moi non plus ce moment-là ne convenait pas pour lui expliquer pourquoi j’ai applaudi, seulement après avoir applaudi et après que l’homme-là qui était venu m’annoncer la triste nouvelle s’était retiré, je ne sais pas ce qui m’est arrivé, mon dos s’est brisé je sentais le brisement, je suis allée tomber dans le coin du salon chutant de la chaise, je ne pouvais pas m’asseoir sur la chaise alors je m’asseyais par terre, c’était donc le quinze. Après, à peu près trois heures de temps, ma belle-mère est venue me réconforter en disant : « Courage » ; elle me conduisit dans la chambre et j’y restai mais à cause des bruits qui montaient par ici par-là, les enfants aussi continuaient à pleurer à côté de moi, à un moment donné je leur dis : « Pourquoi pleurez-vous, taisez-vous nous aussi nous allons bientôt rejoindre votre papa ! » Comme c’est bon d’être un enfant, ils n’ont pas compris par quelle voie nous allons passer pour le rejoindre. Un seul d’entre eux m’a demandé : « Pourquoi on a tué notre papa ? » Je répondis : « Parce qu’il était Tutsi ! » Et alors, nous avions donc d’autres voisins qui avaient des enfants de même âge que les miens, ils jouaient ensemble, un me demanda, un qui jouait avec eux : « Le papa de un tel a été tué aussi ? » Non, dis-je, parce que lui il était Hutu. Et alors nous aussi nous sommes Tutsi ? Je répondis oui nous sommes Tutsi ! Ils commencèrent à hausser les épaules : « Je ne veux pas, je ne veux pas être Tutsi ». Calme-toi dis-je ; toi tu n’es pas Tutsi ! Mais bien sûr tout en les réconfortant pour garder le courage, car dans peu de temps nous allions rejoindre leur papa. Je dis : « Là où il est, il est heureux, nous aussi dans peu de temps nous serons heureux comme lui ». Ils se sont tus, ils n’ont donc pas compris ce que j’ai dit.

Ainsi donc les jours passèrent ; le seize passa, le dix-sept passa, le dix-huit au matin j’entendis, vers neuf heures j’entendis notre enclos qui était en euphorbes, j’entendis les gens en train de couper les euphorbes de l’enclos, parce que le portail de l’enclos était fermé à clef, alors je regardai par la fenêtre et je vis que c’était une troupe, je fis demi-tour. Je n’ai pas eu le temps de m’asseoir pour prier, j’ai senti seulement je n’ai pas su ce qui survenait dans mon cerveau, je restai immobile au salon, en ce moment les enfants aussi ; nous étions tous assis là, nous regardant les uns les autres sans savoir quel en sera la fin. Le domestique préparait la nourriture et mangeait seul, car, les enfants eux aussi je ne sais pas ce qu’ils avaient, ils ne mangeaient pas. Alors je les vis entrer les uns par la porte du salon les autres par la porte de derrière, et ils se réunirent au salon. Alors ils étaient avec des militaires et un groupe de miliciens y compris des voisins que je connaissais mais c’est ça, mais ceux qui étaient derrière je n’ai pas pu les identifier, seulement j’en ai reconnu deux que je connaissais. Alors les militaires vinrent ; les enfants sont au nombre de quatre et leur grand-mère et moi .Chacun avec un fusil à la poitrine, là où nous sommes assis, ils commencent par nous regarder, chacun pointait son fusil sur la poitrine de chacun de nous tous, alors le groupe s’éparpilla dans les chambres à gauche à droite, et pilla. Mon Dieu, depuis lors …Même ces histoires qu’on raconte n’ont aucun rapport avec ce que nous nous savons, aucun rapport et vous le déclarer c’est parler pour parler car il n’y a … mais imaginez qu’étant assis tranquillement dans la maison, en toute quiétude, vous voyez soudainement votre maison remplie de gens comme des abeilles circulant en se croisant, et chaque abeille emportant quelque chose etc. Voilà. Mais dans l’entretemps le domestique a dit : « Moi je ne veux pas … mais cela a été dit après, non avant entre le quinze et le dix-huit, c’est là que le domestique a eu l’idée, s’il a pensé que maintenant que son patron a été tué, certainement ceux qui vont suivre sont ceux-là qui restent à la maison, il me demanda : « Donnez-moi mon salaire, que je m’en aille, je ne veux pas mourir avec vous ». Je lui répondis : « Que tu t’en ailles, car, ce qui nous arrivera ne te concerne pas, quant à l’argent je n’en ai pas », et d’ajouter : « Prends ce qui t’intéresse dans cette maison », comme si je voulais dire tout ce qui est dedans t’appartient, dans ce qui y reste, choisis ce qui t’intéresse et prends le comme salaire et pars. J’ignore ce qu’il a pris. Je lui ai répondu en ces termes seulement je n’ai pas su ce qu’il a pris ! Il est parti ; alors après nous avoir regardé de cette façon et pillé les objets à gauche à droite, en train de se disputer les objets restants, j’ai entendu un qui était parmi ces hommes-là qui restait, il portait la chemise insigne du MRND que portaient les miliciens *interahamwe*, un homme d’une cinquantaine d’années et plus, debout là à la porte en train de me regarder. « Eh Madame ! Moi j’ai une seule question à te poser, pourquoi, es-tu née tutsi ? » Il continua à me poser cette question, il me posa cette question, à un moment donné, mon cœur était envahi par une frayeur inouïe à tel point que je baignais dans une transpiration intense, tellement mon corps, de chaque pore s’écoulait visiblement de la sueur, et cette sueur qui s’écoulait n’avait pas une odeur ordinaire, c’était de la puanteur indescriptible. Tellement j’exhalais une mauvaise odeur, alors je sentais en ce moment je baissais la tête, en attendant qu’on fasse claquer le fusil pointé sur ma poitrine, alors j’entendis l’homme-là qui posa de nouveau la même question : « C’est à toi que je m’adresse, je te demande pourquoi tu es née tutsi ? » Alors moi souvent en cas de douleur ou d’incapacité extrême je souris, alors je me retournai et le regardai, à voir son âge et la question qu’il me posait, je n’ai pas eu, je me demandais : « Est-ce que vraiment à son âge il ne sait pas comment les humains naissent ? » Seulement je lui ai demandé : « Toi qu’est-ce qui te dit que tu es hutu ? » Car je me sentais dépassée et je voulais qu’on me range vite, qu’on en finisse vite, « qu’est-ce qui te dit que tu es hutu ou que tu n’es pas tutsi ? » Alors il a cessé cela mais tout en murmurant, alors entretemps un des militaires m’ordonnait d’aller leur donner l’argent que mon mari nous a laissé. Alors un d’entre eux poussa la porte de la chambre, à ce moment-là le cœur me pinça davantage.

**01 :24 :10**

Je me disais qu’ils allaient me tuer sur place, nous exterminer tous ensemble au salon, et maintenant ils vont me mettre à l’écart là dans la chambre ? Alors je me tenais comme étant solidement fixée sur place en vue de résister. Je ne sais pas comment ça s’est passé s’ils m’ont soulevée ? Comment ça s’est passé, ce dont je me souviens vaguement c’est qu’ils m’ont pris jusqu’à l’entrée de la chambre, le premier, disons que ici sont les cadres de la porte, moi je suis là au milieu, l’un m’a sûrement giflée cette tempe-ci qui heurta le cadre, l’autre qui se tenait derrière moi me donna un coup de pied ici dans le dos, et cela se passe simultanément, l’autre me donna un coup de crosse sur cette épaule-ci, je ne m’en remets jamais. Alors donc celui qui me donna le coup de pied me projeta dans la chambre à l’intérieur, je fus déplacée, je ne sais pas comment je suis tombée tout simplement j’ai chuté par terre, j’ai vu des étincelles rouler dans les yeux, mais aussi la frayeur et la faiblesse, et la faim, tout et le chagrin, je suis tombée ventre à terre, raide morte ! Je ne sais pas combien de temps je suis restée là-bas, je n’avais même pas la conscience, vraiment mourir c’est bon, quand tu viens de mourir tu perds la raison, tout finit là je ne sais pas, c’est comme tomber en sommeil quoi ? Quand je fus réveillée je me suis retrouvée étendue sur le lit, toute nue voilà. A mon réveil je vis beaucoup de gens dans la chambre tous nus eux aussi, pendant que je reprenais la conscience en reconstituant les faits l’un d’entre eux me dit : « Tes congénères, nous les avons tués à la machette et avec des grenades et autres outils, mais toi nous ne te tuerons pas par autre chose, pas autre chose nous avons décidé que ton sort, que tu seras violée jusqu’à mourir ! Savais-tu que c’est mortel ? » Mais ils regardaient comme des fauves ! Effectivement c’est comme ça que ce fut, pendant cette période, depuis ce jour, la nuit le jour ils ne m’ont laissé aucun répit, et jamais ce n’était un ou deux, ils venaient toujours à plusieurs, plusieurs, se relayant, se relayant, mais des militaires seulement, voilà. Ainsi donc je ne distinguais plus la nuit, je ne distinguais plus le jour, je ne connaissais plus les dates, je ne connaissais plus… seulement je voyais toujours de l’ombre à l’extérieur, alors je me disais que c’était la nuit, sans savoir quel est le jour de la semaine. Je voyais les rayons du soleil à travers la fenêtre, pendant qu’ils me disaient : « Cette maison que tu occupes ne t’appartient plus, tu n’as pas l’autorisation de fermer, ni la fenêtre ni la porte. Ici ce n’est pas chez toi, même si vous l’avez construite, vous l’avez construite sur le sol qui n’est pas le vôtre. Ici ce n’est pas chez toi tu n’as aucun droit sur cette maison, et cette maison nous le savons bien que vous l’avez construite grâce aux fonds des *Inkotanyi ».* Ils mentaient évidemment ; c’est l’Etat qui nous avait accordé un crédit. Quand le vent soufflait, les voisins à gauche à droite il y avait des cadavres, le vent soufflait de la porte de devant et celle de derrière , les deux courant d’air se rencontraient au salon, on sentait la mauvaise odeur des cadavres humains, car du côté nord de ma maison, il y avait une fosse dans laquelle on jetait des cadavres humains, qu’ils retiraient des maisons avoisinantes ou qu’ils ramassaient sur des chemins par ici par-là ; Alors soudain j’entendis une voix délirante, donc ils l’avaient fait souffrir, ils l’avaient torturée avant de la jeter dans la fosse-là. Ainsi il y eut une fois une dame qu’ils ont emmenée de force je l’entendais en train d’implorer le pardon en disant : « Est-ce que vraiment vous ne me connaissez pas ? » « Nous ne nous connaissons pas », la voix s’est éteinte pour de bon. Voilà, pour moi donc de pareils traitements, l’homme-là qui me disait que ses enfants ne mangeront pas seuls laissant ceux de Canisius mourir de faim tant qu’il serait encore en vie, continuait à faire la tentative. Etant donné qu’à un certain moment les militaires ne venaient pas, pendant les heures de repas dans le bois où ils campaient. Entre onze heures et douze heures, l’homme-là guettait, et apportait de petites choses aux enfants, moi je n’avais envie de rien, je me sentais totalement fichue, je ne sentais que la puanteur, mon ventre avait pourri, quand je m’asseyais je sentais la nausée, je sentais la nausée, j’abhorrais l’odeur d’aliments. Et lui il venait et passait directement dans la chambre des enfants, il les servait, je ne sais pas ce qu’il leur donnait. Savez-vous que jusqu’à maintenant je n’ai pas encore demandé ce qu’il leur apportait ?

**01 :30 :00**

**M.M. Avec leur grand-mère ?**

**A.M**. Avec de l’eau à boire et à leur grand-mère, il leur donnait, soit après trois jours, soit après quatre jours ou deux, il essayait de venir mais toujours aux mêmes heures. Alors un jour il est …s’il était lassé de venir, peut-être croyait-il qu’il n’y aura pas de fin, si je continue à nourrir ces gens-là, il voyait que ça dure longtemps alors qu’il pensait nous voir mourir vite, il nous voit passer le mois de mai, au début du mois de juin, je ne sais plus quel jour il est venu, mais il est venu dans les heures-là de 11 heures-12 heures, au lieu d’entrer par la porte arrière comme il en avait l’habitude, car la population avait peur des militaires, surtout une telle habitation fréquentée par des militaires, la population avait peur d’y aller. Il guettait pour savoir s’il ne reste aucun militaire dans le quartier, c’est alors qu’il venait. Il vint et entra par la porte arrière. Il vint : « Dis donc ! Tu es encore en vie ? » Oui, dis-je. Et alors …. En ce moment j’avais les oreilles bouchées à cause de la faim, je ne sais vraiment pas comment je me sentais. Je n’avais plus le sens de la vie, il me demanda : « Tous ces gens-là qui viennent ici ne te laissent-ils pas de l’argent ? » Je n’ai pas répondu. « Dis donc, toi tu te nourris de quoi, chaque fois que je viens, la nourriture que j’apporte est consommée par les enfants seuls, toi tu te nourris de quoi, pourquoi ne meurs-tu pas ? Ils doivent avoir une façon de te nourrir ! » Je n’ai pas répondu. « Mais alors quand tu me vois venir ici deux fois, trois fois, quatre fois, tu ne penses pas que moi aussi je suis un homme comme les autres… ? » Alors je me mis à penser : « Alors qu’est-ce que tu veux dire par là ? » « Que moi aussi que je peux faire ce que les autres font ! [Fichtre !] » Alors je me sentis réveillée, en pensant : « Je croyais que tu es le seul Hutu qui n’aura pas à répondre de mon sang, et voilà que toi aussi tu veux t’y impliquer ? » Il commença à se déshabiller, il jeta son pantalon, il me prit la jambe en montant sur le lit, j’entendis soudainement un coup de feu exploser dans le coin de la chambre où nous sommes. Il sortit sur le champ le pantalon en mains ! Tu comprends donc que lui aussi il devenait comme les autres, il partit, d’ailleurs je ne l’ai plus revu, je l’ai vu après la guerre. Et alors dans l’entretemps, mon utérus commença à gonfler, gonfler, gonflant, car la guerre éclata quand je sortais de l’hôpital, il y avait peu de temps que je venais d’avorter à cinq mois, j’ai eu des complications qui ont provoqué cet avortement, je ne me sentais pas bien dans le bas ventre. Alors avec ces histoires de la guerre, je subis une rechute ! Je sentais l’utérus gonfler, à tel point que je sentais avoir des entrailles pourries, je commençais à saigner, c’est d’ailleurs cela qui me causait de la nausée et j’exhalais une odeur de viande pourrie ! Alors je sentais des convulsions à la tête, dans le dos je me sentais comme ça [tremblotant : elle fait le signe avec le bras]. Alors je me dis mais, pendant que je priais intérieurement, toutes les prières que nous avons apprises, et d’autres que j’invente en rapport avec la situation dans laquelle je me trouve, et des psaumes de détresse, en train de tout réciter, de tout réciter, et j’entendais les cris monter quand ils se préparaient à venir, ils venaient de l’autre côté en poussant fortement des cris, alors j’entendais le cri se rapprocher de moi, se rapprocher, finalement jusque chez moi. Donc ils arrivaient chez moi quand j’étais déjà écœurée par la peur. Et aussi dans l’entretemps, deux militaires sont venus pendant la journée, ils entrèrent, ensuite ils me dirent : « Donne-nous ta carte d’identité ». Je l’ai présentée, je l’avais toujours en mains, je l’ai présentée. « Y a-t-il des hommes dans cette maison ? » Non, dis-je ! « Et alors c’est pour quelle raison toi tu ne sors pas pour te mettre à l’extérieur comme les autres ? » Je ne sais combien de questions ils m’ont posées. Alors je leur dis : « Veuillez faire ce qui vous amène », car je voulais qu’on m’élimine vite, j’en avais assez. « Veuillez faire ce qui vous amène et cessez de me questionner sur des futilités pendant que je suis essoufflée ». « Pourquoi donc es-tu essoufflée ? » Je dis : « J’ai faim ! » Je voulais qu’on me coupe la tête comme ça et qu’on la jette, qu’ainsi je meure ! Un des deux pénétra dans la chambre et revint tout de suite, il dit à son collègue : « Eh ! Fieu, vu que tu as commencé par lui poser beaucoup de questions, c’est signe que nous avons perdu, allons-nous-en ». Je les vis partir. Après une heure je vis un autre revenir, un des deux, il revint lourdement vêtu. Tu vois cet uniforme qu’ils portent est cousu en double, il contient une sorte de sac, il passa à côté de moi en hâte et pénétra dans la chambre à l’endroit où il y avait des étagères, c’est là que les ustensiles de cuisine étaient entreposés, la cuisine était à côté. Je me sentis envahie par la vapeur d’aliments chauds, alors il revint vers moi et dit : « Vas-y voir quelque chose à avaler, et donne aux enfants ». Intérieurement je m’interrogeais : « La personne qui était venue ici pour me tuer, il y a quelques instants revient pour me donner à manger ? » Le fait est que le cerveau fonctionne vite, mais il me parlait étant pressé et moi je le saisis la jambe au pantalon, la jambe de derrière, il se pressait pour sortir. Alors les voisins ont accouru et encerclé l’habitation s’imaginant qu’il vient me tuer, et l’ont vu sortir. Je lui demandai : « Est-ce que tu me connais, moi je ne te reconnais pas ? » « Je me présenterai à toi après la guerre ! » Il partit aussitôt. Après son départ je continuais à prier : « Mon Dieu, que mes enfants ne meurent pas de faim, s’ils doivent mourir donne-leur d’abord à manger, puis qu’ils rendent l’âme comme tous les autres. Aussi, je vous désapprouve pour m’avoir donné des enfants sachant qu’ils étaient condamnés à une mort pareille ! » Alors j’y allai voir et je trouvai qu’il avait apporté du riz cuit, des haricots cuits, du riz non cuit, et du sucre, et de l’huile et quoi encore voilà ! Je remerciai Dieu, ensuite je le pris en entier et le glissai dans leur chambre, disant : « Allez-y, mangez à votre faim. » Intérieurement je disais : « Préparez-vous alors à mourir étant rassasiés.

Je ne sais pas pendant combien de jours les enfants ont mangé ce riz. Alors les voisins ont eu de la grogne et ils ont dit que les militaires viennent et retournent tant de fois sans les tuer ? Vers deux heures du matin, comme je ne dormais pas, j’ai entendu, comme dehors beaucoup d’herbes avaient poussé étant donné qu’on ne balayait pas la cour, j’ai entendu des personnes se promener dans les herbes, se sont précipités dans la maison, même les serpents me trouvaient dans la maison, fuyant les balles. Ils ont dit qu’ils allaient me poser deux questions seulement. Je leur ai demandé quelles étaient ces questions ? Ils dirent que, en pleine journée sont venus des militaires, ou de Habyarimana ou de Kagame, mais il y a des choses qu’ils ont laissées ici, des armes, ce sont ces armes que nous cherchons. Je leur dis : « Fouillez chaque coin de la maison, elle est vôtre et saisissez-les. Je demeure dans cette maison, je vais nulle part ailleurs. » Ils ont cherché sans résultats, finalement ils ont dit qu’ils n’allaient pas me laisser en vie. Ils m’ont dit : « Sors, avant cela dit au revoir à tes enfants ». Ils ont poussé la porte de ma chambre, ils connaissaient ma maison comme si elle leur appartenait. Ils ont dit : «  Les enfants, sachez que vous ne verrez plus votre mère.» Directement ils m’ont amenée. Mes deux ainés m’ont suivie en courant. Avant-hier, j’en parlais avec ma fille au téléphone ; elle me disait : « Maman, je n’oublierai jamais ce que nous avons vécu ». En me rappelant cela elle me dit : « Quand je me trouve dans cette maison, je me rappelle tout cela, et je me rends directement dans une maison de prières pour remercier Dieu ». Alors elle et son petit frère ont couru derrière moi, c’était la nuit aux environs de trois heures du matin, ils demandèrent de m’épargner ? Un des tueurs prit l’un des deux enfants et le repoussa comme on jette de la saleté ; un autre tueur prit un autre enfant et le fit subir le même sort. On me bouscula et comment ? Très mal parce que, entretemps j’avais attrapé des ganglions dans les aisselles, mon ventre pesait lourd à cause du poids ; on m’a fait monter quelque chose comme un grand talus, on m’a conduit à la fausse commune, je n’ai pas pu pleurer à cause de mon état. L’un m’a soulevée par derrière et m’a passée à celui d’en haut et puis, ils m’ont amenée.

**01 : 40 : 00**

Arrivée à la fausse commune ils m’ont dit : « Est-ce que tu sens ce qui est dedans ? Ce sont tes semblables qui sont ici ». Ils m’ont demandé de dire mon dernier mot. Je leur dit que j’ai quelques questions à leur poser. Ma première question était de savoir, étant donné que, quelques instants avant, ils m’avaient dit qu’en regardant dans ma carte d’identité comme je vous le racontais, c’était marqué Cyangugu ; ils m’ont demandé si je savais que c’est moi seule qui reste ? « Ils ont commencé à tuer depuis les bords du lac, maintenant c’est toi qui reste ; personne de tes semblables ne vit ». Je leur ai répondu : «  Je vous ai entendu dire que les gens sont décimés, que vous les avez tous tués, pourtant dans l’histoire on raconte que le Rwanda est composé de *Gahutu*, *Gatwa*, *Gatutsi*, maintenant vous massacrez une seule ethnie ; vous prévoyez que le Rwanda continuera à s’appeler le Rwanda ou vous prévoyez lui donner un autre nom plus tard ? » Autre chose, pendant les années que je viens de passer ici-bas, j’entendais souvent dire qu’il y a eu des guerres entre Hutu et Tutsi, mais je prenais cela comme quelque chose du passé qui était fini.  Je leur ai dit que je voulais comprendre le bien-fondé de la haine profonde qui a opposé nos arrières grands-parents, nos grands-mères avec nos voisins, et qui me poursuivent avec mes enfants. « Quelle est la cause de cette haine ? Expliquez-moi je vous en supplie. » L’un d’eux s’adressa à moi, plutôt à son ami lui disant que je suis très maligne. Il s’adressa à moi disant, nous voulons te dire une chose : « Notre objectif est de supprimer complètement l’ethnie tutsi, de telle manière que dans les années à venir l’enfant hutu demandera à quoi ressemblait l’enfant tutsi. C’est cela notre objectif. Tes autres questions ne nous concernent pas. » Mais une idée me venait d’attendre que l’on me torture ou me jeter dans la fausse commune avant qu’on me tue ? Une autre idée me disait d’attendre qu’on me tue au lieu de me suicider. Après cela je leur ai dit encore : « Malgré que nous allons mourir nous vous aimons, vous êtes les seuls frères que nous avons, regardez les collines autour de nous, toutes les fêtes célébrées dans notre maison et tous les voisins avec lesquelles on partageait, mes enfants jouaient avec les voisins, nous n’avons aucune haine contre vous, c’est vous les frères que Dieu nous a donnés ». Ils étaient quatre. Je leur ai demandé : « Toi quel âge as-tu ? » J’ai vingt-quatre ans, dit-il ainsi de suite… selon leurs âges. Je leur ai dit : « Dieu vous a donné des forces pour protéger les gens en détresse, maintenant vous utilisez votre jeunesse pour les assassiner. Que direz-vous à Dieu vraiment ? J’ai pitié de vous, j’ai pitié de vous. » L’un d’eux répliqua : « Tu te rends compte combien tu es ravie d’en parler ? » Je répondis : « Pourquoi aurais-je crainte de mourir ? Ceux qui sont dans la fausse commune n’étaient-ils pas des gens comme moi ? Ne mangeaient-ils pas, ne buvaient-ils pas, ne bavardaient-ils pas avec nous ? Et maintenant voici où ils sont ! » Je leur ai dit que hier c’était le tour des uns, aujourd’hui c’est moi qui meurs, demain ce sera leur tour. Mais ceux qui sont morts de la sorte verront Dieu. Vous, vous ne le verrez pas parce que vous exterminez les gens. Vous vous privez des chances de voir Dieu, c’est vous-mêmes, c’est votre vie que vous détruisez… Je leur ai demandé de me tuer vite. Finis pour moi les problèmes de la vie. Laissez- moi vous dire une chose, je vous livre mon corps, c’est cette enveloppe que je vous offre, vous n’aurez pas mon âme. Ne pensez pas que vous tuez Athanasie ; Athanasie c’est l’esprit, vous ne l’aurez pas. Tuez-le, déchirez l’enveloppe comme bon vous semble, mais vous n’aurez pas l’âme. Alors l’un deux me dit : « Tu n’as pas… tu n’as pas peur de mourir ? » Après leur avoir demandé de me tuer rapidement, l’un me prit par le cou, me poussa près de l’ouverture de la fosse commune, et tous commencèrent à me torturer et me laissèrent partir, me disant qu’ils n’ont rien fait. Autour de moi c’était des cris ici et là, un massacre massif des gens et des vaches et moi je ne bougeais pas. L’un d’eux me demanda pourquoi je ne partais pas tandis que je suis autorisée à partir ; qu’est-ce que je veux? Je demandai qu’on m’accompagne. « Nous t’avons épargnée et tu nous forces à t’accompagner, s’exclamèrent-ils. A quand prendra fin votre naïveté ? » Il me prit par le bras et me poussa loin comme on jette de la saleté et suis tombée sans m’y attendre ; serait-il mon coude qui s’est cogné sur le sort, je n’ai pas pu me lever, l’un d’eux dit à son compagnon que mon sang ne tombe pas sur lui. Il me prit par mon habit et m’aida à me tenir debout. Ils m’ont accompagnée jusque chez moi près du portail et m’ont annoncé que le lendemain et le surlendemain ils reviendraient. Alors, ils m’ont laissée là. Un autre jour, nous avions un voisin agent du Ministère des Affaires Etrangères. Il avait pris la fuite tout au début du génocide, confiant sa maison à leur employé marié, un habitué du quartier que je connaissais depuis mon arrivée dans la zone; il était originaire de Rushashi. Il est venu me voir comme voisin, il venait me voir aussi quand sa femme accouchait pour me demander de l’aide ; je lui donnais du riz, des haricots, de l’argent, etc…

Un soir, au début du génocide, il est venu m’apprendre quelque chose, il m’a parlé en présence de ma belle-mère. Maintenant dit-il, je viens de la barrière, j’ai entendu dire que cette nuit toutes les veuves vous serez exterminées mais les orphelins seront épargnés ; tuer les enfants porte malheur. Toute femme dont le mari a été assassiné, cette nuit…. Ton nom a été cité en ma présence. Voyons, maman Juru, tu n’as pas été une mauvaise voisine pour moi.

On sait bien que la maison de mon patron appartient à un Hutu ; elle ne sera pas pillée. Si tu venais y passer la nuit pour tenter la chance de survivre au moins jusque demain matin ? Et ma belle-mère de dire : « Merci mon enfant, merci beaucoup. » « Maman Juru, vas-y, vas-y. Le monsieur me dit des mots rassurants comme quoi rien de mal ne va arriver à mes enfants. Le monsieur d’ajouter : « Cela a été dit, j’étais là et personne ne va contredire cela ». Je suis partie, il était vingt heures environ, sans éclairage, les centrales électriques étaient coupées. J’ai suivi le monsieur en direction de l’entrée principale vers le salon, il s’est opposé et j’ai commencé à douter. « De qui avons-nous peur, lui demandé-je ? » Il me fait entrer par la porte de derrière, en me dirigeant vers le salon il refuse et me propose un autre endroit. Je n’étais pas habituée à cette maison. Il me propose un autre endroit. Au même moment je me posais des questions ; il me pousse vers l’intérieur de la chambre et ferme à clé ; ici un lit, sur le mur une épée toute neuve sortie de son étui. Je me suis sentie comme évanouie. Il me dit : « He…, tu es en train de pleurer la mort de ton mari ; il était pro-FPR [Front Patriotique Rwandais], il fournissait des informations hors du pays ; il était un intellectuel de la colline ; c’est la cause de sa mort. Désormais, oublie-le, occupe-toi de ta propre vie. » En me parlant de cela il m’avait serrée la gorge et me poussait vers le lit.

J’avais perdu connaissance compte tenu que de tout temps, j’avais peur du couteau. J’avais supplié le Seigneur de ne pas me laisser périr par l’épée, mais par les balles si je dois mourir. Et que je meure à la maison. Que mon cadavre ne soit pas exposé sur la colline ; quand bien même l‘homme qui m’a annoncé que le cadavre de mon mari se trouvait sur la route là où il a été abattu, je lui ai demandé à quoi ressemble mon mari, comment l’ont-ils tué, peut-il m’expliquer ?

Il s’est immédiatement levé et refusa de me répondre. Sache seulement qu’il a été tué, dit-il. Est-il mort penché bouche ouverte, il était comment, demandais-je ? Il répondit qu’il ne peut rien me dire. Comme tu viens de m’informer, peux-tu faire ton possible et m’emmener le corps pour l’ensevelir ici dans la parcelle, car il y a de l’espace et je sais comment me débrouiller seule pour l’enterrer, lui dis-je ! Il me répondit qu’il ne peut pas le faire.

**01 : 50 : 00**

Je l’ai supplié : « Prends au moins ce couvre-lit pour couvrir le corps de mon mari exposé sur la colline. Il me répondit : « S’ils apprenaient que je suis venu ici, ils me tueraient aussi ». Je répliquai : « Va-t’en loin de moi. » Je l’ai chassé de mon enclos. J’avais peur de l’idée que mon cadavre ou celui de mon enfant soit exposé quelque part. Alors quand j’ai vu l’épée mon cœur a sursauté, le monsieur a passé la nuit dans ses actes contre nature, je ne sais pas quand il a terminé. Mais le matin j’étais comme une droguée, comme un soulard qui a passé toute sa nuit à boire, je ne comprenais pas mon état d’alors, je me sentais comme ceci [elle montra d’un geste, toutes les choses en train de tourner] ; je me demandais si en arrivant à la maison et que je trouvais mes enfants assassinés, ou qu’on était venu me chercher, ne me trouvant pas, qu’on aurait tué mes enfants. Que ferais-je ?

Pendant que je me questionnais sur tout cela, j’entendis quelqu’un taper très fort sur le portail de là ou j’avais passé la nuit en disant : Maman Juru, sors de cette maison, sors de cette maison. J’ai reconnu la voix de celui qui m‘avait annoncé la mort de Kaniziyo, j’ai compris que c’est lui qui venait me chercher. Je suis sortie en parlant, je ne pensais à rien pendant ces instants- là, mais je sentais…Je suis sortie de la maison mais en sortant, j’avais un vertige inhabituel ; dès que je suis arrivée près de la porte de sortie, en me voyant, il me demanda ce que je suis venue faire à cet endroit-là ; il m’a giflée ; lui s’y était préparé et je suis tombée comme une feuille, tout a tourné autrement. Je suis tombée dans l’inconscience et il a eu peur ; il s’est penché et m’a aidée à me relever. Il m’a aidée à me tenir debout, m’a conduite à la maison cette même matinée. Arrivée à la maison, dans mon cœur tout était embrouillé, dans cet état où on est totalement hébété. Arrivée chez moi, je ne sais pas comment cela est arrivé, mais j’ai demandé à ma belle-mère s’il y a des gens qui sont venus me chercher la veille ? Sauf Kamanzi, me répondit-elle. Kamanzi c’est celui-là.

**01 : 52 : 27**

**M.M. : Qui venait pour t’emmener ?**

**A.M.** : Lui aussi est venu me chercher et ne m’a pas trouvée. C’est là la source de sa rancœur qui l’a poussé à me gifler cette matinée-là. Arrêtons-nous là un peu : La nuit où j’ai quitté le lieu où se trouvait la fosse commune, trois heures plus tard, arrivée à la maison, à cause de mon retour, ma belle-mère a poussé des cris de joie. Je me suis sentie triste, parce moi je suis revenue contre mon gré ; dans mon cœur, je souhaitais mourir pour ne pas continuer à souffrir. Mais ce qui m’a fait plus de peine en entendant ma belle-mère crier de joie à mon retour, c’est son ignorance de ce que j’étais en train de vivre et le calvaire que j’étais en train de subir. Je me suis sentie triste mais sans le lui montrer. J’ai continué à vivre au jour le jour, et à la fin, je me suis retrouvée complètement épuisée. Mes oreilles étaient bouchées, quand je respirais tout l’air sortait par le bas à travers la chair pourrie; je ne savais plus si j’existe, et ils continuaient à venir, à venir, à venir sans arrêt. Un jour, je me dis en moi-même :  « Dieu, entends-tu encore ? Là où tu sièges tu n’entends plus ? T’arrive-t-il de mourir aussi ? » Je me disais que Dieu n’existe plus, que si Dieu existe, si Dieu est amour, s’Il est l’Éternel, où est-Il vraiment? Tout le mal qui se fait sous ses yeux, s’Il existe pourquoi, Il ne dit rien ? Tant de prières que je récite sans arrêt, pourquoi Dieu ne fait rien ? J’ai ajouté : « Dieu, si tu existes encore et que tu laisses passer ces lamentations que je t’adresse et tout ce qui se passe à mes yeux, adieu. » On dit dans l’évangile : « Frappez, on vous ouvrira, demandez, vous recevrez ceci, cela. » Où est parti tout cela ? Je lui ai dit encore : « Tu m’as donné des enfants, de beaux enfants, des enfants que j’adore, mais où sont-ils ? Ils vont périr ; par exemple, regarde les voisins, ils ont tous péri. » Je citais les noms de tous ceux qui sont morts. « Les jours que tu m’accordes sont un prolongement de ma vie, mais il aurait été préférable de mourir avec les autres, au lieu de mourir torturée à ce point. A présent je vais me jeter dans cette fosse commune et je ne laisserai pas mes enfants, parce qu’ils n’ont personne d’autre. Ce pays n’est plus ma patrie ». Je dis encore : « Dieu même si je vais me suicider, prenez ma vie ; si vraiment tu m’entendais, je n’opterais pas pour me suicider. » Je me sentais triste, mais ce qui me rendait triste, c’était mes enfants, quand bien même j’étais sûre qu’ils n’avaient pas été torturés. C’est moi seule qu’on torturait.

Ma grande question c’était ma belle-mère. Mon mari me l’avait laissée pour veiller sur elle. Vais-je la convaincre pour nous suicider ? Elle a ses propres convictions, elle sait bien que se suicider est un péché, je le sais aussi mais je passe outre, parce que je sais que Dieu ne me protège plus. Il m’a abandonnée, mais elle, je ne peux pas l’y obliger. Mais ma conscience me demandait d’agir vite. Une autre voix me disait : « Si tu arrives à la fosse commune avec les enfants, tu commences pas l’aîné ou par le cadet ? Lequel vas-tu jeter dedans en premier » ? J’étais alors entourée par quatre barrières ; à droite, à gauche, devant, derrière, et toutes étaient très proches de moi. Je me disais que si je jette le premier les autres petits courront en direction de ces barrières et ils seront abattus à coup de machettes alors que c’est cela que je ne voulais pas. Je me suis résolue alors à agir en partant ; je soulevais difficilement une jambe vers devant, et faisais de même pour l’autre, ainsi de suite. J’ai bandé mon ventre d’abord jusque devant la chambre des enfants, prête à leur demander de sortir et de me suivre ; quand j’ai pris la poignée de leur porte, j’ai senti une présence derrière moi, me disant : « Courage, courage, courage. » J’ai senti mon bras lâcher la poignée de la porte, je me suis retournée pour voir qui est cette personne, je ne l’ai pas vue ; mais c’était une voix rassurante, encourageante, comme si quelqu’un était proche de moi et sans aucun doute. Je me suis retrouvée en train de retourner dans la chambre d’où je sortais. Je marchais comme une idiote, je me suis vite mise à genoux, inconsciemment, le cœur ne m’a pas dicté de me pencher, de me mettre à genoux. Je me suis spontanément mise à genoux, les bras levés, louant le Seigneur parce qu’Il se montre proche de moi et qu’Il m’entend. « Pardonne-moi parce que j’étais sur le point de me suicider, mais à partir de ce jour, donne-moi la force pour supporter l'épreuve. » Je venais de décider de ne plus penser au suicide, cela ne se reproduira plus.

Ils venaient et revenaient, jour et nuit, jour et nuit, jusqu’à ce que, est-ce la faim, est-ce la soif, j’ignore lequel des deux m’a fait souffrir. J’ai eu faim, j’ai eu soif, de telle manière que, ma langue ne bougeait plus, je somnolais tout le temps pendant la journée. J’ai fait un rêve : « J’ai vu une table longue et large, sans commencement ni fin, remplie de toutes sortes d’aliments encore chauds, dégageant une bonne odeur, chaque odeur arrivait à moi. Alors quelqu’un est venu rapidement, et me demandant si c’est moi qui déclarait avoir faim : voici, dit-il…mange. Quelle nourriture délicieuse. Par quoi vais-je commencer ? Tout était délicieux. Quand je prenais sur un plat, je me disais que si je prends sur un autre, je serai vite rassasiée, tellement tout était excellent. Pendant que je goutais à tous ces bons plats et admirais, je me suis réveillée ; ahu !!! Pouvez-vous croire que depuis je n’ai plus connu la faim ? Finie la soif, finie la faim jusqu’à la fin du génocide.

01: 59 : 44

**C.K. : Sans manger ni boire ?**

**A.M**. : Mon cœur ne désirait plus rien d’autre. Je me suis sentie comme quelqu’un qui a tellement mangé pour ne plus jamais connaître la faim. Ce qui m’a fait le plus de peine, à propos de cette table-là « … » on dit que la vérité blesse ; en mille neuf-cent-quatre-dix-neuf [1999], cinq ans après le génocide j’ai participé à une conférence internationale tenue à Nairobi ; j’ai vu les mêmes tables là, garnies de toutes sortes de nourritures, toutes les saveurs parvenaient à moi, nous étions nombreux à nous aligner, avec mon assiette dans les mains, mais sans savoir ce qu’il y avait devant, vu que devant moi se trouvaient beaucoup de gens.

J’ai observé tous les plats ; je n’ai pas pu avancer avec les autres pour me servir. Je suis sortie immédiatement, disant que Dieu nous cache un secret, que Dieu nous cache quelque chose. J’ai pleuré et ma directrice qui était avec moi est venue me demander ce qui m’arrive !! « Pourquoi pleures-tu alors que nous allons manger ? »

Je n’ai pas pu trouver par où commencer mes explications ; j’ai cessé de pleurer et j’ai séché mes larmes, puis je suis retournée. J’ai revu le film du génocide pendant que je prenais mon repas. Pendant le génocide, comme Canisius était un homme de prières, il me disait de ne jamais laisser passer une journée sans entrer dans une église.

Il n’avait pas de livres pour lire, pourtant il travaillait à la bibliothèque nationale pendant le génocide. Après son travail, il lisait uniquement la Sainte Bible. Après les heures de service, sur le chemin du retour à la maison, nous passions d’abord à l‘Eglise pour prier, et à la maison, il lisait sa Bible. Alors en plein génocide, j’ai dit au Seigneur : « Tu sais que nous te prions, Tu viens de te manifester à moi, et Tu écoutes, je vais te demander une chose, me révéler que ton serviteur est véritablement entre tes mains. » Dieu écoute ; je demandais beaucoup et moi-même je n’étais pas épargnée.

Dans la journée, le sommeil m’envahit à nouveau. Je me souviens parfois de certaines choses et je sens…est-ce à cause de la douleur, cela me dépasse tout simplement. Un monsieur responsable du quartier est venu chercher Kaniziyo, il l’a trouvé assis au salon, sur une chaise près de la porte. C’est de là qu’il l’a amené. Pendant ma prière, je me suis rendormie à nouveau. Je voyais Kaniziyo assis sur la même chaise. En le voyant, j’ai tremblé et lui ai demandé comment il est de retour tandis qu’il était parti auparavant ? « Je te croyais mort. Comment oses-tu revenir parmi ces méchants prêts à te dévorer ? » Il me regarda et répliqua joyeusement: « Si tu savais ce à quoi j’étais occupé !!! »

**02 : 03 : 04**

**M.M. : Tu nous racontais tes rêves en train de questionner Kaniziyo, et que après, on est venu t’annoncer qu’il a été décidé de les laisser rentrer chez eux.**

**A.M. :** J’ai vu Kaniziyo me dire en souriant, qu’on les laisse rentrer parce qu’ils sont innocents. « He ! Vous êtes innocents ? Ceux qui vous autorisent à rentrer, vous ont-ils donné une preuve à montrer à ces tueurs pour qu’ils ne reviennent pas vous tuer encore ? » Il s’est mis à rire de nouveau. « Des preuves ? » Il dit qu’ils étaient très nombreux pour avoir du papier en nombre suffisant. « Mais ils ont autorisé notre retour à la maison parce que nous sommes des innocents ». Mes rêves se sont arrêtés là. Je me suis souvenu de la prière que j’adressais souvent à Dieu et j’ai dit : « Merci Seigneur pour cette révélation. Il est dans un bel endroit. » Depuis lors, j’ai cru qu’il demeure dans un lieu saint. J’ai continué comme ça, me disant que moi aussi je le rejoindrai un jour en compagnie de mes enfants.

Dans tout cela, je regardais la file des gens venir tous en même temps, à la même heure, se bousculer pour entrer dans la chambre jusque près de la porte de sortie : les derniers qui ne parvenaient pas à entrer ne pouvaient pas m’avoir. Ils passaient la journée tous nus dans la chambre. Ceux qui attendent au salon à cause du grand nombre de ceux qui sont dans la chambre se relayent ; quand l’un sort de la chambre, un autre le remplace, ainsi de suite…Ceux qui attendent dehors se remplacent de la même façon avec ceux qui attendent au salon ; l’un entre dans la chambre, celui qui attendait dehors prend la place libérée au salon et attend celui qui sort de la chambre…jusqu’à ce que, une fois, j’ai entendu l’un demander à ses camarades : « Camarades, pensez-vous que nous gagnerons cette guerre ? Est-ce que nous combattons ? Ces femmes avec lesquelles nous passons nos journées nous porteront malheur. » L’autre répliqua : « Nous n’avons rien à sauver, nous sommes piégés de tous côtés ».

**02 :05 :22**

**M.M. : Ils ont réfléchi trop tard. Cela a duré jusqu’à quel mois approximativement ?**

**A.M. :** Au début du mois de juillet, vers le trois, le quatre avril, plutôt juillet, aucune chanson d’oiseau sur les collines, aucun bruit humain, comme si nous étions les seuls survivants dans le quartier à l’intérieur de la maison ; cependant en mon fort intérieur, je ne me doutais pas de quelque chose, mais je ne savais pas que le génocide avait pris fin la veille. Le lendemain matin, j’ai entendu des gens envahir notre enclos et ils ont commencé à casser les vitres et sont entrées tous ensemble dans la maison. Je restais indifférente même s’ils venaient pour me tuer ou pour me sauver, c’était égal…C’était fini la vie de prière, fini l’espoir, fini le goût de vivre ; je n’avais plus l’espoir de vivre. Plus de projets pour l’avenir ; en moi régnait l’indifférence, je ressemblais à un animal incapable de réfléchir. J’ai vu alors des gens venir, entrer tous dans la maison et nous demander de sortir ; l’un parmi eux prit ma carte d’identité, puis il nous demanda de ne pas avoir peur :  on nous informa que la paix est revenue dans le pays. Mes oreilles n’entendaient plus ; une fois les deux oreilles étaient bouchées, une autre fois je sentais une seule oreille en bon état. Je n’avais pas de force ; je me sentais bizarre. Ces gens m’ont conduit dehors au soleil dans le jardin et m’ont fait asseoir, mais mon dos n’était pas comme maintenant [elle a illustré cela en titubant…]  J’étais incapable de m’assoir, je me suis couchée. Voyant que j’étais incapable de rester à la maison, ils m’ont emmenée chez le parrain dont je vous ai parlé, l’époux de la marraine de mon enfant. Le mari était un hutu, la marraine était tutsi. Ils habitaient le même quartier que nous, mais pas loin. On nous a conduits là avec mes enfants. Ils avaient faim. On les tenait chacun dans les bras, ma belle-mère aussi, on la tenait par les bras, on nous assista jusque chez l’homme en question. Probablement qu’on lui a demandé de nous aider, je l’ignore. On m’a cédé une chambre avec mes enfants. Je dormais là, mais les mouches m’ont envahie ; la chambre sentait mauvais et personne n’entrait là. Je restais seule et on m’emmenait de la nourriture sur place, mais je ne mangeais pas. On est resté là, mais je me rappelle plus le temps que nous avons passé. Je suis restée là, après nous sommes retournés à la maison ; j’ignore qui m’a aidée pour y arriver ; je ne me souviens pas comment les choses se sont passées. Je ne me rappelle plus de notre retour à la maison. Une sorte de brouillard m’empêche parfois de me souvenir du déroulement des événements. Je ne me souviens plus comment je suis arrivée à l’hôpital ; je ne sais plus, je ne me rappelle plus, je ne me rappelle pas de la personne qui m’a aidée pour arriver chez le médecin, je ne sais pas si j’ai été hospitalisée ou si je rentrais chez moi, j’ignore comment tournaient les choses. Même à l’égard de mes enfants, je n’avais plus de sentiments maternels, j’avais l’impression de n’avoir aucune relation avec eux ; je ne me posais aucune question les concernant, les noms…. A un certain moment, on se demande si on a existé ; j’ignore pendant combien de temps je suis restée dans cet état-là. Actuellement, c’est cela mon grand problème.

**02 : 09 : 49**

**M.M. : Quand tu as repris connaissance, où t’es-tu retrouvée ? Compte tenu que beaucoup de choses s’étaient effacées de ta mémoire ?**

**A.M. :** Quand j’ai retrouvé ma connaissance ? On vit certaines choses comme dans un rêve. Mais quand j’étais de retour à la maison, de toutes les façons, je me rappelle j’étais à la maison ; tantôt je restais couchée dans la chambre, tantôt j’allais dehors au soleil, c’était cela le rythme de vie que j’avais, je le trouvais bizarre. Y avait-il des gens qui nous donnaient à manger, est-ce que ma belle-mère [inaudible : pi… ?] Je ne comprends pas bien la situation. Cependant les habits que je porte viennent des Inkotanyi, le matelas aussi. Est-ce eux qui amenaient de l’eau aussi ? Je l’ignore. Mais lentement la vie a commencé à bien tourner, jusqu’à ce que, l’année suivante, je pense, je suis allée travailler à l’hôpital Fayçal [Hôpital Roi Fayçal à Kigali], grâce à l’intervention de la marraine de mon enfant, l’un de mes enfants.

Il arrivait qu’on allait s’informer si les membres de familles étaient morts ou encore en vie. Elle m’a trouvée couchée dans la maison, toute hébétée ; elle me dit :  « Je vois que tu as survécu aves tes enfants, une année est bientôt terminée, si tu cherchais un emploi » ? Dans mon fort intérieur je me disais qu’avoir survécu me suffisait amplement. Après tant de temps sans argent, comment avons-nous résisté ? Nous continuerons à vivre, et dans ma tête, je me demandais quel emploi je peux occuper. Je sentais ma tête vide de toute idée, je me sentais inutile. Ma marraine a fait les démarches auprès du directeur de l’hôpital, et un jour on m’accompagne jusque-là pour commencer le travail. Je suis allée travailler dans le stock central de l’hôpital. On me demanda si j’avais besoin de quelqu’un pour m’aider. Je répondis non ; j’avais besoin de rester seule. Même à la maison, aucun de mes enfants ne m’approchait. Quand j’entrais dans ma chambre, je la fermais à clé, parce que je me disais que n’importe lequel qui entrerait me ferait du mal. Quand j’entrais au salon, je fermais directement la porte d’entrée à clé. Entendre une voix d’homme suffisait pour que je pense à le tuer à coup de fusil si j’en avais un. Mes voisins avaient peur de moi eux aussi. Quand ils me voyaient sortir, ils prenaient la fuite. J’avais un mauvais regard, j’étais agressive, je n’avais plus confiance en personne. Quand quelqu’un venait à moi avec un sourire, je voyais en lui ou en elle de la méchanceté camouflée. Quand je sortais et que j’apercevais un homme sur la route en face de moi, je m’arrêtais pour le laisser passer d’abord. J’avais peur de quelqu’un qui marche derrière moi. Je pensais qu’il peut me tuer à coup de couteau dans le dos ou m’égorger par derrière, rien que des scènes négatives seulement. Quand je me rendais quelque part par taxi, mon premier réflexe était de regarder s’il y a beaucoup plus de dames que d’hommes. Quand je ne voyais aucune dame dans le taxi, je le laissais partir. C’était devenu comme un réflexe. Quand il y avait un petit nombre de dames, je m’imaginais qu’elles pouvaient être méchantes aussi. J’entrais dans le taxi quand j’y trouvais un grand nombre de femmes. J’ignore comment on interprétait ces comportements. Je vivais dans une peur permanente, une nausée persistante ; je crachais tout le temps. J’avais des plaies incurables dans l’utérus. A l’Hôpital Roi Fayçal, il y avait de nombreux médecins spécialistes. Une fois, je me présentais à l’un et il me donnait une prescription médicale, une autre fois chez un autre, il faisait de même, je prenais tous ces médicaments, mais sans amélioration, des fois je me faisais soigner au Centre Hospitalier Universitaire de Kigali [CHUK] ; là aussi j’avais ma fiche de malade qui se trouve encore là je pense ; on inscrivait des médicaments pour moi là aussi, mais sans résultat. En quatre-vingt-dix-huit [1998], toujours avec mes plaies dans l’utérus, je suis rentrée un soir et fut saisie d’une tristesse indescriptible, indescriptible. Je me suis…avez-vous vu quelqu’un qui se révolte au point de donner des ordres à Dieu ? Je suis entrée alors. Quand mes enfants me voyaient entrer, ils se précipitaient pour entrer dans la chambre avant moi pour… Je fermais à clé et à eux criaient : «  Maman, ouvrez-nous, ouvrez-nous ». Refus catégorique. J’ai fermé la porte. Directement après, j’ai dit : «  Ecoute-moi mon Dieu ; toutes les choses qui se sont passées, Tu étais présent, tout se passait sous tes yeux, Tu étais là. Je ne te dis aucune chose, car, Tu connais tout. Quand ils se sont appropriés mon corps, Tu étais là, Tu avais la puissance de me sauver, Tu ne l’as pas fait, et en voici les conséquences que je subis ; mon utérus est plein de plaies, maintenant si Tu m’as donné la vie, accorde-moi une vraie vie. Il y a à manger mais je ne peux pas manger, vois à quel point j’ai la nausée, je ne peux plus marcher, les gens se moquent de ma démarche. Oh, Dieu, tiens en considération la quantité de médicaments que je viens de prendre. »

J’avais à côté de moi une petite table de nuit, pleine de médicaments ! « Considère l’état de ces plaies, j’ai pris toutes sortes de médicaments, pourtant Tu m’as déjà prouvé que tu peux tout. » Si tu as pu me sortir de la foule des gens qui entraient constamment dans cette maison, si Tu m’as fait de nouveau jouir du beau soleil et que chaque jour je pars et rentre saine et sauve, ces plaies seront-elles un problème insoluble pour toi ? J’ai en toi une confiance plus forte que celle d’avant, je vais jeter tous ces médicaments, et attendre que Tu me guérisses toi-même ». J’ai ramassé tous les médicaments et les ai jetés à la toilette. « Je me tiens debout et suis sûre que Tu me guériras le jour qui te semblera bon ». Je vous déclare que je ne sais pas après combien de temps, un mois ? Trois mois ? Aucune idée. Ce que je sais, un jour je rentre du service, arrivée à la maison, je prends une douche comme à l’ordinaire, mais sans sentir des courbatures, sans sentir de la douleur quelque part, je constate que là où je sentais des brûlures constamment ne me fait plus mal. J’observe attentivement cet endroit ; constatations : je suis guérie ! Je m’exclame : « Suis-je guérie mon Dieu » ? J’ai élevé la voix, seule dans la salle de bain, j’ai fait quelques exercices physiques et j’ai senti que j’étais guérie. A cet instant, je pris mon pagne pour m’habiller, suis entrée dans ma chambre, j’ai fermé la porte, j’ai sursauté en criant très fort mais un cri de joie, disant : « Merci Seigneur, merci. Je vais danser pour toi jusqu’au matin. » Ma belle-mère elle aussi, vivait une dépression continuelle à cause de ma mauvaise situation. Elle m’appelle : « Maman Juru, que t’arrive-t-il ? Tu parles trop fort. Je lui déclare que je suis guérie ». Elle connaissait mon histoire. Un jour pendant le génocide, je lui avais fait mes adieux : « Tu m’entends crier quand ces gens sont chez moi, quand tu ne m’entendras plus crier, sache que je suis morte à cause d’eux ». Je lui ai exposé tous les abus qu’ils faisaient sur moi. Elle me promit ses prières et m’encouragea à tenir bon. Elle se demandait si elle pourra s’occuper de mes enfants si je mourais. Crois-tu que si je meurs eux survivront, lui dis-je ? On m’a dit que le jour de ma mort, ils seront assassinés aussi. Elle connaissait donc les causes de ma maladie. Je lui ai assurée que Dieu m’a soignée, que je suis guérie définitivement, que je suis solide. Je n’ai pas dormi cette nuit-là ; je l’ai passée assise par terre, sur une natte, en prières. Quand on décide de faire la prière, des fois on ne sait quoi dire. Ainsi j’ai obtenu la guérison. Depuis lors, je considère Dieu comme mon Ami vraiment. Quand on se trouve devant une situation difficile, une épreuve, et que l’on invoque le Seigneur étant convaincu que l’on s’adresse à un ami qui est proche, prêt à t’écouter, un ami puissant, on obtient la réponse. Je sens profondément que je vis cette réalité.

**M.M. : Et alors, maintenant, tu ne sens plus d’autres séquelles de cela ?**

**A.M. :** Non, il n’y en a plus.

**02 : 20 : 02**

**C.K. : A travers toutes les situations rencontrées, d’après moi, c’est ta foi en Dieu et ta persévérance qui t’ont aidée ?**

**A.M. :** Je me suis accrochée à Dieu mais chaque jour, je trouvais un signe qui me rassurait qu’Il était avec moi. Quelqu’un peut affirmer que s’il a pu survivre, c’est parce qu’il s‘est caché dans un buisson, ou il a quitté sa maison puis il a marché pendant la nuit en passant par ici ou par-là discrètement, il est passé par telle vallée, il s’est caché dans telle bananeraie ou dans un fossé…Chez moi, mes deux portes étaient toujours ouvertes, toutes mes fenêtres également. Celui qui venait pour me tuer le faisait sans m’achever, et cela chaque jour, chaque heure, de telle sorte que quelquefois je les entendais les uns dire aux autres : « Camarades, nous allons lui accorder un répit de deux jours, le troisième jour elle aura crevé. Il lui reste peu de souffle ». Plus tard ils revenaient, et s’étonnaient que je sois encore en vie : « Madame, tu vis encore ? Où habite le Dieu que tu invoques », me demandaient-ils. Ils me demandaient ce que je mange, parce qu’ils ne m’ont jamais vu manger ou préparer un repas. Je gardais silence, comprends-tu ? Du début jusqu’à la fin du génocide, mon assassin demeurait toujours avec moi mais je ne suis pas morte définitivement. Et après le génocide, j’ai retrouvé le souffle petit à petit, progressivement, jusqu’à devenir comme vous me voyez maintenant. Ne s’agit-il pas de miracles ? Ce sont des miracles, parce que même après le génocide, malgré le peu de souffle que j’avais, je n’ai pas douté que je n’avais pas le Sida ; je me souvenais de cette foule d’hommes qui venaient nuit et jour, nuit et jour, ils n’étaient pas protégés, sans moyen de me protéger non plus, et le Sida faisait rage, et ils sortaient de chez moi pour entrer chez d’autres ailleurs, et revenir à nouveau chez moi. Dis-toi bien qu’ils faisaient le tour des ménages dans le quartier ; parmi ces ménages, je connais de nombreux cas qui avaient attrapé le Sida ; les maris étaient morts, mais moi je n’ai pas été contaminée. Mais pendant les cinq années précédentes, j’étais convaincue que j’étais du nombre de ceux qui portaient le virus du Sida. Je n’avais jamais subi un test, je ne trouvais pas cela important. Je me disais : « Je connais bien les causes », je n’avais aucun doute. Les gens participaient aux journées d’informations sur le virus, comment se protéger, je les suivais aussi, convaincue que je suis contaminée. En quatre-vingt-dix-neuf [1999], cinq années après, on insistait pour que les gens osent passer le test de dépistage, pour mieux bénéficier des soins et de suivi. Je suis partie aux États-Unis dans un colloque sur la justice. On m’a demandé si j’avais passé un test pour savoir si je ne porte pas le virus du Sida. Non, dis-je. Pourquoi un test? Chez moi on nous apprend que le Sida n’a ni traitement, ni vaccin. En plus, je suis persuadée que je suis contaminée. A quoi bon aller chez le médecin si je sais que je suis malade, et qu’en me trouvant malade, il ne me prescrira pas de médicament, demandé-je. On m’a encouragée à passer un test au retour dans mon pays, me promettant de l’aide pour mes enfants et moi en cas de réponse positive. Cela m’a donné du courage. J’ai passé le test dans Un Collectif d’abord. Réponse négative.

**M.M. : Chez AVEGA probablement ?**

**A.M. :** Non. A la Polyclinique de l’Espoir, là se trouve le Collectif des Femmes ayant subi des violences sexuelles. Plusieurs étaient infectées. On a trouvé mon test négatif. En l’an deux mille [2000], une année plus tard, j’ai passé le test à l’Hôpital Roi Fayçal, là où je travaillais. La réponse était négative. Arrivé en deux-mille-un [2001], je pense que j’ai passé le test chez Dr Gasasira ; ou chez Gasasira c’était en quatre-vingt-dix-neuf [1999], là aussi…j’ai passé le test dans 3 endroits différents ; ils ont trouvé les résultats négatifs.

**M.M. : C’est ton Dieu qui t’a protégée.**

**A.M. :** Ces sont des miracles de Dieu. Pourtant, parmi mes voisines rescapées et qui ont connu les mêmes problèmes que moi, une m’a raconté qu’elle a été contaminée par un seul homme qui l’a violée de force à Gitarama pendant qu’elle fuyait le génocide. Quand je me souviens de ces milliers d’hommes qui ont défilé chez moi, j’appelle cela des miracles.

**02 : 25 : 50**

**C.K. : Les enfants, là où ils étaient, ont-ils su tout ce que tu as subi ?**

**A.M. :** Les enfants m’entendaient crier. Nous occupions des chambres séparées, mais dans une même maison. Bien entendu ils voyaient tous ceux-là qui entraient chez moi, vu que certains passaient par leur chambre, poussaient leur porte, quelques enfants cachés sous le lit, d’autres assis là à attendre [un soupir], je ne sais pas…voilà. Quand ils m’entendaient crier, plus tard, je n’avais plus le souffle pour crier. Mais ils savaient… ils ignoraient ce que je subissais, mais ils pressentaient que cela allait mal.

**02 : 26 : 40 :**

**C.K. : Qu’on te faisait du mal ?**

**A.M. :** Oui, ils pressentaient que les choses allaient mal, parce que l’un de mes enfants m’a demandé après le génocide ce que faisaient tous ces militaires dans la chambre de papa ? Je leur ai répondu qu’ils venaient chercher de l’argent que leur papa avait laissé là. « As-tu trouvé assez d’argent à leur donner ? » « Votre papa avait laissé des pièces. Il avait toujours une grosse caisse avec des pièces de vingt francs pour payer ses déplacements en bus d’ONATRACOM. Vous souvenez-vous de nombreuses pièces de monnaie que vous preniez pour acheter des bonbons? Elles étaient encore là. Si je ne leur avais pas donné de l’argent, ils m’auraient tuée ». Il approuva que j’ai bien fait. Comprends-tu ? Je trouvais que ma réponse convenait à son âge, mais que quand il deviendra grand, il apprendra la vérité et ne me pardonnera pas. J’ai reçu la réponse à mon test du Sida cinq ans après et je trouvais mes enfants encore trop jeunes. Je me disais que si je leur parle de cela, ils ne comprendront pas. Je me suis dit que, après ces cinq ans, étant sûre que mon test était négatif, considérant que mon enfant qui avait six ans vient d’atteindre ses onze ans, celui de huit ans vient d’avoir treize ans, ainsi de suite…mon aînée venait d’avoir ses dix-sept ans, ainsi, ils seront capables de comprendre. Je suis rentrée avec cette réponse ; je les ai appelés tous. En arrivant, j’ai pris une caisse de limonades dans une boutique, décidée de m’entretenir avec les enfants et leur exposer la vérité de peur de mourir d’autre chose sans leur parler de mon histoire, compte tenu de celui qui me posait toujours des questions. On s’assoie au salon, on commence à causer, j’aborde le sujet proprement dit, je les questionne sur le génocide, les choses dont chacun se rappelle : «  Toi, de quoi te rappelles-tu concernant ce qui s’est passé ? » Ils me racontaient des histoires d’enfants. J’ai fini par leur apprendre la vérité. Je leur ai dit : « Me concernant, quand vous voyiez les gens entrer et s’entasser dans ma chambre, en courant ou en se bousculant, allant et revenant… ». Bref, je leur ai dit la vérité toute nue, sans passer à côté ni parler en image. Non. Il fallait parler ouvertement pour que l’enfant réalise comment était la situation. C’est la raison pour laquelle je criais. En leur parlant de cela, ils ont commencé tous à pleurer. Je les ai invités à verser des larmes de reconnaissance, en leur montrant la feuille des résultats de mon test Sida. « J’étais toujours isolée, en pensant que je vais mourir du Sida et vous laisser seuls ; j’étais persuadée d’avoir été contaminée. Maintenant, on me certifie que je suis hors danger, j’ai passé des tests de dépistage. C’est cela qui me donne du courage pour vous en parler. Louez Dieu et versez des larmes de reconnaissance, Il a prolongé la durée de notre vie ici-bas. Dans cette maison, nous n’avions personne pour nous protéger, si on nous avait attaqués, nous n’avions pas la force de confronter ces gens armés de fusils et de couteaux. C’est Dieu seul qui a combattu pour nous, c’est encore lui qui a continué de nous défendre, de nous guider, c’est Lui qui garde notre vie, restez fidèlement dans son amour, attachez-vous fortement à Lui. Evitez les sentiments racistes en vous, évitez d’aimer ou de haïr quelqu’un à cause de son ethnie ; aimez les gens à cause de leurs valeurs morales ». Les enfants ont pleuré puis ils se sont calmés, ensemble on rendit grâce à Dieu. A partir de ce moment, mon fils ne m’a plus posé des questions de ce genre.

**02 : 30 : 55**

**C.K. : Votre dernier test médical, c’était en deux mille et un [2001 ?]**

**A.M. :** En deux mille et un [2001], je me suis dit que passer tous ces tests est une façon d’éprouver Dieu. Dieu a fait beaucoup pour moi, Il m’a protégée contre les maladies, je pouvais être contaminée dès le premier jour, tous ces jours-là sont devenus "match nul", parce que mon sang est sain.

J’ai dit : «  Mon Dieu, accorde-moi la grâce de te servir, de méditer sans fin cette faveur que tu m’as accordée ». Depuis lors, j’ai commencé à, ….d’habitude, je ne faisais pas attention à ma personne, après le travail, je me couchais dans des draps sales, un lit non arrangé, la chambre …vivre n’avait plus de sens pour moi. J’avais toujours l’impression d’habiter une forêt immense, dense, où on pouvait s’asseoir, se cacher, et terminer sa vie là. Je n’aspirais qu’à la solitude, éduquer les enfants, faire quoi que ce soit ne m’intéressait plus. Une fois j’ai agressé mon employé de maison, je ne me souviens plus de ce qu’il avait fait, j’ai failli le tuer. Je me souviens, j’étais en crise. J’ai pris mon ouvrier par la gorge…quand on est fâché on a une force extraordinaire, je l’ai pris par la gorge et je l’ai étranglé, j’ai pris sa tête prête à la cogner contre le mur, comme par bonheur, la voix de Dieu m’a dit : « Tu vas tuer cette personne ». Je l’ai lâchée immédiatement. Mon ouvrier a eu peur et a décidé de partir de chez moi. Je me suis dit alors que le diable s’était emparé de moi. Je suis tombée à genoux et dit : « Seigneur, pardonne-moi je ne vais pas me venger et faire aux autres ce que j’ai subi ou d’autres ont subi ». A partir de ce moment-là, j’ai commencé à approcher les gens après avoir su que j’étais en bonne santé. Cela faisait sept ou huit ans plus tard. Je me suis dit : «  Seigneur, rien n’est impossible à tes yeux, ce qui est un fardeau pour l’homme, réduis-le en néant ». Je ne pouvais pas imaginer comment, après huit ans je serai encore capable de respirer. « Seigneur, tous ces gens qui m’ont fait tout ce mal, c’était la période de rapatriement massif des réfugiés en provenance du Congo, des années quatre-vingt-seize - quatre-vingt-dix-sept [1996-1997], je ne travaillais pas encore. Je passais mes journées au bureau du secteur, observant tous les hommes qui revenaient, supposant qu’un tel était chez moi, tel autre aussi. Pourquoi ces suppositions ? Parce que pendant le génocide, c’était une foule et tous habillés en tenue militaire. Ainsi, après le génocide, pour moi, tout homme était passé chez moi. Mais mon ange gardien me soufflait : « Si tu soupçonnes chaque homme qui vient, il y aura des innocents que tu risques de condamner, n’est-ce pas? » Une autre voix de la conscience m’interdisait de me venger : « Laisse tomber, ne fais pas… ».

Après avoir obtenu les réponses des différents tests passés au sujet du Sida, j’ai senti en moi le désir de pardonner. C’est à ce moment que j’ai retrouvé le goût de vivre, d’aimer ceux qui vivent dans ma maison. Ce que je faisais pour eux étaient dans mes obligations, mais sans réelle affection envers personne ; je n’en avais pas en moi. Oui, c’était évident que j’entrais dans une nouvelle vie. Suite à cet état, j’ai pris la décision de quitter le service des malades à l’hôpital, pour mettre mes forces au service de toutes ces dames qui ont connu les mêmes problèmes que moi. J’ai rencontré la Directrice de *Rwanda Women*, qui nous avait aidées à réintégrer la vie normale et prendre conscience que nous aussi, nous sommes des humains. Je lui ai dit ceci : «  Moi je vais donner ma démission à l’Hôpital Roi Fayçal, je désire me rendre disponible et accompagner ces dames ». « Te sens-tu solide », me demanda-t-elle ? « Je me sens très solide », répondis-je. Vous m’avez aidée suffisamment, ils n’ont raté aucune occasion pour nous consoler, parce que depuis quatre-vingt-quinze [1995], on nous a fait quitter nos maisons pour…, nous rencontrer, on a créé un *Collectif* pour nous, la Polyclinique de l’Espoir précisément ; nous avions des rencontres là avec nos blessures sur le cœur, d’autres avec des blessures sur le corps, on dispensait des soins, on cherchait des partenaires de partout pour nous rencontrer. On nous a fait de la thérapie de tous genres selon chaque cas. Prenons mon exemple : je ne souriais jamais, j’avais toujours une dent serrée contre une autre. Mes nerfs dans la tempe et les molaires bougeaient tout le temps. Pourquoi ? Parce que je grinçais les dents sans repos, je ne souriais jamais. Mais, on nous acceptait comme on était, on triait ce qu’il faut nous enseigner, ce quoi qui nous convient, la méthode à utiliser, comment nous orienter. Celles qui souffrent des problèmes liés à leur histoire venaient et pleuraient là dans l’Association, avec les autres, au lieu de pleurer devant leurs enfants. On chantait ensemble des chants de lamentations sans arrêt, mais on se sentait chez soi avec un cachet particulier. Si on n’avait rien pour s’habiller, on pouvait recevoir un pagne ou des habits, de la pommade pour le corps, des peignes, selon les moyens du Collectif.

**02 : 37 : 23**

**M.M. : Cette Association, les fondateurs sont d’autres femmes rwandaises ou des étrangers ?**

**A.M. :** C’est une maman rwandaise mais qui n’a pas vécu au Rwanda auparavant. Elle est arrivée de l’étranger. On se sent chez soi, on peut lui exposer n’importe quel problème qu’on a. Au sujet des maisons : ceux qui ont perdu leurs maisons, on les répare, les enfants sont scolarisés et assistés, on fait un suivi de chacune de nous avec toute sa famille. Je me suis dit qu’à mon tour, je ne peux rien offrir à cette Association qui m’a tellement aidée que d’approcher ces femmes compatriotes qui ont connu des problèmes plus nombreux que les miens. C’est ainsi que, en deux mille deux [2002], j’ai donné ma démission à l’Hôpital Roi Fayçal ; je fus intégrée comme employée à la Polyclinique. Je visitais les dames isolées dans leurs habitations, honteuses, rongées par le chagrin. Sais-tu qu’il y en a une qui ne savait pas que la paix était revenue, parce qu’elle ne voulait rien savoir de ce qui se passait dehors ?

**M.M. :** **Elles ont refusé de sortir ?**

**A.M. :** Petit à petit, je les faisais asseoir chez moi, on causait et leur parlais de l’actualité, par quoi nous avons commencé et où nous sommes arrivées, jusqu’à ce que je parvienne à les amener dans l’Association avec les autres.

Elles étaient surprises de trouver d’autres là; depuis quand ? Quand ont eu lieu vos rencontres ? Cela montrait qu’elles ignorent le passé. En aidant les autres, je sentais que j’en bénéficiais aussi, parce que je me sentais proche d’elles, avec les mêmes problèmes. Il y avait quelques-unes que j’avais devancées, d’autres moins avancées que moi, d’autres pas du tout avancées. On distinguait plusieurs catégories de ce genre.

**C.K. : Pendant combien de temps as-tu fait cela ?**

**A.M. :** Depuis l’année deux mille deux [2002] jusque deux mille cinq [2005] et deux mille six [2006], car, je suis venue ici en deux mille six [2006].

**C.K. : Est-ce au cours de ces années-là que Léo est venu au Rwanda ?**

**A.M. :** Léo est arrivé en deux mille quatre [2004].

**C.K. : Est-ce en deux mille quatre [2004] que vous avez produit le film : « Mère, courage !»**

**A.M. :** Et je suis venue en deux mille six [2006].

**02 : 39 : 57**

**C.K. : Est-ce que, pour parvenir à parler et à produire un film, tu es partie de ton expérience et de ceux que tu aidais …il y a quelques instants, tu nous disais que tu avais une dent collée contre une autre; tu commençais à sentir l’espoir renaître en toi et témoigner aux gens que l’espoir est encore possible ?**

**M. A. :** Oui, beaucoup. Au moment où Léo est arrivé, je commençais à me sentir ressuscitée, forte, et mon cerveau se remettait en ordre, car, après les événements, on reste seulement sous le choc, semblable à un chaos, se posant des questions sur ce qui est arrivé. Chaque jour, c’est comme un pont…pont, comment l’appelle-t-on encore ?

**C.K. : Un pont.**

**A.M. :** Le pont est une entité, mais il peut arriver qu’il se casse en morceaux. Moi aussi je sentais la même chose dans mon cerveau, comme un pont cassé sans trouver quelque chose pour le réparer. Pour le réparer, il me semblait que certaines idées n’étaient pas cohérentes ; je commençais une histoire ou une idée, je perdais le lien entre les deux ; j’étais ainsi, je préférais alors garder silence. Mais après tout cela, quand la paix revient, on devient plus posé, la mémoire se réveille, petit à petit, progressivement. C’est ça !

**02 : 41 : 48**

**C.K. : La paix du cœur commence à revenir.**

**A.M. :** En partant, on rencontre des gens souriants, au retour, on rencontre d’autres qui sourient, ainsi, on ne vit pas continuellement dans le traumatisme ; quand on reste traumatisé même le peu dont on se rappelait s’envole. Me concernant, je suis ressuscitée ; je ne comptais pas être encore vivante au mois de juillet. Quand je marchais, je me sentais vraiment au bout du tunnel. Mourir est une bonne chose. Le chemin vers la mort est mauvais mais quand on atteint le niveau de ne plus rien entendre, cela devient une très bonne chose.

**M.M. : On est en paix.**

**A.M. :** Oui, parce que le point…pendant le génocide le point que j’avais atteint est comparable à l’année deux mille quatre [2004], après la naissance de mon deuxième enfant.

**M.M. : Deux mille quatre [2004]?**

**A.M. :** Oui. Ah ! Ah ! En quatre-vingt-quatre deux mille quatre [1984], j’ai accouché à la maison avec beaucoup de problèmes, j’ai commencé le travail d’une façon inattendue, j’étais à la maison ; j’ai accouché mais j’ai connu des complications, je suis tombée dans l’inconscience comme quelqu’un qui est mort. Ma belle-mère qui était là à ce moment-là m’a raconté plus tard que mon cou avait lâché, mes yeux étaient rentrés dans leur orbite ; j’étais presque morte. J’ai repris connaissance peu de temps après. Mon premier réflexe, un grognement de regret, parce que là où j’étais me paraissait très agréable. Il y avait un doux soleil, un climat doux, qui te berce, cela donnait envie d’y rester. J’ai alors grogné à mon réveil et ma belle-mère remercia Dieu. En comparant l’endroit où je me trouvais après mon accouchement avec mes derniers jours avant la fin de la guerre, je trouve une ressemblance. Mais il y avait un *feeling* difficile à décrire. Je ne peux pas le déclarer tout haut, mais n’ayons pas peur de mourir.

**M.M. :** **Cela n’a tué personne !**

**A.M. :** Il m’arrive de me poser la question suivante : « Quand nous pleurons pour un des nôtres mort, quand nous pleurons après un malheur, nous pleurons la disparition de cet être cher ou pour nous-mêmes ? Toujours je me pose cette question sans trouver de réponse. A mon avis, quand on pleure c’est pour soi-même qui reste en vie. Oui, il y a la tristesse pour la disparition d’un être cher et qu’on ne verra plus et qu’on aimait, mais si on réfléchit profondément, celui qui reste est plus à plaindre que celui qui est parti. Celui-ci a terminé sa course.

**02 : 44 : 49**

**M.M. : Je voudrais te demander : tu nous as dit que tu te portes bien corporellement si je peux dire ainsi, même moralement ; comment tu es parvenue jusque-là, à partir du moment où tu devenais certaine de ne pas avoir des conséquences graves sur ta santé à affirmer que celui qui le peut pardonne ? Je voudrais savoir si tu es retournée vivre à Nyamirambo, selon ce que tu nous as dit je pense. As-tu pu fraterniser avec ces gens, leur pardonner vraiment, quand tu les vois, tu les trouves bons voisins ? Ceux que tu as pu identifier, les as-tu poursuivis en justice ? Je voudrais savoir, après tout cela comment tu t’es comportée ?**

**A.M. :** Après ce temps-là, j’ai continué à habiter Nyamirambo, mais y retourner ne veut pas dire que je m’y plaisais. C’était par manque de moyens financiers. Directement à la fin du génocide, je voulais changer de quartier. Tout au début, je ne me sentais pas à ma place, je devais quitter le quartier où tout le monde connaît mon histoire ; ils avaient la curiosité de me regarder chaque minute, chaque jour, chaque fois que je passais, je souhaitais aller loin de leurs regards. Je suis descendue jusque chez les Religieuses autochtones du quartier. Je voulais échapper aux regards des civils et me réfugier chez elles, dans leur enclos pour y rester tranquillement toute ma vie avec mes enfants, en me consacrant à Dieu définitivement, loin des regards de ces gens, contempler éternellement Dieu. Je m’adresse à la première religieuse qui m’a reçue. Je lui dis « Pouvez-vous nous accueillir, mes enfants et moi et rester chez vous ? Je n’ai pas envie de rester chez moi ». A elle de demander pourquoi je ne veux pas rester là. Même si elle me voyait passer elle ne me connaissait pas avant.

**02 : 47 : 10**

**C.K. :** **Elle n’a pas su ton histoire ?**

**A.M.** : Je lui ai fait part de mon histoire, mais dans un récit très bref. Elle me demanda si je suis une dame ? Je répondis que oui et que j’ai des enfants. Elle ajouta que chez elles on n’accueille que des jeunes filles encore vierges, que leur couvent n’est pas un refuge. Ce fut un refus catégorique. Le lendemain, je suis allée chez le Père, Père Blanchard était curé de la paroisse. Je lui ai raconté l’histoire. Je lui ai demandé si lui qui connaît beaucoup de monde à l’étranger, il peut me trouver une maison religieuse à l’étranger qui serait d’accord de m’accueillir avec mes enfants ? Il me répondit qu’il n’en connaît pas du tout : « Je n’en connais pas ». Il me demanda mon histoire, je la lui ai racontée largement ; je lui ai même parlé du fameux parrain qui était un homme très connu dans les activités paroissiales ; j’ai parlé de son implication dans l’assassinat de mon mari, et pour finir, il dit : « C’est cela la situation ?»  Je répondis oui. Il me demanda de me mettre à genoux pour qu’il prie pour moi. Je lui ai dit encore : « Ici j’entends parler de *Gacaca* chrétien ; ne pouvez-vous pas m’aider à rencontrer cet homme, ne fut-ce que pour entendre ce qu’il raconte? Il me répondit que si j’ai des questions à ce sujet, que je me mette à genoux pour qu’il prie pour moi. Intérieurement, je me disais que je ne refuse pas ceux qui prient pour moi mais que je n’ai pas eu la réponse attendue. Je l’ai laissé, me suis mise à genoux pour la prière, j’ignore ce qu’il disait, parce que mon cœur était déjà ailleurs. Sa prière terminée, il me dit de rentrer et de revenir chaque fois que je sentirai du chagrin pour qu’il prie pour moi. Il m’a jamais promis de m’aider pour rencontrer cet homme-là ; jamais.

**M.M. : Et il était là libre quand tu étais là aussi ?**

**A.M. :** Maintenant encore, il habite là.

**02 : 49 : 19**

**M.M. : Il n’est pas emprisonné ?**

**A.M. :** Non, bon. Une fois, j’ai eu un trauma, j’ai quitté le service où je travaillais à l’Hôpital Roi Fayçal, je me suis sentie drôle, j’ai regardé en bas puis en haut, j’ai regardé le Rwanda et j’ai éprouvé de la haine pour lui et tout ce qu’il contient. Je ne savais pas comment je me sentais, je me suis mise à courir, il pleuvait, j’ai quitté, quitté le bureau, laissant là la clé dans la porte du stock, c’est là où je travaillais, sans fermer, laissant là mon sac à mains, sans le prendre, je suis partie. Je me suis rendue aux locaux occupés par les services des Droits de l’homme, en face de de l’endroit communément connu comme *ku kabindi*, c’est là où se trouvaient leurs bureaux. J’entre, il est 15h00 environ, mouillée jusqu’aux os, sous cette pluie, imaginez la distance depuis Fayçal à pieds, si vous connaissez l’endroit…sous cette pluie, entrer dans un bureau. Ils ont eu peur en me voyant entrer, tous mes habits mouillés. J’ai demandé quelqu’un qui peut me recevoir. « Qui cherchez-vous ? » Quelqu’un qui peut me recevoir, répondis-je. Ils sont partis et plus rien ne bougeait. A un moment donné, on m’a envoyé une dame. « Quel est ton problème ? » Je répondis que je souhaite qu’ils me trouvent où vivre ailleurs que dans ce pays, parce que je ne veux pas l’habiter. C’est quoi qui te prend ? Je ne me souviens plus de ce que j’ai raconté. Mais parmi les choses que j’ai réclamées, j’ai dit que je ne veux plus vivre au Rwanda, même s’il y a une forêt qu’on m’emmène là, pourvu que ça soit ailleurs qu’au Rwanda.

La dame me demanda de m’asseoir et d’attendre là, le temps qu’elle revienne dans quelques instants avec la réponse. Savez-vous qu’elle n’est plus revenue, cinq heures, six heures de l’après-midi ont sonné. La porte de sortie en face de moi était restée ouverte, probablement que quelqu’un de garde devait rester cette nuit-là. Il était dix-neuf heures, j’étais toute trempée, et je suis sortie ; personne dans les bureaux pour me dire au revoir, personne.

**02 : 51 : 35**

**M.M. : Pour voir si tu t’impatientes et si tu t’en vas.**

**A.M. :** Je suis sortie, il y avait un buisson à Kimihurura. Il était déjà 20h00, je me suis assise là, et c’est à côté de la route asphaltée, les véhicules braquent leurs phares en roulant, moi toujours cachée dans le buisson, était-ce la forêt trouvée pour m’y cacher, je ne sais pas comment je raisonnais. J’y suis restée, à vingt heures, peut-être vingt-et-une heures, j’ai marché toute la nuit, je suis rentrée à Nyamirambo. Personne ne me questionnera. Sais-tu ce que c’est que de vivre dans un ménage d’enfants ? Personne pour me demander c’est quoi qui m’a retenue ? A quoi ressembles-tu ? Rien. Je suis entrée silencieusement et me suis couchée. C’est cela la vie que j’ai menée. A propos de la Justice, il y avait du nouveau, puis des changements, des changements encore, puis cela prit fin. Quant à ma vie sociale avec les voisins, c’est Dieu qui me protégeait ; des fois j’avais des fêtes de famille, parce que la guerre a commencé avant l’administration des sacrements à certains de mes enfants. Mais en moi-même, je me disais que le parrain de mon enfant est là, il voyait tout ce qui se passait, il était à la barrière, du début à la fin de la guerre il était là. Il ne m’a parlé aucune fois de l’assassinat de mon mari, alors que je comptais sur lui pour m’informer…même pas un mot de réconfort de sa part après la guerre, aucun. De sa bouche, aucun mot pour me dire : «  Sois courageuse ». *Pole* comme on dit en kinyarwanda. Il pouvait me parler même avec malignité. Ou m’exprimer son chagrin concernant son copain et ami assassiné devant ses yeux. Cela lui paraissait normal comme si rien n’était arrivé, il se comportait devant moi comme quelqu’un qui est heureux de me voir. Je me suis décidée de ne pas lui demander le déroulement de l’assassinat, mais je lui manifestais mon indifférence, sans haine ; en moi pas de haine, je ne hais personne. Mais se croiser chaque jour sans rancune à son égard le poussera un jour peut-être à me parler. M’informer sur ce qui est arrivé à mon mari, comme ceci, comme cela ; comme quelqu’un d’autre m’avait raconté la scène, ainsi que d’autres qui étaient présents là. Mais je souhaitais que le parrain et ami de la famille me dise : voici comment les choses se sont déroulées. Il ne m’a rien révélé. Je l’invitais chez moi lors des fêtes de mes enfants, il venait à la maison, non il est venu une seule fois, lors de la confirmation de mon enfant dont sa femme est marraine. C’est une évidence ; il ne pouvait pas y manquer. Alors il est venu chez moi à mon absence lors de mon séjour au Congo, j’organisais des sessions d’information sur le Sida. J’étais partie au Congo, la période d’éruption volcanique à Goma ; on a dû déplacer la population vers d’autres sites. C’est la même année que je suis allée au Congo dans ce même site des réfugiés. J’ai enseigné aux jeunes gens et aux jeunes filles comment se protéger contre le Sida. Ceci a coïncidé avec la confirmation de mon enfant, j’étais partie. Je ne voulais pas rater ces frais de mission.

**02 : 55 : 26**

**M.M. : Et il est venu ?**

**A.M. :** Il y était, mais je me demandais comment j’allais m’assoir à côté de cet homme, nous regarder les yeux dans les yeux, chez Kaniziyo, sans rien m’avoir dit à son sujet ; on était déjà en deux mille deux [2002]. Toutes ces années écoulées sans m’avoir rien dit, ma chance, cela a coïncidé avec mon absence, lui et sa femme sont venus, ils ont pris place et ont pris des photos. Tout s’est terminé ainsi. A mon retour du Congo la fête était finie. Mais nos relations sont restées bonnes. Je ne l’ai jamais regardé avec rancœur, toujours avec l’espoir qu’il me dira quelque chose. Jusqu’au lancement des tribunaux *Gacaca,* et selon les informations reçues des gens, j’observais moi- même aussi. Une fois on m’a conduit dans une maison, le monsieur notre ami qui m’a annoncé le décès de Kaniziyo, il est venu de la barrière pendant le génocide, ils étaient ensemble à la barrière avec cet homme. Il m’a dit, mais c’était une manière camouflée, il me dit que les choses vont très mal. « On demande à tous les habitants, sur chaque colline de se faire recenser et cela se passe aux barrières même, ta barrière est celle où se trouve François ; c’est là où tu vas te faire enregistrer avec toute ta famille, dans le but de connaître le nombre de décès, car, plusieurs sont morts. Tu te munis de ta carte d’identité et de celle de ta belle-mère ». Pour arriver à cet endroit-là, bien que ce ne soit pas loin de ma maison, cela m’a pris beaucoup de temps. Je suis partie ; arrivée là, j’ignorais ce qui se passe aux barrières. J’ai trouvé le parrain installé là, assis sur une chaise ; c’est qui lui recensait les gens. Il me dit : « C’est comme ça que tu ressembles ? » J’étais en très mauvais état et je me suis tue. Il prit ma carte d’identité, et avant de noter le contenu, il écrit le nom de Kaniziyo, ses deux noms et ajouta une croix, une croix devant les noms de Kaniziyo. Pour dire…il ne m’a pas demandé s’il est mort ? Il le savait, il a écrit et mis une croix devant, c’est après qu’il m’a demandé mes documents et la carte d’identité de ma belle-mère, puis j’ai regagné la maison. Là j’ai eu la certitude qu’il était l’un de ceux qui faisait ce travail.

**02 : 58 : 12**

**C.K. : Jusqu’alors, il ne t’a rien dit ?**

**A.M.**: Il ne m’a rien dit. Alors dans ce *Gacaca* là, le *Gacaca* rassemblait tous les habitants d’une même colline, un même jour, et c’était obligatoire ; dire ce qu’on a entendu ou ce qu’on a vu. Je m’exprime devant cet homme, des prisonniers, aussi. On emmenait les prisonniers issus de la même colline, plusieurs d’entre eux venaient d’être relâchés d’ailleurs ; on était invité à s’exprimer, chacun parlait, j’exposais ce que je savais bien sûr, maintenant encore, le monsieur est encore là.

**02 : 59 : 01**

**M.M. : Il n’a pas été emprisonné ?**

**A.M. :** Emprisonné par qui ? Après mon arrivée ici, j’ai appris que *Gacaca* a continué ses activités, mes enfants ont alors commencé, on les appelle par moment pour exposer ce qu’ils ont vu pendant le génocide, pour dénoncer les gens ; mes enfants vivaient cachés à l’intérieur de la maison, ils étaient trop jeunes encore ; on les force à parler de la mort de leur père, d’en donner les informations détaillées, des choses… ; alors les enfants se présentent et racontent. Ils racontaient ce qu’ils apprenaient de moi et le peu dont ils se souvenaient. L’homme en question a été mis en prison mais pas à cause de moi seule, il y avait plusieurs personnes qui lui imputaient l’assassinat des membres de leurs familles assassinés sur sa barrière. On a fait semblant de l’emprisonner avec une peine de 19 ans, il a été relâché deux semaines après. Il semble qu’il donne beaucoup d’argent, il a une troupe de danseurs avec sa femme ; donc ils ont beaucoup d’argent.

**M.M. : De danseurs ?**

**A.M. :** Oui, de danseurs. Ce sont des riches en argent. Ils en distribuent. Mais la vérité reste éternelle, elle ne meurt pas. Elle ne vieillit pas.

**03 : 00 : 31**

**M.M. :** **En bref personne n’a été emprisonné à propos de ce qui s’est passé chez toi ?**

**A.M. :** Quelques-uns, des voisins ; mon mari n’a pas été assassiné par une personne ou deux , il s’agit de cette troupe de gens qui étaient à la barrière, chacun avait un rôle à jouer, frapper, couper à coup de machettes, faire n’importe quoi, il y en a trois qui sont en prison, quatre, quatre. Mais le superviseur des opérations, c’est celui-là qui est en liberté chez lui parce qu’il a de l’argent à distribuer. Je me dis cependant que si le chef se trouve chez lui en liberté, pourquoi faire souffrir le petit peuple ? Qu’on les laisse eux aussi retourner dans leurs familles, parce que, s’ils n’avaient pas été embarqués dans l’aventure, ils n’auraient pas fait du mal. C’est cela la logique des choses.

**C.K. : En quelle année es-tu arrivée ici ?**

**A.M. :** Je suis venue en en deux mille six [2006].

**C.K. : Deux mille six [2006]. Mais, si tu es venue en deux mille six [2006] et que nous sommes en deux mille dix [2010], cela veut dire que tu as laissé tes enfants, tu as été séparée d’eux toutes ces années, ils sont au Rwanda et toi ici, y a-t-il de l’espoir de les revoir un jour ?**

**A.M. :** De les revoir ?

**C.K. : Oui.**

**A.M. :** Je les reverrai, j’ai vraiment l’espoir, c’est à cause de cela que j’affirme que la justice ne vieillit pas, le péché non plus, dire que telle année c’était un péché et qu’aujourd’hui il ne l’est plus, surtout le péché de verser le sang d’un un être humain. A présent, je sais que l’ être humain, j’allais dire une chose, l’homme a une valeur qui dépasse toutes les choses que Dieu a créées, parce que, si sur cette terre que nous habitons l’homme n’existait pas, la terre ne s’appellerait pas terre, elle n’existerait pas non plus, car, tout ce qui existe sur terre est commandé par l’intelligence de l’homme ; raison pour laquelle ce sang versé innocemment, moi je crois que ce sang versé, le temps viendra et la justice sera rendue, celui qui a péché sera puni. Même dans cent ans, s’il n’est pas puni, il y aura une formule désagréable de payer cela. Ce qui ne veut pas dire que moi je prendrai une machette pour tuer, ou que mon enfant fera cela, surtout que moi, si mon enfant se mettait à tuer, je le maudirais. Je leur ai appris que seul Dieu peut venger le mal. Dieu seul connaît la valeur de l’homme qu’Il a créé, et qu’Il a mis là. Nous ne devrions pas oser ôter la vie à quelqu’un, sans être malade ou suite à un autre motif. N’importe qui aura versé le sang d’un autre sera puni. Moi non plus je ne ferai pas la démarche de tuer ou d’embêter d’une manière ou d’une autre, mais la justice fera quelque chose, c’est comme ça. A part que la justice n’atteindra pas tous ceux qui ont tué, compte tenu que, à présent, combien sont-ils dans le pays ? Plusieurs ne sont plus au Rwanda, ils sont partout sur la planète. Mais moi, ce qui me console, c’est que dans tous les coins du monde, le génocide des Tutsi a été reconnu. Malgré que jadis l’on ne voulait pas le reconnaître, mais on l’a reconnu, on y croit. Il m’arrive même d’apprendre que dans tel ou tel pays, on a arrêté un tel…Je me demande si ce ne sont pas les conséquences du mal. Voir que, après tant d’années, il y a des arrestations de ceux qui se baladaient, et qui croyaient être à l’abri au loin, où on ignore leur histoire. Raison pour laquelle je répète à mes enfants : «  Je ne vous demande pas de faire le mal, mais la première chose à éviter, c’est de verser le sang de quelqu’un : « Respectez tout homme qui qu’il soit, et ayez peur de lui ». Voilà.

**M.M. : Tu nous as répété que tu sens que tu reprends vie, mais que tu demandais à Dieu de te faire partir de là. Maintenant tu as quitté cet endroit, je voudrais te demander comment tu as réussi à quitter ce lieu là et comment tu as pu commencer une nouvelle vie dans un pays étranger ?**

**A.M. :** Comment j’ai quitté, je vous ai dit que…. J’étais….

**03 : 05 : 41**

**M.M. :** **Tu nous as répétés : « Par après, je me suis sentie mieux et je repris le travail, la vie reprit son cours même si ce n’était pas facile, mais je souhaitais constamment aller dans un pays autre que le Rwanda. » A l’heure où nous en parlons, tu as pu quitter là, je voudrais te demander comment tu as pu le réaliser et comment tu as recommencé une nouvelle vie  à l’étranger?**

**A.M. :** Pour parvenir à quitter là, je viens de vous dire que j’ai renoncé à mon travail et que je me suis associée au groupe des dames qui avaient les mêmes problèmes que moi, et dans le cadre d’une Association, nous avons reçu beaucoup de journalistes venus de partout dans le monde, ils nous rendaient visites, ils rendaient visite à notre Association pendant la période commémorative du Génocide au mois d’avril ; c’était la période où nous avions beaucoup de visiteurs venus de tous les coins du monde. En deux mille quatre [2004], j’ai vu arriver un journaliste venu du Canada pour une visite de travail, nous avons causé, pas moi seule, il a échangé aussi avec quelques membres de l’Association, moi y compris. Il me dit alors que mon témoignage le dépasse, et me demanda si je suis prête pour l’autoriser à produire un film à son retour. Je répondis : «Oui, pas de problème ». « Es-tu prête à le faire? » « Oui j’accepterais de tout cœur. » Je souhaitais toujours ne pas garder dans mon cœur tout ce que j’ai vécu, c’était comme un lourd fardeau quotidien que je portais. Il était lourd parce que je me sentais malheureuse, mais à travers cette souffrance, je m’étonnais que je sois encore en vie, me questionnant constamment sur le comment j’ai retrouvé la conscience, j’ai pu faire un pas puis un autre, me tenir debout à nouveau, retrouver mon corps, sourire et revenir à la vie normale comme les autres ; tout cela me dépassait très fort. Mon séjour totalisait huit ans en cette période-là. Moi, avoir passé plus de dix ans, oui dix ans, dix ans, je considérais cela comme un miracle que Dieu m’a fait. Chaque jour, et même maintenant, je me demande comment j’existe encore. Est-ce bien moi ou quelqu’un d’autre ? Des fois je me mets debout dans cette maison et je dis tout haut : « Dieu tu es merveilleux ! Comment ai-je retrouvé la santé à nouveau ? Est-ce bien moi ou quelqu’un d’autre ? » Je m’exprimais même à haut voix pour que les gens entendent ce qui se passe en moi. Même si c’est la douleur, la partager avec les autres, pour ne plus porter ce fardeau seule ; avoir quelqu’un qui la partage avec moi. Les choses se sont passées ainsi. Après avoir donné mon accord, il me dit : « Je reviendrai avec mon équipement de travail pour monter le film ». Il est revenu avec ses équipements, a pris des photos ; il me promit que si les choses se passent bien, je serais présente au moment de la présentation de ce film : « Ce sera toi qui répondras aux questions ; bref, tu feras la présentation de ce film ». Son travail terminé, il m’a informée que la 1a préparation s’est bien déroulée, il restait à être là pour la présentation à telle et telle date, il me donna des précisions nécessaires ; il m’a envoyée une invitation, alors, je suis venue. Je suis entrée au Canada avec l’invitation et le visa, arrivée ici, j’ai décidé d’y rester.

**03 : 10 : 37**

**M.M. : Obtenir les documents d’ici, cela a-t-il été facile pour toi, tu as été vite acceptée ?**

**A.M. :** On ne me les a pas donnés tout de suite, cela est passé par la même procédure que pour les autres demandeurs, mais, étant arrivée ici en février deux mille six [2006], j’ai reçu la réponse en juillet, la résidence je l’ai obtenue en…en deux mille sept [2007], c’est ça.

**03 : 11 : 06**

**M.M. : Après ton installation dans un autre pays, loin de tout ce que tu voulais fuir, mais loin de ceux qui vivaient avec toi dans la maison, tes enfants, ta belle-mère restés à tes côtés dans cette maison pendant longtemps, pour toi, à quoi ressemble ce recommencement ?**

**A.M. :** La difficulté est de ne pas voir mes enfants, être loin d’eux, quand on est mère, et qu’on a encore des enfants, il faut être près d’eux, suivre leur vie journalière, les entendre appeler maman, répondre à leurs attentes, à leurs questions, ou eux de répondre à celles de leur maman. S’entraider ; certaines fois l’enfant et son parent s’épaule dans certaines choses ; le parent n’est pas appelé à aider son enfant dans un sens unique, l’enfant aide aussi le parent. Me concernant, mes enfants m’ont aidée beaucoup, j’ai traversé des moments de haine envers moi-même, ne voulant rien manger, je me disais cependant que si je ne mange pas, je ne pourrai pas me lever pour aller travailler, si je ne travaille pas comment survivront mes enfants ? Ils m’ont aidée aussi ; ils font partie des raisons qui m’ont poussée à la lutte pour la survie, ce sont ceux qui m’ont redonné l’envie de vivre, pour que je puisse les aider eux aussi à tenir. En les aidant, je gagnais quelque chose aussi. Là où je passe la nuit, ils devraient y être aussi. C’est un point accablant pour moi, tant d’années passées loin d’eux, sans les regarder dans les yeux. Même si on se parle, mais ma séparation avec eux me pesait lourd.

**M.M. : D’une part tu sens…**

**A.M. :** D’autre part, pas de problème.

**03 : 12 : 57**

**M.M. : Te sens-tu soulagée?**

**A.M. :** Oui, je me sens soulagée, car, les yeux qui me regardaient avec curiosité ne me voient plus. A part que le cœur n’oublie pas complètement : il y a des moments où on a l’impression de regarder tous ces gens-là en face, on a l’impression d’entendre leurs voix, on revoie leur façon de s’habiller, on voit le quartier qu’ils habitent, en un mot, on les voit vivre leurs habitudes quotidiennes, comme si on était ensemble. Je me réveille directement et je me mets à dire…mais une voix me dit de ne pas avoir peur : « Tu n’es pas avec eux, tu es dans un autre pays ». Le bon moral m’habite, je reprends conscience, je sens revenir en moi des sentiments affectueux, et je dis : «  Eh ! Cauchemar ! » Je constate alors que j’ai fait de mauvais rêves.

**03 : 13 : 48**

**C.K. :** **La vieille maman, ta belle-mère a survécu, vit-elle encore ?**

**A.M. :** Ma belle-mère vivait avec moi, mais elle avait des enfants au Congo, les petits frères de mon mari ; elle avait trois filles…elle avait, trois filles et un garçon, mais tous étaient majeures et avaient des enfants ; après la guerre, au fur et à mesure que les familles revenaient au Rwanda, les gens qui s’étaient réfugiés autrefois rentraient au Rwanda aussi ; ses enfants sont venus la récupérer, elle a habité avec eux, elle a quitté chez moi en quatre-vingt-dix-sept [1997], et elle est morte en deux mille trois [2003]. Elle ne vit plus.

**03 : 14 : 49**

**M.M. : Maintenant que tu…Bon. Tu vis loin des yeux curieux des Rwandais, c’est vrai cela, et quant aux Canadiens eux, le film est sorti, les gens l’ont vu, en as-tu parlé avec quelques-uns, les gens d’ici que tu croises, quand ils te rencontrent et qu’ils t’identifient, quand ils se rappellent qu’il s’agit de la personne qui a traversé toutes ces périodes difficiles, ils te regardent comment ? Comment t’accueillent-ils, comment te sens-tu intérieurement ?**

**A.M. :** Quant aux Canadiens, j’échange avec plusieurs d’entre eux, surtout que je visite plusieurs endroits dans le but de tourner ce film. Après l’avoir tourné, ils me posent plusieurs questions le concernant; mais nombreux sont ce qui me disent que mon histoire ressemble à celle de Jésus, la différence est que l’histoire de Jésus est comme un récit, qu’on apprend par les livres, mais que, en partant de ma propre histoire, il est facile pour eux de croire aussi que l’histoire de Jésus est véridique. Parce que, disent-ils, dans l’histoire de Jésus, quand on raconte comment Il a été tué d’une façon barbare par des hommes, malheureusement, ils n’ont pas eu la chance de le revoir pour lui poser des questions. Ils ont ajouté que leur chance est que moi, ils me voient, ils peuvent me poser des questions et reçoivent les réponses de ma propre bouche, sans leur raconter une histoire de quelqu’un d’autre ; c’est ma propre histoire vécue. Ils ajoutent que pour eux, c’est un bonheur de me connaître, et que mon témoignage les aide à croire que l’évangile qu’on leur enseigne est vrai. Voilà.

**03 : 16 : 40**

**C.K. : Maintenant dans ce pays, un pays nouveau pour toi, ce qui t’a aidée pour y vivre et t’intégrer, même si on ne s’habitue pas à tout, c’est quoi qui t’as aidée pour y parvenir ? C’est quoi qui a été difficile le plus  dans ton intégration? A part que tes enfants sont loin, c’est quoi qui t’a aidée le plus, et c’est quoi qui a été le plus difficile ?**

**A.M. :** Ce qui m’a aidée, ce qui m’a aidée, je pense que, c’est savoir que le pays qui m’héberge est un pays où règne une sécurité totale ; je ne croise plus ces gens ; ce qui était dur pour moi dans ce pays-là, c’était de sortir après une nuit passée dans le cauchemar de ce que j’ai traversé, et je rencontre une des épouses des hommes incarcérés ; en me regardant, elle crache par terre. J’entendais de petits surnoms qu’on m’avait donnés pour m’injurier, et je me maîtrisais malgré moi ; j’avais demandé à Dieu de me protéger, m’épargner de lever mon bras pour gifler une de ces femmes, je prenais cela comme une forme de vengeance.

**03 : 18 : 09**

**C.K. : Ou riposter.**

**A.M. :** Je me disais : «  Dieu, tu m’as vengée. Cela s’est traduite par ta protection contre le Sida, tu m’as épargnée de sortir de ma maison avec un bras mutilé, une cicatrice ici, [elle montra sa joue], une oreille coupée, aucune infirmité, tu m’as guérie de toute infirmité, tu m’en as épargné, c’est de cette façon-là que tu m’as vengée ». Mais à cause de ces petits mots méchants qu’on me lançait, je supposais que cela pouvait me laisser commettre le péché. Mais ici où j’habite, ne plus les voir m’a énormément aidée. Je sais bien que même s’ils venaient ici, je n’habiterais plus jamais avec eux comme on l’était avant. Ils pourraient s’installer plus loin, quand bien même ils s’installaient près de chez moi, ce ne sera plus de la même façon que là-bas. Cela m’aide énormément. En plus, ceux auxquels je m’adresse ont la volonté d’écouter, la curiosité de savoir comment se sont déroulés les événements ; ils avouent avoir entendu cela de bouche à bouche, avoir vu tout cela à la télévision, mais il y en a qui avouent apprendre ces histoires pour la première fois. Ils demandent en quelle année cela est arrivé. Je les trouve véritablement curieux de connaître ce qui s’est passé, ils me posent des questions de façon directe, les yeux dans les yeux, ils prennent même le temps de me dire : « Courage ». Certains même m’envoient de petites lettres de réconfort ; tous ces gestes sont pour moi source de détermination pour continuer à aimer la vie et les gens.

**03 : 19 : 55**

**C.K. : Oui, tu parles des gens d’ici, dans la communauté des Rwandais, parmi les Rwandais, y’a en -t-il qui t’ont aidée à t’intégrer dans ce pays et d’y vivre épanouie ?**

**A.M. :** Certains de ceux qui m’ont aidée, sont par exemple ces dames membres de l’Association *Urumuri* les dames résidantes ici dans Montréal appelées *Urumuri*. Je ne les ai pas connues tout de suite, mais quand je les ai rencontrées, je me suis sentie encore plus heureuse d’avoir une famille proche. Parce que quand on se rencontre et qu’on échange, je ne suis pas souvent disponible, quand je m’assois avec les autres, je me sens très à l’aise parmi les miens. Je trouve que la vie devient plus…agréable ! Je trouve alors la vie plus agréable et je sens qu’elle doit continuer.

**03 : 20 : 59**

**M.M**. : **Il y a des rescapés du génocide qui arrivent dans des pays étrangers, ayant traversé des situations semblables, ils ne veulent rien entendre à ce sujet, parce que pour eux, en parler attire la pitié de l’auditoire, cela les découragent et ils préfèrent ne rien entendre à ce sujet et ils gardent silence. Il est possible même que ceux-là déclarent que personne chez eux n’a été assassiné tandis que tous sont morts, personne ne m’a touché, alors qu’on a subi toutes les atrocités possible ; toi tu as pris le courage de parler, de raconter cela aux gens, parce que cela t’aide intérieurement. Comprends-tu les comportements de ces autres là ou non, as-tu un message à leur donner ?**

**A.M. :** Leurs positions, je me mets d’abord à leur place, parce qu’avant je ne voulais pas parler non plus. Je ne voulais pas parler, je voulais seulement me taire et tout garder dans mon intérieur. Mais comme mon cœur n’était jamais paisible, j’étais sur le point de devenir folle. Je demandais à Dieu la force de courir, courir avec énergie en criant très fort, pour terminer dans une forêt dense, comme je vous l’ai raconté. Une forêt obscure, dense ; rester là en silence complet, appuyée contre un arbre, entourée de buissons, à l’abri de tout regard pour y terminer ma vie. Mais ce que je vous ai raconté concernant mes enfants, je me demandais comment survivront mes enfants si je cours pour mourir dans cette forêt ? Quel avantage vais-je en tirer ? C’est une forme de suicide, comprends-tu ? Et en plus, cette famille qui me redonne espoir de vivre, qui a pris plusieurs années de patience pour m’aider à remonter la pente comme un enfant qui apprend à marcher, cela a été mon garde-fou aussi.

**03 : 23 : 11**

**M.M. : S’agit-il de ceux de la Polyclinique de l’Espoir ?**

**A.M. :** Oui La personne qui ne veut rien témoigner jusqu’à présent, les gens ne sont pas identiques. Il y a une personne là dans mon Association Polyclinique, il y en a plusieurs qui ne parlent pas ! Qui ne veulent pas témoigner alors que nous avons bénéficié de la même formation, avec les mêmes formateurs, nos assistantes psycho-sociales sont les mêmes, la même méthode aussi. Si telle personne ne peut pas parler, interrogeons-nous si dans son silence, elle n’est pas bloquée par tout ce qui est refoulé dans son cœur. Il ne s’agit pas d’un simple souci de garder le secret ; il y a une raison qui l’empêche de parler. Ce n’est pas de la discrétion en rapport avec ce qu’elle a vécu, c’est un manque de courage pour parler, mais je suis certaine que le jour viendra où elle parlera. Faut même pas insister pour qu’elle parle… « Pourquoi continues-tu de… » Non, laissez la personne dans son silence, il se peut que dans son silence elle trouve la paix de son cœur. Je disais aux dames : « Si garder silence te donne la vraie paix, continue. Et toi si en parlant tu trouves la paix, viens partager avec moi, chacune de sa façon ». Mais, l’idéal c’est de parler, si cela était facile pour tout le monde. A titre d’exemple, en me comparant avec le moment où je ne pouvais pas encore parler, je ressemblais à un volcan sur le point d’éclater, sur le point d’éclater…au fur et à mesure qu’il s’approchait le moment d’éclater, j’avais des maux de tête permanents, toujours des larmes dans les yeux, sans aucun effort pour pleurer. Quelqu’un me demanda un jour pourquoi chaque fois qu’il me voyait…il arrivait que mes larmes coulent sans que je m’en rende compte. Tout cela venait du cerveau. Mais depuis que j’ai commencé à parler, j’ai senti mon corps se renouveler, mon cœur reposé, un bien-être, c’est à partir de ces moments-là que j’ai commencé à parler à ces femmes, mes voisines ! Quand je passais devant leurs maisons, le matin je leur disais bonjour, et c’était un bonjour plein d’une paix profonde. « Vous vous êtes bien réveillées? » Je souriais aux enfants et leur disais : « Vous ne venez plus me rendre visite » ? Je les prenais par le bras, les faisais asseoir près de mes enfants, leur offrais quelque chose ; je sentais…comme une résurrection! Moi je compare cela avec quelqu’un qui avait quelque chose sur le cœur, après l’avoir sorti de sa bouche, après l’avoir exprimé au grand jour , on s’en débarrasse ; je compare cela encore avec une personne qui a eu des maux de ventre et la nausée, en se réveillant, il reste avec la nausée ; imaginez quelqu’un qui a de la nausée et qui ne parvient pas à vomir. Mais si l’on parvient à vomir, on retrouve la tranquillité en soi. A présent, je ressemble à cela. J’ai l’impression d’avoir vomi ce qui me donnait de la nausée, ce qui me gênait. Je suis guérie, je suis guérie, maintenant je peux soigner les autres. Je ne soigne pas seulement les Rwandais, parce que ceux qui ont connu ces problèmes, pas seulement ceux relatifs au génocide parce que il n’y en a pas eu partout, mais il y a des personnes qui ont connu des violences sexuelles comme ici. Quand je pars rencontrer des gens qui ont regardé le film, quand ils commencent à poser des questions, suite à mes réponses, ils viennent me trouver. Quelqu’un en privé : «  Toutes ces choses que tu as dites me sont arrivées, la différence est l’on n’était pas en temps de guerre, mais c’est un tel…c’est telle personne qui m’a agressée sexuellement. Mais depuis tant n’années, je garde cela dans mon cœur, mais j’en souffre beaucoup. Désormais, je vais en parler. » Plus tard il revient me dire qu’il en a parlé à son oncle paternel, la plainte est introduite en justice et l’Association s’en charge. Et je lui demande : « Comment te sens-tu ? » Il a dit que… « Quoi qu’il arrive, je me sens bien, je ne me sens plus comme avant. » Les autres me disaient que là où en sont les choses, ce n’est plus possible de survivre : « Je cherche plus comment me suicider ». « Je te déconseille de ne pas te suicider ! Les années pendant lesquelles tu as tenu bon sont nombreuses, c’est la vie dont tu avais besoin ». Alors petit à petit, et cela prend du temps pour aider quelqu’un à régler les problèmes que renferment le cœur.

**03 : 28 : 27**

**M.M. : Si tu retournes au Rwanda, quand les documents d’ici te seront délivrés, tu pourras retourner au Rwanda, dans tes plans, tes enfants te rejoindraient ici pour rester avec toi, est-ce que pour finir tu essayeras de retourner vivre au Rwanda ? Quand tu réfléchis sur tes jours à venir, où te places-tu ?**

**A.M.** : Je n’envisage plus habiter au Rwanda. Peut-être le temps viendra dans mes vieilles années, pour penser à passer mes vieux jours là-bas, mais je me vois plus ici. Cependant, je ne déteste pas le Rwanda, le Rwanda m’a donné la vie, mes enfants sont nés là-bas, ils ont bu leur premier lait au Rwanda, toute leur vie, ils ne connaissent que le Rwanda, ils n’ont jamais connu la vie de réfugiés comme moi, là, il y a des gens que j’aime, des frères et sœurs, il y a tout, je ne peux pas détester le Rwanda, c’est ma patrie ; aller résider là-bas, prendre toutes mes affaires et retourner et rester au Rwanda, je ne pense jamais à cela. Je considère ici comme le pays qui m’a été donné et que je vais habiter, je m’y sens chez moi, c’est là le pays de mes vieilles années.

**03 : 29 : 47**

**M.M. : Peux-tu trouver un emploi, et pouvoir bien vivre ?**

**A.M. :** Je suis autonome, je travaille, je subviens à mes besoins et j’assiste les miens ; mes responsabilités je les assume encore, ce qui n’est pas facile, parce que maintenant j’entretiens deux ménages. Avant, c’était une seul ménage ; quand j’étais au Rwanda je ne louais pas la maison, j’habitais ma propre maison ; quand je vous racontais mon histoire, je ne l’ai pas terminée, j’ai voulu quitter le quartier que j’habitais pendant la guerre, mais je ne pouvais pas déplacer ma maison et la mettre ailleurs ! Et je ne voulais pas la laisser pour louer une autre ailleurs, vu que mon salaire ne pouvait pas payer une autre maison ainsi que la nourriture et les études des enfants. Ainsi, la vie continue comme d’habitude. Il y a de quoi remercier Dieu pour tout cela.

**M.M. : Que souhaites-tu dans le reste de ta vie ?**

**A.M. :** Eh !

**03 : 31 : 04**

**M.M. : Que désires-tu pendant le reste de ta vie ?**

**A.M. :** Ce que je désire, c’est une bonne vieillesse, vieillir près de tous les miens, ensemble, nous regardant les yeux dans les yeux, une présence physique, sans me contenter de communiquer par téléphone seulement. Je souhaiterais m’asseoir avec chacun des miens, l’assister quand il est malade, et vice versa, l’avoir à mes côtés pendant des fêtes, la même chose quand il y a des fêtes chez lui, continuer cette vie jusqu’à ce que Dieu nous sépare. C’est cela mon souhait. Et je souhaite pour ce pays qui m’a accueillie une paix durable. Il y a tant des gens souffrants qu’il a accueillis, il y a beaucoup de gens en provenance de différents pays et avec lesquels je fais des échanges, surtout des femmes, et je découvre que elles aussi sont arrivées ici avec des problèmes énormes. Mais si je lui demande comment elle se sent actuellement, elle répond qu’elle se sent au paradis. N’est-ce pas ? C’est pourquoi, ce pays et leurs habitants nous ont fait beaucoup de bien, on vous tend la main sans vous connaître, on vous adresse des paroles aimables sans vous connaître, sans avoir grandi ensemble, sans s’être rencontré quelque part aucune fois, pour une première rencontre on vous adresse des mots gentils, sans intérêt ni profit, on manifeste une sympathie désintéressée. J’invoque la paix de Dieu pour tous ces gens.

**03 : 32 : 42**

**M.M. : Quelquefois il arrive que quelqu’un te demande de lui parler d’une autre personne, et il te demande de lui parler d’Athanasie et tu réponds : «  C’est la dame là… », et tu cherches comment la décrire autrement. D’après toi, si nous voulions parler de toi, que souhaiterais-tu qu’on dise de toi ? Tu souhaiterais que nous parlerions de toi comme qui, te présenter…tu te vois…, comment parler de toi …. À ton point de vue?**

**A.M. :** Je trouve que ce n’est pas comme cela que tu devais me poser la question, parce que selon la manière dont tu me regardes, c’est toi qui devrais dire, selon ton appréciation, que tu m’appelleras comme ceci !

**M.M. : Et toi, tu te nommerais comment ?**

A.M. : Seigneur mon Dieu, comment ferais-je mon propre éloge ?

**03 : 33 : 45**

**M.M. : Non, des fois on peut dire que cela n’est pas correct. Quelqu’un peut vous accuser faussement ou pas. Il y a notre façon de juger, c’est vrai aussi, quand on t’observe, on trouve à dire et on se fait une idée de toi. Mais il se peut que tu dises : «  Moi je suis comme ceci, je suis une telle. C’est ceci mon cachet propre ».**

**A.M. :** Rien…Simplement, je souhaiterais que l’on me donne le surnom de « *Shenge* », car, *Shenge* en kinyarwanda a plusieurs significations. On parle longuement, et à la fin on entend *shenge*. *Shenge* est en quelque sorte comme chouchouter. Mais dans *shenge*, il y a un bon souhait. *Shenge* contient le souhait de choyer quelqu’un, n’est-ce pas ? Autrefois j’aimais être choyée. Souvent…je me souviens de mon mari pendant la période de mes fiançailles, je lui demandais s’il sait choyer ? Je lui disais : «  Si tu n’es pas prêt à me choyer plus tard, je ne me marierai pas avec toi ». Après mon travail, en arrivant à la maison, je lui demandais de me prendre sur ses genoux ? Il répondait : « D’accord » C’était cela sa réponse : « Viens t’asseoir ». Avec mon bébé sur mes genoux, il nous prenait tous les deux sur lui. Je me sentais toujours : « *Shenge* ». *Shenge* est devenue réellement *Shenge*, car les autres sont morts les uns après les autres, elle n’a pas été épargnée non plus, elle a été tuée d’une autre façon, mais elle a continué d’exister. Je pense que *Shenge* peut continuer à être *Shenge*, je ne comprends pas comment j’ai survécu, je n’ai pas échappé à ce qu’ont subi les autres mais je ne suis pas morte, je vis encore. *Shenge* peut continuer à être *Shenge*.

**M.M. : Que vive *Shenge* !**

**03 : 36 : 13**

**C.K. : Je reparlerais de ton mari avant de clôturer. Avez-vous trouvé son corps ? Avez-vous pu l’enterrer ? Pensez-vous à commémorer sa mort ? Comment vous y prenez-vous ?**

**A.M. :** Nous n’avons pas retrouvé son corps, là où il a été abattu il n’était pas le seul, tout se passait au grand jour, les gens étaient massacrés aux différentes barrières ; ils étaient des tas de cadavres, et les bulldozers venaient les ramasser jusqu’aux fausses communes. Il a subi le même sort. Cela s’est passé en mille neuf cent quatre-vingt-quatorze [1994] au mois d’avril, arrivé en deux mille deux [2002], huit ans plus tard, l’Etat rwandais a commencé, on avait commencé depuis quelques années à transférer les corps dans les sites mémoriaux du génocide, ce fut l’inauguration du site de Gisozi. Vu que Nyamirambo avait beaucoup de fausses communes où on avait jeté les corps, on a décidé de déterrer les restes des corps de partout et de les emmener au site mémorial. Le moment venu, un jour on m’a appelée pour récupérer la carte d’identité de Kaniziyo qu’on avait trouvée dans la fausse commune. Où ? Au bureau du secteur de Nyamirambo. Je me suis sentie désorientée, mon cerveau déstabilisé j’ai refusé d’y aller, j’ai demandé qu’on laisse la carte là. Je ne suis pas allée la récupérer. Le lendemain soir, nous avons fait une veillée au stade de Nyamirambo où se trouvaient les caisses contenant les ossements prêts pour le site mémorial de Gisozi. Elles étaient tellement nombreuses…

Quelques jours plus tard ou une année, je ne me rappelle plus, je suis retournée là voir où on a exposé les habits de ceux qui reposent là selon l’état où on a trouvé les restes des corps. C’est là où j’ai trouvé la carte d’identité, son petit chapelet rouge qu’il portait dans sa poche ; avant son assassinat, il semble qu’il l’a tiré de sa poche, il gardait toujours ce petit chapelet rouge dans sa poche, il l’a passé autour du cou, il a enlevé sa montre de son bras et l’a déposée là, il a ôté ses chaussures et les a déposées à côté, il a invité ses boulots à venir le tuer. Comme les bourreaux étaient nombreux, mon mari leur dit : «  Camarades, sachez que vous rendrez compte de vos actes. » La nuit de son assassinat un miracle s’est produit : celui qui l’a frappé à la machette en premier, non, une lance, ses compagnons lui ont coupé la tête par derrière et l’ont déposée devant Kaniziyo. Les gens entre eux ; difficile de comprendre. Il venait de leur dire qu’ils rendront compte de ce qu’ils sont en train de faire. Il leur a demandé ensuite le temps de faire sa prière, ils le lui ont accordé, après cela, il leur dit de faire ce qu’ils veulent. Celui qui l’a percé à coup de lance, quelqu’un a coupé sa tête par l’arrière et l’a déposée devant Kaniziyo où d’autres tueurs s’occupaient de l’achever. Celui qui a tué mon mari est mort avant lui. Alors, parlons d’autres choses relatives à cela. Je me suis rendue au site mémorial du génocide ; c’est là que j’ai trouvé le pull que j’avais acheté, il ne s’était pas encore détérioré, huit ou neuf ans plus tard. Il était encore en bon état, je pouvais le reprendre, l’emmener à la maison et le porter. Je l’ai vu avec la carte d’identité et le petit chapelet, je me suis dit qu’il est avec les autres. Mais au site mémorial du génocide, j’ai eu un problème : voir tous les crânes exposés ? On m’avait raconté que les derniers moments de la mort de Kaniziyo, on avait broyé son crâne, un homme l’a frappé avec *agafuni* [une petite houe] après avoir longtemps supplié ses bourreaux : « Achevez-moi, achevez-moi », pendant qu’il agonisait. Arrivée au site mémorial, je me demandais : «  Serait-ce celui-ci ou celui-là ? » Je voyais plusieurs morceaux. Serait-ce…comment l’identifier? Je me disais que celui qui avait un crâne broyé était lui. Si je comparais avec sa tête, je trouvais que…je sentais mon cerveau troublé? Je remercie quand même le Seigneur, le fait de savoir que ses ossements sont conservés dans ce site ; ils n’ont pas été jetés dans les toilettes ou dans le fleuve ; je sais que quand je vais là c’est pour lui rendre visite avec les autres. C’est la certitude. Il est dans la famille avec d’autres.

**3 : 42 : 55**

**C.K**. : **Tu racontes toutes ces histoires dont nous parlons depuis un bon moment, ne crains-tu pas une rechute en voulant que d’autres le sachent, dans ton fort interne, n’y a-t-il pas de tumulte qui te fait dire : « Je clôture cette histoire, j’en ai assez ; cela ne te replonge pas dans le désarroi en toi-même » ?**

**A.M. :** Non, mon souhait serait d’en parler chaque jour, car, quand je trouve personne avec qui partager cela, mon cœur me le répète sans arrêt, et quand on m’en parle, je fais abstraction du reste, c’est le seul sujet intéressant qui m’habite. C’est le seul qui me préoccupe le plus; quand il me saisit, j’ai envie de ne m’occuper que de cela, d’y porter toute mon attention. Mon cœur me parle constamment, me rappelle quand le soleil brillait , le vent violent qui soufflait, la mauvaise odeur des cadavres, les ossements humains que les chiens laissaient dans mon jardin devant chez moi, les chiens qui se promenaient le matin avec des crânes humains retenus dans leurs gueules, en observant, je voyais le crâne de quelqu’un que je ne connais pas. Des scènes pareilles. C’est cela qui m’habite, de sorte que, au lieu de garder cela en moi seule, quand j’ai la chance de trouver quelqu’un avec qui partager et échanger, s’il s’agit de rescapé du génocide, il me partage aussi son expérience. A part que je n’en voie pas qui m’en parlent. Je me dis parfois que je ne suis pas normale ! Pourquoi en parlé-je si souvent et ceux qui ont vu beaucoup de choses ne me disent rien ? Mais quand j’ai la chance de trouver quelqu’un qui m’écoute et que je lui en fais part, je me sens doublement soulagée. Quelque chose de lourd est allégé. Cela ne…me gêne pas. Je ne suis plus l’ancienne personne, je vis en moi deux personnalités : la personne accablée par des problèmes du passé et qui vit avec, mais avec moins de poids, qui ne m’empêchent pas d’avancer. Non, parce que la situation vécue a eu ses effets sur moi, je ne peux pas l’oublier ni l’effacer complètement, l’éloigner loin de moi, de tout oublier ; j’ai déjà informé mon cerveau que j’ai alors tout assumé. J’ai fini d’assumer que ces situations sont miennes, je les ai vécues, je les accepte, je ne les oublierai jamais. Aussi longtemps que je respire je n’oublierai pas ces événements, aucun détail de ce qui m’est arrivé. Sauf ce qui s’est passé pendant ces moments dont je vous ai déjà parlé, mais ce dont je me souviens reste présent dans ma mémoire sans me déranger. Il existe une autre Moi dans la vie que je mène actuellement, après la guerre, que je dois conduire en avant, avancer comme les autres, au point que tu peux me poser une question pendant que je travaille, si j’ai fait ceci ou cela, je vous réponds correctement tout en causant avec ceux qui m’ont harcelée, en leur demandant : «  Après tant d’années, tu parviens encore à te coucher, trouver sommeil et te réveiller ? A ton réveil, tu ne te demandes pas le pourquoi tu as tué telle personne? » Et je lui parle sans rancœur. Chaque fois, je me sens interpellée par le sentiment de réconciliation. Me réconcilier avec moi-même et me réconcilier avec celui qui m’a fait du mal. Je me sens même prête à aller enseigner dans les prisons ! Je me rends compte que je suis devenue une nouvelle créature.

**03 : 47 : 02**

**M.M. : Si on les conduisait devant toi pour leur enseigner, que leur dirais-tu ?**

**A.M. :** Je les enseignerais. Je ne peux pas manquer quoi leur apprendre. Je les approcherais, je les fixerais dans les yeux comme eux aussi me fixaient. Je commencerais par là. Même pendant le *Gacaca* on me regardait d’un mauvais œil, les gens paraissaient farouches, prêts à me dévorer, à me capturer pour…compte tenu que c’est moi qui avais subi leurs atrocités, le droit me revenait de les regarder d’un mauvais œil, j’ai conclu que je me heurtais encore contre un mur, mais je pensais détruire ce mur là pour les approcher davantage. Compris ? Le mal est vaincu par le bien, quelles que soient les circonstances.

**03 : 48 : 02**

**C.K. : D’après toi, penses-tu que ces circonstances que tu décris ici, parmi les assassins, si l’un deux voit « Mère Courage » ou ce DVD si par chance il est produit et rendu public, penses-tu que ton témoignage ou ton histoire, peuvent changer ces cœurs ? Quelque part tu te demandais si l’on peut les considérer encore comme des êtres humains ou des animaux. Ce témoignage, crois-tu qu’il peut aider ces personnes et les aider à redevenir humaines?**

**A.M. :** Ce n’est pas chacun, car il y a une personne qu’on a poussée à faire le mal, il y a une autre personne qui est foncièrement mauvaise ; le moment venu, elle manifeste sa méchanceté. Si l’une a été poussée à faire le mal et qu’elle l’a fait pendant la guerre, là où elle est, c’est possible qu’elle se pose la question suivante : « Seigneur, pourquoi ai-je fait tout cela ? Mon Dieu pardonne-moi ». Cette dernière, en voyant ce témoignage, il se pourrait qu’elle se repente et demande pardon à Dieu. D’autre part, ce que je me demande jusqu’à présent, tous ces gens, pendant toutes les années que j’ai passées avec eux, personne n’est venue me dire : « Pardon, je t’ai fait mal. Je reconnais ma part dans toutes les situations douloureuses qui t’ont été infligées ». Personne ! Ce n’est pas parce qu’ils se sentaient innocents qu’ils ne m’ont pas demandé pardon ; est-ce la honte, l’amour propre ? Je l’ignore. Je n’ai vu personne venir devant moi, ne fut-ce que pour me dire « Courage ». Des fois on peut se présenter devant quelqu’un par malignité, mais on se donne du courage, du sang froid, rien que pour dire rapidement : « Courage ». Aucun mot de réconfort, aucun. Et ce qui me peine le plus, si le mari a mal agi, aucune dame n’est venue à moi me demander le matin comment je me porte. Rien !

La femme opte pour le camp de son mari, tu comprends. Ce témoignage aiderait un petit nombre de gens. Sauf si avec le temps qui passe, il se pourrait que l’Esprit de Dieu fasse son action en eux ; c’est Lui seul qui renouvelle les choses et change les cœurs endurcis. A mon avis, les effets de ce témoignage, c’est de servir de garde-fou, pour que le pire ne se reproduise plus. Et ceux qui avaient encore l’idée de faire quelque chose de mal, ou ceux qui n’ont rien fait mais qui pensaient faire des choses semblables à l’avenir, ils pourront choisir la paix. Quant à ces tueurs-là, j’en doute. Seul Dieu les convertira.

**03 : 51 : 30**

**C.K. : Je disais que j’ai encore une autre petite question, tu as prononcé à plusieurs reprises pendant, avant la guerre, après la guerre. Pour toi, en parlant de guerre, est-ce la même chose que le génocide, que le génocide contre les Tutsi, ou bien ? Parce que pour moi la guerre, quand il y a guerre, il s’agit de deux camps armés.**

**A.M. :** La guerre…

**03 : 51 : 55**

**C.K. : Pendant la guerre et quand on massacrait les gens, tu ne combattais pas contre eux.**

**A.M. :** C’est exact, la guerre implique un conflit armé entre deux parties qui se battent et chacune essaie de se défendre. Moi je n’appelle pas cela une guerre ; c’est la langue qui tourne vite dans la bouche et parle de guerre. A titre d’exemple, chez moi dans ma maison, j’ai vu les gens entrer, entrer avec des armes, prêts à m’assassiner. S’il s’agissait d’une guerre, je serais armée également, et aurais engagé une bataille avec eux. Ça n’a pas été une guerre, on n’utilise pas le bon terme. Au contraire, c’est le génocide! C’est le moment du génocide, on devrait l’appeler ainsi. Ils sont venus d’une façon inattendue, parmi les victimes personne n’était préparé. Quand on attend un ennemi, on se tient prêt avec son arme, et on s’en sert. Jusqu’à présent, je n’ai pas encore trouvé d’explication sur l’origine de tous ces événements. Comment cela est-t-il arrivé ? Le degré de méchanceté de l’être humain peut-il atteindre un tel niveau? Comment peux-tu torturer et humilier des innocents pendant des jours, voire des mois, sans que ta conscience te questionne ? Ceux-là que tu as tués ils sont morts, ils ont pourri, tu vois leurs ossements étalés là, pourquoi ne pas avoir pitié de celui qui respire encore  et l’épargner ? Jusqu’à présent j’avais des ongles longs mais pendant la guerre, on ne coupe pas les ongles, mais je n’ai touché à personne ! Mais leur intelligence n’a pas pu se réveiller pour leur montrer que tel individu peut même cracher dans leur figure ! Non, non. Ils n’avaient plus de conscience. Il n’y a pas eu de guerre, ce fut un génocide préparé par un groupe de gens contre d’autres.

**03 : 54 : 00**

**M.M. : Compte tenu de tout ce que tu as vécu et voir que la vie continue, je voudrais te demander quels conseils donner aux autres, les rescapés du génocide mais qui restent emprisonnés par cela, qui disent : «  Vivre n’a plus de sens, ne nous dites rien à ce sujet », ou quelqu’un d’autre qui aurait une autre forme de blocage, et qui se dit que la vie s’est arrêtée. Toi qui as fait ce grand pas et qui as refait ta vie positivement, quels conseils leur donner ?**

**A.M. :** Le conseil que je donnerais c’est d’accueillir ; accepter la vie comme elle se présente mais d’une façon positive, car, quand on la prend…je voulais exprimer cela en kinyarwanda mais je ne me souviens plus…

**M.M. : Mais tu peux l’exprimer en français ?**

**A.M. :** Si tu prends la vie comme elle vient, elle devient un fardeau très lourd à porter. Accepter toutes les conditions que la vie te présente, et accueillir d’une façon constructive. Par exemple, avant le génocide, en moi-même je ne pouvais pas penser que de telles choses d’une telle ampleur en telle année pouvaient m’arriver. Jamais, je n’y ai jamais pensé. Quand cela m’est arrivé, c’est comme un cachet apposé sur moi, je ne peux pas m’en défaire. Mais si je suis en vie, pourquoi rester derrière ce rideau, dans cet état obscur, alors que je dois en sortir ? Si le génocide est fini, et que la vie continue normalement, je ne suis pas disparue, je dois aller de l’avant : j’apprends que certains ne fréquentent plus les Eglises, ils ne prient plus parce que Dieu ne les a pas protégés pendant la guerre. Laisse tomber, c’est le plan de Dieu, Lui seul sait pourquoi. Vis et continue de vivre, parce que Dieu t’accorde encore cette faveur, et essaie de mener une vie normale comme les autres. N’y accorde pas beaucoup d’importance, et ce passé qui habite ton cœur, vis avec mais avance au même rythme que les autres. Ne te laisse pas vaincre par le mal et ne sois pas aigri, si tu aimais les gens, il ne faut pas changer, non. Que feras-tu de celui que tu hais ? Tu ne l’as pas créé, ce n’est pas toi qui enlèveras la vie. On vit, on a des enfants, on ne planifie pas d’avance qu’on aura un enfant avec des yeux comme-ci comme ça, qu’il vivra des années…Dieu nous met sur terre, et Il nous reprend ; toi tu ne connais par le nombre d’années que tu vivras ; tu connais le nombre d’années que tu as, mais tu ne connais pas le nombre d’années qui te restent. Essaie de bien profiter des années qui te restent que seul Dieu connaît pour faire du bien. Rien d’autres. Ici-bas, c’est un mélange de joies et des peines. En temps de malheurs sache comment te comporter, mais sois sûr que tu ne resteras pas éternellement dans cet état, les moments de joie viendront aussi. C’est ainsi que je vois les choses.

**03 :57 : 38**

**C.K. : Je vois que cette histoire est longue, inépuisable, mais je tenais personnellement à te remercier beaucoup, l’histoire nous aide à ne pas oublier, si même il y avait quelqu’un parmi les génocidaires qui n’en tirerait pas de leçons, mais cela pourrait aider leurs enfants ou d’autres gens à ne plus se comporter comme des animaux ; même si cela aide une seule personne, ce serait bon. Les rescapés du génocide peuvent s’en servir aussi, et considérer que, même si leur vie a connu des blessures, il ne faut pas perdre espoir.**

**Je te remercie beaucoup pour ce temps que tu nous as accordé, et pour ton partage sur l’histoire de ta vie.**

**3 : 58 : 30**

**La fin de la session 1 de 3**

**Sessions # 2**

**00 : 00 : 00**

**C.K. :** **Eh bien, la dernière fois que nous nous sommes rencontrés en échangeant sur l’histoire de ta vie, tu nous as soumis le désir de nous rencontrer encore pour y ajouter quelque chose, y porter peut être aussi quelques modifications, et après, clôturer comme tu le désirais. Nous sommes donc disponibles, pour que tu puisses compléter ton histoire comme tu l’avais souhaité.**

**A.M. :** Ce que je souhaite y ajouter : la fois dernière, je vous ai dit que je passerai mes vieux jours dans ce pays qui m’a adoptée, mais je trouve que le pays natal c’est là la véritable patrie, il y a beaucoup de petites choses, là se trouvent toutes tes racines, bref, les origines de l’être humain sont importantes ; quand on va chez le médecin, on se sent soulagé, et après ce soulagement on… de sorte que je ne vois pas d’obstacles qui m’empêcheraient de vieillir même là-bas, cela dépendrait du climat général du moment ; aucun autre obstacle pour y passer mes vieux jours, parce que c’est ma patrie. Malgré que j’en garde de mauvais souvenirs, mais c’est chez moi, c’est le pays de mes enfants, de mes frères et sœurs, de mes amis, c’est chez nous tous d’une manière générale, rien ne m’empêcherait d’y aller au moment où j’aurais envie d’y aller, mais le pays de mes vieux jours, c’est ici.

**00 : 02 : 16**

**C.K. :** **Tu pourras selon les circonstances et l’évolution des temps partir et revenir, tu peux éventuellement y aller pour une visite, faire des allers retours sans oublier que quand bien même le pays de tes vieux jours soit ici, là est ton pays malgré tout, c’est comme cela que tu l’exprimes, je pense.**

**A.M. :** Je trouve que nous nous trompons parfois ; on se dit : « La terre de mes vieux jours est ici » ; on se trompe, car, personne ne sait où il sera demain, où il sera le soir, où l’on sera le matin. Je peux aller au Rwanda pour une visite, un voyage touristique, et là j’attrape une maladie et je meurs. Va-t-on ramener mon corps pour l’enterrer au Canada ? Non, le Rwanda c’est chez moi, c’est là; dans un cas comme celui-ci, n’est-ce pas là le pays de mes vieux jours? On m’enterrerait dans ma terre natale, je partirais vraiment sans amertume. Pas du tout.

Une autre chose est en relation avec les périodes difficiles que j’ai traversées après la guerre, après le génocide, j’appelle cela une guerre encore, alors que ce n’était pas une guerre, il n y a pas eu de guerre armée entre la population ; après le génocide, il y a eu des choses que je gardais pour moi seule, elles se produisaient parfois en présence des autres , ou seule, comme s’il s’agissait d’une maladie, cela m’arrivait seule ou en présence des groupes de gens.

Un exemple : Je me trouve dans une réunion ; souvent, il y avait beaucoup de réunions de quartiers pour expliquer à la population comment se comporter, se tenir au courant des problèmes éventuels sur les collines, j’étais toujours présente à ces réunions. Pendant que la population écoutait ce que racontaient les chefs de quartier, j’étais ailleurs, dans un autre monde à moi ; je suivais ce qui se disait, j’avais même envie de demander à celui qui dirigeait la réunion : «  Qu’est-ce que j’avais fait de mal pour que tu me poursuives » ? Des choses de ce genre. Après la réunion je voyais les gens se lever et partir, j’ignorais ce qu’on avait raconté là, alors que j’y étais. J’e ne pouvais pas demander aux autres ce qu’on a dit, alors que l’on me voyait assise là.

Je partais à l’Eglise pour prier avec mes enfants, on s’asseyait, le prêtre commençait la célébration de la messe et moi, assise, je revivais mon histoire, tout le déroulement de la messe se passait pendant que mon histoire défilait devant moi comme dans un film, j’ignorais ce qui se passait et pourquoi j’étais là. Pourtant, j’étais partie pour assister à la messe. Je voyais alors les gens avancer et revenir, ils allaient communier, j’avançais avec eux pour recevoir la sainte communion aussi, et au retour je restais assise, je priais un petit moment, et mes idées revenaient de nouveau sans cesse. A un moment donné, il restait trois personnes seulement à l’église, ou quatre, mes enfants sortis aussi, ils m’attendaient à la sortie. Je me posais des questions et finalement, je réalisais que la messe avait pris fin, alors je sortais aussi. Mais ceux qui m’observaient, j’avais un tempérament très calme, ils supposaient que j’étais en train de prier encore. C’est pourquoi…chaque fois je sortais après les autres. Mais sur la route du retour, je me posais une question : «  Quel était l’évangile » ? Je ne me souvenais plus, et je ne pouvais pas poser la question aux enfants à propos de l’évangile lu. Je laissais passer. Je tournais la page. Mes nuits étaient mauvaises, plus douloureuses que tout, après le coucher des enfants, j’entrais dans ma chambre, je regardais les quatre murs, et ce lit, je me mettais à cracher, à maudire les murs, je voyais à nouveau tous ces gens-là, la chambre pleine à craquer jusque dans les coins de ma chambre, je crachais, crachais, crachais sur les murs en prononçant beaucoup de mots, des injures, après cela, je cognais les murs. Mais en tapant sur les murs, je me suis fait mal, et j’ai pris les pierres, dans de petits sacs que je ramassais la nuit, car, quand a commencé le génocide, nous avions commencé des constructions. Il y avait des tas de gravier, je triais des morceaux de pierres qui pouvaient faire mal à quelqu’un. Tu comprends que…c’était de petits pierres de grandeurs différentes. En prenant une, je me posais la question si la pierre que je prenais pouvait faire mal à quelqu’un, je la laissais et prenais une autre, ainsi de suite plusieurs fois. Quand je trouvais un morceau de bois sur mon chemin, je le ramassais, ou quelque chose ressemblant à une corde pris sur le bananier ou sur un habit, et qui pouvait me servir pour lier les bras d’une personne ou l’étrangler, je l’emmenais dans ma chambre. Après avoir tapé les murs avec ceci [elle montra ses doigts], quand je sentais la douleur dans mes doigts, je prenais un bâton, et je tapais sur les murs mais avec beaucoup d’énergie. Ma belle-mère avait peur se demandant ce qui se passe dans ma chambre. Tous dormaient, ma belle-mère était effrayée et…elle tendait l’oreille puis elle m’appelait : « Maman Juru, que se passe-t-il chez toi » ? Je recouvrais mes esprits et je réalisais alors que je me battais avec personne. Je retrouvais mon calme et j’allais au lit. D’autres fois je sortais, et avant de sortir, je fermais la porte à clé derrière moi pour éviter que quelqu’un d’autre n’entre dans la maison et découvre ce que je fais.

Je maudissais… maudire même son pays ? Le ciel ? *Puuu*…Je faisais tout cela la main dans le dos, parce que dans mon dos, j’avais constamment la sensation des coups de marteaux à gauche, à droite ; en faisant le tour de la maison, en maudissant, en injuriant ; j’avais beaucoup d’injures dans mon cœur. Après, je baissais la tête et disais : « Qu’ai-je fait à ce pays ? » A l’aide d’un bâton, je creusais, creusais, je creusais toute la nuit en pleurant, pour faire souffrir le Rwanda parce qu’il m’a fait souffrir aussi. Laisse-moi verser ton sang comme tu as versé le mien, les secrétions nasales, la colère, la salive, je versais tout cela dans le trou que j’étais occupée à creuser, et,…alors, épuisée, les chiens du quartier se rencontraient chez moi à minuit, à une heure du matin, alors que tout le monde était rentré chez soi. Beaucoup de chiens se rassemblaient aussi. Ils venaient, faisaient cercle autour de moi, mais ne me faisaient pas de mal….peut-être qu’ils savaient ce à quoi je pensais, ou ils savaient que j’étais propriétaire de la maison. Je creusais, eux m’encerclaient, sous ce froid de la nuit, je me redressais, demeurais assise et me mettais à réfléchir, après je regagnais ma chambre, je me couchais et dormais, en me réveillant au milieu de la nuit, les mêmes idées m’envahissaient.

Je me réveillais et je prenais les deux bouts du matelas sur lequel je me couche, je prenais comme ceci les deux bouts, j’imaginais que tous ces gens-là sont dans mon lit et m’entourent, je devais prendre deux parmi eux qui sont l’un à côté de l’autre, et cogner leurs têtes l’une contre l’autre. Une façon de les combattre pour les exterminer, les faire souffrir ; tu imagines une tête qui cogne une autre ? Je pratiquais de la torture sur eux. Je m’efforçais de soulever le matelas pour rapprocher ce coin et celui-là, pour qu’ils se cognent l’un contre l’autre, mais en vain. Chaque fois que je me réveillais, j’avais mal ici. Voyez-vous ? A certains moments, à cause de leur grand nombre, il me semblait que la chambre avait les dimensions d’un terrain de football ! Mais ce terrain de football avait quadruplé, de manière que tous ces gens, compte tenu du nombre de jours qu’ils sont venus, du nombre d’heures aussi, cette fois-ci ils sont venus tous ensemble, je les ai abattus tous, tout le terrain de football était rempli de cadavres. Je marchais au milieu d’eux, jouant au football avec leurs corps, je les frappais ici et là, j’étais entourée de cadavres, vu le nombre important de ces gens. Mais après ce jeu, je me sentais satisfaite, gagnante, j’avais en moi une force inhabituelle. Une autre fois je m’assois dans mon salon, j’avais toujours des gens qui venaient me visiter, avec une conversation vive, tout le monde se sent heureux. Quelque chose s’empare de moi, je laisse mes visiteurs au salon et je reprends les injures. J’avais en moi un grand bagage d’insultes, je me retirais seule dans cet état, je commençais à insulter, insulter, insulter, comme si je m’adressais à quelqu’un proche de moi, et que je fixe dans ses yeux, je faisais comme ceci et je cognais sa tête, mais lui restait debout, immobile. Parce qu’il sait qu’il m’a fait du tort, il est honteux, il me laisse verser sur lui ma rancœur, me décharger sur lui. Je cogne sa tête, je cogne, je cogne, après, je le griffe, je lui tire les oreilles, je le tape avec mes deux mains à la fois, après avoir calmé ma colère, je sors de nouveau, déguisée en une autre personne et je rejoins mes visiteurs au salon. La conversation continue, ils ignoraient ce que je faisais dans la chambre, ils pensaient que j’avais oublié quelque chose. Un autre jour, une idée m’est venue d’acheter un miroir et les années avançaient, un grand miroir, et je l’ai suspendu au mur dans ma chambre. Je me mirais en entrant, mais je ne me reconnaissais plus, j’avais changé beaucoup ; je m’adressais à moi-même : «  Que te manque-t-il ? Quand je t’observe, je trouve que tu n’es plus la même. Que t’arrive-t-il, que puis-je faire pour toi afin que tu reviennes comme avant? Cela prendrait combien de temps pour redevenir comme tu étais jadis ?

**00 : 15 :05**

Une voix me disait : «  Regarde à quoi tu ressembles, c’est honteux. » Je crachais dessus. Je crachais sur moi-même : « *Tuuu* ! Vas-t-en, tu ne mérites pas de vivre. Je reviens dans quelques instants et nous en reparlerons. Peut-être que, à mon retour, je te trouverai en meilleur état, redevenue comme la personne d’avant ». Je partais pour pouvoir me mirer encore au retour. « Tu ne mérites pas de manger ! Tu mérites de rester là pour y mourir de faim et être enterrée ensuite, pas de funérailles en dignité, mais te laisser crever simplement puisque tu ne vis plus ». Ainsi se passaient les choses:

Dans mon salon, c’est l’heure de passer à table, entourée par mes enfants, avec un hôte parfois, en train de manger avec ma belle-mère. Tout à coup, pendant qu’on fait des échanges d’idées entre nous, vous savez que pendant le repas on partage des idées sur différentes petites choses, brusquement, ma tête s’en va ailleurs, tout ce qu’on disait semble effacé de ma tête, et mon film tourne à nouveau. Si cela se produit au moment où je tiens une fourchette ou une cuillère à la main afin de porter la nourriture dans ma bouche, les deux restent en l’air [elle a fait un geste en l’air avec sa main]. Je commence alors à regarder mon film, en face de moi, c’est comme un tableau que je continue de fixer, regarder comment se sont déroulés les événements. Les autres continuent de parler mais je n’entends pas ce qu’ils disent, si je mâchais quelque chose, j’arrête de mâcher jusqu’à la fin de mon film. Et on me demande : « As-tu fini de manger, car, tu tiens encore la cuillère » ? A la fin, ils ont pensé que ce sera une épilepsie ; ils pressentaient en moi une quelconque maladie encore en sommeil. Personne ne me demandait après pourquoi je n’ai pas mangé pour terminer avec les autres? Que s’est-il passé ? Non, personne ne me posait la question. Je pense qu’ils avaient découvert mon problème. Les week-ends de l’après génocide étaient pris par des mariages, des mariages, des mariages. Les gens qui me connaissaient, après avoir su que j’ai échappé au génocide, ils m’invitaient. Le jour venu, je m’habillais très élégamment, et avant de sortir, je me regardais dans le grand miroir et une voix me disait : « Te trouves-tu encore digne d’assister à des mariages ? Regarde d’abord comme ton visage est laid. Qui va t’accompagner ?  Tu es seule, *nue*. » Je me pensais avec mon mari, vu qu’on partait toujours ensemble à des mariages, alors j’avais l’impression de partir nue à ce mariage ! La conscience me donnait cet ordre: «  Retourner au lit ». J’abandonnais alors l’idée d’aller au mariage, je laissais tout ; plus tard, je ne présentais même pas mes excuses à ceux qui m’avaient invitée. Comment expliquer une telle situation à quelqu’un ? Mais c’était une forme de frustration pour moi, les gens s’interrogeaient sur mon comportement sans explication. Jour après jour, toujours la même situation. Un jour, j’ai dit aux gens, c’était en quatre-vingt-seize - quatre-vingt-dix-sept [1996-1997], quand les réfugiés rentraient du Congo en masse. Tous les gens qui rentraient, les camions les déchargeaient dans des grandes cours de jeux des différents quartiers, avant de les autoriser à regagner leurs habitations. Cela allait faciliter l’identification des génocidaires. La radio diffusait l’information relative au retour des réfugiés dans leurs quartiers. Comme je ne travaillais pas, je me levais tôt le matin et ils me trouvaient là à leur arrivée. J’observais ceux qui descendaient des camions, je visais les hommes, je les observais, les observais, et je disais : « Celui-là était chez moi, et celui-là, et celui-là aussi était là » ; tout homme qui descendait des camions ; c’était mes suppositions, car, comme je vais le raconter tout à l’heure, il y avait des personnes désignées pour écouter les doléances de la population. Une autre voix me disait : « Si tu commences à charger chaque homme qui descend et affirmer que lui aussi était là, tu risques de mentir et ce sera mauvais. Tu n’as pas survécu pour condamner les gens, si tu ne reconnais personne, garde silence », car, tous étaient des militaires habillés en uniforme. J’ai jamais eu un voisin militaire pendant la guerre, car, tous vivaient dans leurs casernes, aucun civil n’habitait à proximité d’un militaire, nous n’avions aucun ami militaire. Jamais ! « Ne charge pas les gens injustement, tu ne connais que tes voisins qui ont participé au mal, parce que sur ta maison, ce n’était pas affiché qu’elle appartenait à un  Tutsi ; seuls te voisins le savaient. De même, ce militaire qui habitait dans sa caserne ne savait pas que vous étiez Tutsi. La vérité que tu connais bien, c’est ce que t’ont fait tes voisins, mais tu ne reconnaîtras aucun militaire». Peut-être que si les militaires étaient emmenés en face de moi, je pourrais identifier quelques visages qui sont restés gravés dans mon esprit, mais identifier parmi la population celui qui était là sans l’avoir connu dans le quartier, ce serait mentir.

Je rentrais chez moi et à quelle heure ? Quinze heures, seize heures. J’ai finalement laissé tomber, mais je n’arrêtais pas de me demander si vraiment Kaniziyo était mort ? Il me suppliait souvent de ne pas mourir avant lui. Je ne vous ai pas dit qu’il m’a épousée après la séparation avec sa première femme. Ils ont passé deux ans ensemble et cela n’a pas bien marché, au cours de leur deuxième année, ils ont obtenu le divorce. J’ai fait la connaissance de Kaniziyo deux mois avant qu’on prononce leur divorce. Il me souhaitait souvent de ne pas me remarier plusieurs fois. Je te supplie, ne meurs pas avant moi, me disait-il, car, si tu meurs avant moi je ne vois pas ce que je ferai. Je lui demandais aussi de ne pas mourir avant moi. Chacun de nous avait une peur continuelle de vivre seul. Je me posais la question suivante : «  Kaniziyo a-t-il eu la méchanceté de mourir avant moi ? A-t-il accepté de mourir et me laisser seule » ? Impossible. Je me disais alors qu’il aurait marché de reculons pour disparaître ensuite. Il est déjà arrivé loin d’ici, au point d’oublier où il habitait ?

Je me levais très tôt le matin, mon employeur m’attendait, le jour où je m’absentais, je n’appelais même pas pour avertir, je m’occupais seulement de mes affaires. Il y a un endroit, vous souvenez-vous encore où se trouvait le vieux marché de Nyarugenge ? Sur la pente au-dessus du marché de Nyarugenge se trouvaient de nombreux magasins appartenant à des Asiatiques, il y avait un magasin situé juste en face du marché, avec un toit couvert et des escaliers qu’on grimpait pour entrer dans ce magasin. C’est là où je me plaçais le matin pour mieux voir. Je fixais le magasin de chez Rubangura, la route menant de la gare routière. Le matin, cette route-là regorgeait de beaucoup de monde, elle était remplie de gens, on aurait pensé à un essaim d’abeilles, rien que des bousculades tellement il y avait de gens. Je me tenais debout, sûre que Kaniziyo ne peut pas venir du côté que nous habitons ; il viendra par le côté opposé. Celui en provenance de la gare ; parmi tous ces gens qui viennent, il y aura un qui s’appelle Kaniziyo. Ce sera lui. Je fixais des yeux les gens, je restais debout sans bouger, je me tenais bien un pied sur l’autre, j’observais avec beaucoup d’attention, pour que je ne le rate pas; je me disais bien que lui aussi faisait ses recherches pour retrouver le coin qu’il habitait...

**00 : 25 : 00 :**

Peut-être que son cerveau s’est abîmé, qu’il ne se souvient plus bien. Mais comme il désire retrouver chez lui, possible qu’il n’a trouvé personne pour l’orienter ; là étaient mes préoccupations. Je restais là à regarder, sous la pluie, des pieds mouillés, mais la tête n’était pas touchée. Les pieds étaient mouillés, les chaussures également, je me souviens d’une dame qui avait enseigné avec moi à l’ETM avant le génocide, elle était venue du Congo elle aussi, en quatre-vingt-dix [1990] ; elle a quitté le Rwanda pour son mariage, parce que son fiancé avait grandi lui aussi au Congo, mais ils sont rwandais réfugiés mais qui étaient venus chercher un emploi au Rwanda. Le moment du mariage arrivé, ils sont retournés au Congo pour faire la fête avec leurs familles. La dame était partie avant, elle n’a pas connu le génocide, elle m’a vue, mais on s’était vu aussi auparavant. Après le génocide, ils sont revenus au Rwanda. Elle m’a trouvée maigre comme un clou, méconnaissable, elle me dit alors : « Mama Juru, bonjour ? Que fais-tu ici ? » Je ne lui ai pas dit que je venais accueillir Kaniziyo ou l’attendre, je me suis mise debout, elle me fixa dans les yeux, mit ses mains dans sa poche et tira…j’ignore le montant qu’elle m’a donné. Est-ce qu’elle a pensé que j’ai un problème d’argent ? Elle m’en a donné. Si je l’ai perdu, je ne me rappelle plus. Ma préoccupation, c’était de rentrer avec Kaniziyo jusqu’à la maison. C’est tout. J’ai passé ma vie de cette façon, en gardant toutes ces petites choses dans mon cœur, mais les gens de mon entourage ne me trouvaient pas gaie, on causait, je leur adressais mon bonjour, je vaquais à mes occupations, certaines choses tournaient mal mais personne ne me posait de questions…personne ne me demandait. C’est un peu l’adage qui dit : «*Iyizimiza ikicyura*» [Quelqu’un qui n’a que soi-même sur qui compter].

Dans ma solitude intérieure, quelqu’un qui me connaissait jadis devinait que quelque chose ne tournait pas rond. C’est le fils de ma tante maternelle, nos mamans sont des sœurs ; on peut dire que c’est un frère, car, sa mère était la grande sœur de maman. Les deux se suivaient directement. Il est venu du Burundi directement après le génocide, il occupa une de ces maisons abandonnées par les propriétaires réfugiés en quatre-vingt-quatorze [1994], par après il s’est mis à la recherche d’une parcelle pour bâtir sa propre maison. J’avais un voisin, il venait d’acheter une parcelle non encore mise en valeur. Il était tutsi et fut assassiné pendant le génocide mais son frère a survécu. Un jour ce dernier est venu à la maison me demander les nouvelles de Kaniziyo, je lui ai dit qu’il s’en est allé, que c’est fini ! « Assassiné ? » Je répondis oui. Il ajouta : « J’avais l’idée de construire cette parcelle de mon frère et l’habiter, mais si Kaniziyo est mort et que je ne l’aurai plus comme voisin, je vais la vendre ». J’ai pris cela comme une chance pour mon frère qui voulait une parcelle ; j’en ai parlé avec mon voisin, au lieu de manquer un mari et un frère près de moi, j’étais heureuse de retrouver un nouvel appui près de moi. Mon voisin a vendu la parcelle à mon frère et pour un prix très bas. Mon frère a commencé ses travaux de construction, mais j’étais dans mes périodes difficiles, ma tête était ailleurs.

Il a changé mon entrée principale, mon portail fut arraché, il a commencé le terrassement jusque dans ma parcelle, il a dépassé les bornes, en élargissant son terrain en direction de chez moi, et a commencé à construire après avoir supprimé la voie de sortie de chez moi. Il a laissé un petit passage juste pour y poser les pieds.

**00 : 30 : 18**

**C.K. Ton frère ?**

**A.M. :** Dans tout ce qu’il faisait, il m’observait pour voir quelle est ma réaction, si je peux lui adresser un mot par rapport à ce qu’il fait. Chaque soir, il passait chez moi pour veiller…, je ne sais pas? Pour voir si peux lui adresser une remarque, une demande d’explication : « Pourquoi avez-vous fait cela ? » Pas de question, rien. Le lendemain, il faisait encore plus. Ainsi de suite…Mais plus tard, les gens venaient me dire : « Pourquoi as-tu survécu ? Un individu s’en mène, ils ignoraient les relations de famille entre nous deux. Un individu arrive, il arrache votre portail il le jette au diable, il élargie sa parcelle en dépassant vos bornes ! On achète un terrain pour l’avenir de ses enfants. Toi tu as eu le bonheur que tes enfants ont échappé à la mort et ils grandissent, comment vois-tu ce qui se passe ici ? Pourquoi est-ce que tu ne bouges pas pour confronter cet homme ? » Je me demandais ce qu’on me racontait là ! Je ne voyais pas un problème là. « Où allons-nous passer pour sortir ? S’il pleut et que ces enfants glissent et tombent, seras-tu fière de cela ? » C’est tout-à-fait vrai. Moi-même j’y passais difficilement. Maintenant la maison est terminée, une des fenêtres de sa maison est installée du côté de chez moi, entre sa maison et la mienne, rien ne nous…on dirait la parcelle d’une seule personne. Aucune ligne de séparation entre nous deux, rien qui montre qu’il y a deux familles distinctes. Ces temps-ci le procès est en cours. Parce que, un avocatier planté dans ma parcelle a grandi, les branches en direction de chez lui, il a ordonné qu’on le coupe ; l’avocatier est vieux de plus de vingt cinq ans, mon frère a couru, couru, couru, pendant que j’étais ici, l’avocatier a été abattu. Après cela j’ai réclamé aussi que la violation de mes bornes doit être examinée. Il riposte en disant que j’étais là au moment des travaux de construction, que je n’ai jamais été absente, donc, pourquoi ne pas avoir réclamé à ce moment-là ? Réclamer après tant d’années ?

Je me pose la question : «  Qui pourrait me comprendre maintenant ? Qui me comprendrait »? Laissez-moi vous dire une chose : «  Il y a plusieurs sortes de combats dans le cœur de l’homme, sonder le cœur d’autrui et comprendre les intentions de l’homme c’est très difficile. On peut vivre avec quelqu’un des années et des années, on passe la nuit ensemble, on se parle, on rigole, le lendemain matin on apprend qu’il s’est suicidé. Il a jamais parlé d’un problème, on riait ensemble, on se promenait ensemble, mais en cachant quelque chose dans son for intérieur ». Quelques fois je m’assois et je dis que je comprends parfois les raisons de ceux qui se suicident. *Kami ka muntu ni umutima we*, dit-on [« Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point »]. Qu’il s’agisse de votre enfant, ou un parent, un problème t’arrive et il reste à toi seul. Comme j’établis une limite dans ce que je vous raconte, il y a aussi des choses que je ne dis pas. Mon état, comparé à ce que je souhaitais vivre, des fois il me manquait des mots pour l’exprimer afin de vous le faire comprendre comme je le vivais. Je conclus que je vais en faire ma propriété privée.

Ma belle-mère nous a quittés en quatre-vingt-dix-sept [1997] pour se rendre chez ses enfants rentrés de l’exil. Avant de partir, elle m’a invitée dans sa chambre pour me bénir. Elle me demanda de m’asseoir sur ses genoux, elle me dit : « Maintenant, tu es mon ainée, j’en souffre quand j’en parle, mais sache que partout où tu es, tu es mon aînée. Parce que ton mari était mon aîné, j’ai eu de la chance que vous n’êtes pas morts tous les deux, et que vous avez gardé des enfants, que tu as des enfants. Continue d’être forte. Tu as été une mère adorable pour moi » ; elle ne m’appelait pas une enfant adorable. Elle me disait : «  Tu m’as élevée, tu t’es occupée de moi, tu t’es occupée de moi, tu m’as aimée. Que tout passant te donne à manger, elle me parlait en chatouillant mes doigts, obtiens des richesses de gauche et de droite, reste sereine, cet homme qui a enlevé Kaniziyo de la maison, c’est ce Monsieur Hategeka qui était responsable de ce secteur, sois rassurée qu’il ne reviendra plus jamais habiter près de toi comme voisin ». Je n’ai pas cru en cela, je me disais en moi-même : «  Cet homme assis tranquillement en prison, demain il sera relâché ; j’enregistre cela, rien de plus. C’est pour ne pas me décourager ». Alors elle est partie. Quelques temps après…elle est morte en deux mille trois [2003]. Il y a six ans de cela. Régulièrement, je lui rendais visite avec mes enfants, on y passait la journée, on dansait pour elle, exactement comme on était habitué à le faire avant le génocide. Elle était heureuse. Qu’est-ce que j’allais dire encore?

**C.K. : Tu nous racontais ce qu’elle t’a dit, à son déménagement, que tu ne croyais pas beaucoup à ce qu’elle t’a dit concernant l’homme qui a enlevé Kaniziyo de la maison…**

**A.M. :** Oui. Après six ans, elle est décédée. Après son départ de chez moi, chaque fois que je lui rendais visite, elle me demandait les nouvelles du génocidaire ? On me dit qu’il est toujours là, en prison avec les autres. Le moment est arrivé, la personne dont elle parlait, le responsable, est tombé malade, il avait le virus, il était contaminé, avant ou après la guerre, ou à la prison, je l’ignore ; il semble que même en prison on attrape le virus du Sida. Entre temps il a été relâché, dans le cadre de la libération des personnes âgées malades, jusqu’à quel âge, je ne sais pas. J’apprends qu’il est arrivé chez lui, sa maison était contigüe à la mienne, nous avions construit notre maison dans sa parcelle, nous lui avions acheté la parcelle, il était voisin. J’ai dit : « Ha ! Les paroles de ma vieille belle-mère, le responsable est de retour ? » Quelqu’un est venu m’apprend que Hategeka est de retour. Mais que son visage est méconnaissable. J’appris qu’il est parti à l’hôpital le lendemain de son retour chez lui ; deux jours après, il était mort. Je me suis dit : « *Irya mukuru riba ari iryamukuru* » [La parole d’une personne porteuse de sagesse finit par se réaliser]. Il n’est plus jamais revenu pour habiter avec moi. Bien sûr que ses enfants sont là, je n’ai aucun problème avec eux. Mes enfants et les siens ont grandi ensemble…dire à mes enfants : « Ne saluez pas les voisins », je ne…ce serait un mauvais héritage pour eux. Ils jouent ensemble, ils ne jouent pas, mais quand ils se rencontrent, ils se disent bonjour. Tous ont grandi, c’est cela la situation.

J’ajouterais ensuite des mots de remerciement à tous les gens, à tous, à tous ceux dont je me souviens et ceux dont je ne me souviens plus. Comme me disait ma belle-mère, j’ai été aidée par un nombre incalculable de personnes d’une manière inattendue. Même un inconnu s’approchait pour dire bonjour !

**00 : 40 : 12**

Mais ce ne sont pas mes voisins ; un seul a fait exception, un voisin hutu est venu après la guerre, il m’a amené des choses, et il m’a dit : «  Le but de ma visite est de te réconforter et de rendre visite aux enfants de Kaniziyo. Nous avons eu de bonnes relations entre nous. Lui était parti vers Gitarama tout au début de la guerre avec sa famille, il n’a pas trempé dans le génocide. C’est l’unique de tous mes voisins. D’autres bienfaiteurs venaient de loin, quelqu’un à qui je pensais le moins arrivait, avec un petit quelque chose…je me demandais d’où sortait celui-là. Je me souvenais alors des mots de ma belle-mère et je disais : « Dieu soit loué ». Maintenant encore. C’est pour tout cela que je dis merci à celui dont je me souviens et à ceux que j’ai oubliés, parce que mon grand problème c’est la perte de mémoire. Connaissez-vous quelqu’un qui oublie son bienfaiteur ? Moi j’ai une perte de mémoire. Spécialement concernant les documents, quand je lis une page, à la deuxième, je perds déjà ce que je viens de lire dans la première. Mais malgré ma perte de mémoire, je ne peux pas oublier les militaires rwandais qui ont secouru tous ceux qui mouraient, ceux cachés dans les marécages, ceux qui pourrissaient à l’intérieur des maisons, ceux qui… étaient candidats à la mort, je parle de tous ces rescapés du génocide, les forces armées rwandaises qui ont arrêté les massacres, je pense à eux nuit et jour avec leur chef suprême ; ces gens-là me tiennent à cœur ; on peut dire : « Aujourd’hui je n’ai pas de moyens mais demain je leur offrirai ceci ou cela ». Je n’ai rien à leur offrir, comparé à ceux qu’ils ont fait pour nous. Je ne possède rien, je ne vois rien à leur offrir au niveau de ce qu’ils méritent, mais Dieu agit dans sa gratuité, et ses voies sont nombreuses, qu’Il leur accorde ses bénédictions venues de partout selon ce que me disait ma belle-mère, que les gens me fassent du bien, que j’obtienne de partout ce que je désire. Que ces armées rwandaises et leur chef obtiennent aussi les bénédictions de partout. Que le ciel fasse descendre sur eux des bénédictions inépuisables. Ils ont fait preuve de compétence et d’esprit de sacrifices incomparables, qu’ils aillent de l’avant, car, les années avancent mais les blessures ne se ferment pas encore. Au lieu de guérir, d’autres qui dormaient se réveillent, réapparaissent, de vieux souvenirs resurgissent et on fait des rechutes. Ce n’est pas facile de gérer cette catégorie des gens. Veuillez prendre patience avec nous, nous sommes des malades incurables, nous souffrons d’une maladie chronique. Qu’ils soient patients avec nous, qu’ils continuent bien leur mission même si nous leur demandons des choses difficiles. Nous formons une catégorie de gens vulnérables, car nous n’avons personne, comme je le dis souvent que je ne fais plus confiance aux gens à 100%, parce que j’ai eu de bonnes relations avec les gens, mais après, je les ai vus se transformer en animal. Nous n’avons pas une joie durable, on est joyeux aujourd’hui, on fraternise avec l’entourage, mais quand on retombe dans la solitude, quand les vieux souvenirs remontent à la surface, on redevient insociable. Peut-être que eux aussi disent : «  Pas de confiance dans un rescapé du génocide ». Supportez-nous.

Mes remerciements s’adressent aussi à *Rwanda Wome*n, cette Association qui m’a aidée à sortir de chez moi, à réintégrer la vie d’homme comme un bébé qui marche sur ses quatre pattes pour se tenir debout un jour, je ne parle pas de moi seule, mais aussi de toutes ces dames rescapées que j’ai rencontrées chez *Rwanda Women*. Plusieurs sont mortes des conséquences du génocide, d’autres tiennent difficilement encore, nous toutes, nos cœurs adressent leurs merci à *Rwanda Women*. Nous n’avons rien à lui offrir mais nous gardons fidèlement ce nom dans nos mémoires. Si personnellement j’en avais les moyens, même aujourd’hui, j’ai toujours mes yeux fixés là-bas, avec l’espoir qu’un jour je trouverai plus de moyens que ceux que j’ai aujourd’hui, pour continuer à soutenir mes amies de la Polyclinique et celles de Kagugu, Kagugu « Village d’Espoir ». Ce Village de l’Espoir est un village construit à Kagugu, pour les dames membres de la Polyclinique, venues de Gitarama, Ruhengeri et de partout dans d’autres provinces, et qui, à la fin de la guerre, du génocide, ne se sentaient pas en sécurité chez elles. Il s’agit des veuves qui ont perdu tous leurs enfants et leurs maris pendant le génocide, ou d’autres qui étaient restées avec quelques enfants. *Rwanda Women* a jugé bon de ne pas demander à ces dames de retourner dans leurs lieux de provenance qu’elles avaient fuis suite au manque de sécurité. On a demandé à des bienfaiteurs d’un peu partout : vingt maisons ont été construites, vingt ménages habitent là, ainsi qu’une salle polyvalente pour faciliter les rencontres entre Kagugu et Nyamirambo.

J’y ai travaillé pendant deux ou trois ans. Je me souviens d’elles aussi nuit et jour. En conscience, dès mon arrivée dans ce pays, j’ai dit que je risque d’oublier les noms de ces amies devenues comme mes sœurs, parce que ma sœur est celle qui est près de moi, celle avec qui je peux m’asseoir et causer, partager avec elle ce qui nous est arrivé, tous les abus subis. Celle à qui je peux demander : « Penses-tu que tu te portes mieux ? Où en es-tu ? Je les remercie aussi, je prie pour elles nuit et jour : que Dieu continue de les bénir, de leur donner du courage, de la force, de l’amour. Elles sont nombreuses à attendre de l’aide. On quitte son pays croyant que l’on est seul à avoir des pauvres, arrivé ailleurs on se rend compte que dans le monde on a les mêmes situations. Les mères, les femmes sont les plus affectées. Je remercie encore une fois mon pays d’accueil ainsi que tous ses habitants, pour leur accueil aux personnes qui viennent de tous les coins du monde, sans relations de sang avec elles, sans aucun autre intérêt, ils nous remontent le moral, on se sent prêt à recommencer une nouvelle vie avec certitude de progresser. Je les remercie aussi.

Je ne peux pas oublier de remercier les hommes de partout où ils sont à travers le monde. Tout homme qui lutte pour la paix ; je parle de tout homme qui lutte pour la paix, là où se trouve la guerre, ce sont les femmes et les enfants qui en souffrent le plus. Il y a toutes sortes de violences faites aux femmes et aux enfants, mais ils sont incapables de se défendre, hélas, ils sont les plus touchés par les conséquences des guerres. Cet homme qui se bat pour la paix, c’est pour la femme et l’enfant qu’il se bat. Je remercie ces gens et souhaite que leur nombre s’agrandisse pour qu’il y ait plus de paix dans le monde. Je demande également à ces gens qui, d’année en année, jouent un rôle pour attiser des conflits sans fin ou des guerres interminables partout sur la planète ; en reconnaissant sa responsabilité, que chacun dise : « Je vais désormais essayer de faire partie des artisans de paix, de ceux qui en font la promotion ». En bref, qu’ils déposent les armes.

**00 : 50 : 05**

Cessons de verser le sang d’un autre humain, qui est une créature comme moi, qui verse des larmes aussi. Je m’adresse une fois de plus aux hommes, j’ignore pourquoi mon message est adressé uniquement aux hommes ; je souhaiterais que plus de voix d’hommes se fassent entendre plus pour arrêter les problèmes auxquelles les femmes font face, pour dire à d’autres hommes, à leurs camarades: « Halte là ». À la manière d’un père de famille qui se dit : «  Quelque chose se passe ici, se passe là, je souhaiterais que l’on fasse ceci, cela, dans le but d’obtenir la paix » ; qu’il y ait plusieurs voix d’hommes qui blâment ceux qui ne veulent pas la paix et leur réclament la paix durable pour tous. Le monde d’aujourd’hui et celui de demain a besoin de paix ; les gens sont fatigués de baigner dans le sang, dans le sang, mais jusque quand ? Si les gens peuvent faire la paix ce sont eux aussi qui font la guerre, mais le bien devrait vaincre le mal. La paix devrait régner partout au monde. Voilà.

Je tiens à remercier aussi Monsieur Léo Kalinda, l’artiste de mon film « Mère Courage », lui aussi m’a aidée beaucoup. Je ne pense pas qu’il soit venu au Rwanda uniquement pour moi parce qu’il ne me connaissait pas, il m’a rencontrée à l’Association *Rwanda Women*. La fois dernière je vous ai dit que chaque année, au mois d’avril, le Rwanda fait mémoire des victimes du génocide ; des journalistes de partout sont venus rendre visite aux rescapés du génocide. C’est dans ce cadre-là que j’en ’ai rencontré d’autres, Kalinda aussi. Je vous ai raconté mon arrivée ici. Il ne m’a pas délaissée. Il m’a considérée comme son enfant, je ne me suis pas sentie isolée non plus ; de temps en temps on me demande quelle est la première personne à avertir en cas d’accident ? La première personne, mon cœur me dit que c’est lui. C’est lui qu’on avertira, c’est comme mon parrain, je ne sais pas. Il m’a aidée beaucoup, maintenant encore, je sens… il ne m’a pas abandonnée, disant que, à présent je suis arrivée ici, que je me débrouille. Non. Il a continué de m’accompagner, petit à petit, quand un problème se présentait, je l’appelais lui demandant comment m’y prendre, il me donnait conseil. Je ne peux pas manquer de le remercier.

Je remercie une autre personne qui a collaboré dans le tournage de mon film, nommée Sylvie Gladu, c’est elle qui se chargeait de, quelqu’un qui s’occupe de…disons que lors du tournage d’un film, il arrive que les participants soient pris par des crises émotionnelles ; quand tu racontes une histoire, elle réveille un point sensible et tu te retrouves en crise traumatique. Elle était chargée de de soutenir et de donner conseils, c’était cela son rôle. Elle a été pour moi comme une mère, maintenant encore ; elle m’appelle souvent, quand, plongée dans mes nombreuses préoccupations, je reste longtemps sans lui donner de mes nouvelles. Elle me demande souvent : « Quelles sont tes nouvelles ? » Elle se préoccupe de ma situation journalière. Je ne manquerais pas de la remercier, et beaucoup d’autres, beaucoup d’autres qui m’ont réservé un bon accueil, je leur dis merci aussi, sans devoir citer tous leurs noms, ils sont très nombreux. Merci.

**00 : 54 : 20**

**C.K. : Oui, avant de clôturer, tu as parlé d’un retour sur l’histoire de ton mari Kaniziyo, souhaitant y ajouter certaines choses, tu voulais aussi rectifier certaines petites choses, concernant son lieu de travail, tu peux m’en parler…je crois que, l’endroit que j’ai cité où il travaillait ne correspond pas bien, je ne sais pas si tu veux y corriger quelque chose ?**

**A.M. :** La dernière fois, concernant Kaniziyo, c’est moi qui me suis trompée, car, j’ai dit qu’il travaillait au Ministère de l’Enseignement secondaire et de la Recherche scientifique. Il travaillait au Ministère de l’Education, le Ministère de l’Enseignement Supérieur.

**M.M. : C’est exact ?**

**A.M. :** Non, pas les écoles secondaires ; les Ecoles Supérieures et la Recherche Scientifique, c’est exact, c’est là où il travaillait.

**M.M. : C’est ce qu’on appelait MINESUPRES ?**

**00 : 55 : 36**

**C.K.**: **Ce n’était pas une grosse erreur, compte tenu qu’il existait des écoles secondaires et des écoles supérieures et de la recherche scientifique. Avant de clôturer, nous aussi nous voulons te remercier beaucoup, ton interview et ton histoire, ce que tu nous as raconté, tu souhaites que les autres aussi le sachent, le prennent au sérieux, ce message de paix que tu donnes, et pour nous rappeler que, un certain moment, chacun vit dans sa solitude intérieure, et cela resurgit périodiquement. D’après ce que j’ai compris, ce qui t’a aidée à continuer à aller de l’avant petit à petit, c’est *Rwanda Women*, et ta maman, ta belle-mère. De ton côté, je constate que par *Rwanda Women* et ailleurs dont tu parles dans ce message, c’est dans le but d’aider d’autres qui ont connu des problèmes qui ne sont pas similaires aux tiens, mais qui sont relatifs au génocide, et je reste convaincu que ce message a une grande importance et qu’il portera ses fruits.**

**A.M. :** Merci

**00 : 57 : 00**

**C.K. : Alors, je ne sais pas s’il y a…**

**M.M. : Mais moi aussi je voudrais te poser une petite question qui a pour but de donner espoir aux gens, ou nous leur donnerons espoir ; je me demande si cette façon de vivre renfermée dans tes problèmes, sans savoir ce qui se passe à l’extérieur, il y a d’autres qui ont connu les mêmes problèmes ou qui les vivent encore maintenant, as-tu l’impression que c’est terminé, ou adouci, de telle sorte que quelqu’un qui serait encore dans cet état, peut espérer que cela finira un jour ?**

**A.M. :** Cela ne passe pas complètement, c’est ma première réponse. J’allais prendre la comparaison de la nourriture qu’on a mangée, non, parce que ce qu’on mange va quelque part et ça finit. C’est quelque chose, comme une histoire qui ne s’efface pas, cela ne s’oublie pas. Tu me rappelles que j’en suis arrivée au point de me souvenir et de pleurer pendant mes heures de services. Je déposais mon stylo et je me mettais à pleurer, et rien que pleurer. Mais comme mes collègues étaient au courant de mon histoire, ils me disaient de reprendre courage. Courage. Supporter cet état n’existe pas, nous devrions remplacer ce mot par une autre façon de faire ou par un autre vocabulaire, on supporte une situation qui peut passer après un certain temps. Cette situation ne finit pas. On vit avec et on cherche soi-même comment la gérer, parce qu’on vit encore, parce qu’on ne sait pas jusque quand…ce n’est pas une maladie mortelle, à part qu’elle fait quelques victimes aussi ! Supposons quelqu’un qui passe toute la nuit avec des scènes pareilles, le lendemain matin il se dit en lui-même : «  Les années que je viens de passer dans cet état sont nombreuses, je ne reverrai plus les miens, il se suicide ».

Celui-là met fin à sa vie, mais d’une façon tragique. Mais nous par ailleurs, nous devons prendre notre situation comme quelque chose avec quoi nous vivons. C’est comme un malade atteint du virus du Sida. Le Sida n’est pas une maladie qui tue rapidement, le Sida te ronge lentement jusqu’à la mort. Tu peux mourir après plus de dix ans ? Tu traînes là. Mais cela dépend du comment tu gères la maladie : si tu la gères mal, elle t’emporte vite ; nous, nous devons tenir bon, accepter que ces situations ont eu lieu, que nous les avons vécues ; il m’arrivait de me demander pourquoi ce fut moi, sans réaliser que c’est arrivé à d’autres aussi, même si je venais de passer mes journées avec mes semblables, en train de pleurer aussi, mais une fois rentrée chez moi, je me lamentais : « Pourquoi cela est-il arrivé seulement à moi »  Si cela m’est arrivé, je ne me séparerai jamais de cela, c’est mon histoire, elle est mienne, je ne la changerai pas mais acceptons-le et que cela ne nous empêche pas de vivre et de lutter pour continuer à survivre. Si on vit, il ne faut pas gêner les autres dans l’entourage, c’est un combat que je mène tous les jours. Je me alors que si je suis vivant, dans la Bible, il est dit quelque part : « Vous êtes le sel de la terre ». Le chrétien est le sel de la terre. Je me pose alors la question : « Cette guerre a-t-elle enlevé en moi d’être ce sel de la terre ? » Ne pas être le sel de la terre veut dire avoir de la froideur là où je me trouve, je suis agressive, je reste…parce que je ne vous ai pas dit tout : souvent je souhaitais trouver quelqu’un qui se dispute avec moi. Je me réveillais avec mauvaise humeur, me tenais debout en face de ma belle-mère pour lui adresser un mot méchant, mais arrivée devant elle, je la trouvais paisible, une maman qui s’occupe toujours de moi et de mes enfants, je ne trouvais pas de raison de me disputer avec elle. Je souhaitais toujours rencontrer dans la journée une personne fâchée pour la confronter et nous battre, je sentais en moi une grande colère, je me sentais forte pour l’agresser, voire même la tuer. Là le sel de la terre a tari en moi. Je disais : « Ce sel de la terre c’est ce génocide qui l’a fait disparaître en moi, je dois le chercher, l’avaler à nouveau, le sel redonnerait alors le goût de vivre ». Nous aussi, c’est cela que nous devons faire, nos problèmes ne doivent pas affecter la vie de notre entourage, de nos collègues, de ceux que nous rencontrons, dans le métro, que notre vie soit positive, agréable pour nous et pour ceux qui vivent avec nous. Continuons à vivre.

**01 : 02 : 08**

**C.K. : Ce que tu dis est vrai, cela est arrivé, et là où on a été blessé, les cicatrices restent. Ceux que le génocide a emportés ne reviennent pas, mais chez toi ce qui peut aider les autres, quand on trouve le courage d’en parler, de le réaliser et que tu nous as exprimé le désir de nous revoir, c’est une thérapie pour guérir progressivement, cela ne disparaîtra pas définitivement, mais tout ce que tu faisais, *Rwanda Women* t’a beaucoup aidée, et la grande part te revient, et dans cette volonté de revivre, et à travers ces diverses circonstances. Je trouve aussi que la façon d’en parler, c’est une façon de témoigner, c’est une façon de donner aux gens l’espoir qu’il est possible de guérir complètement, ce n’est pas un mensonge, avoir une infirmité mais croire qu’on peut survivre et aider les autres à vivre aussi. Merci, c’est tout, c’est fini.**

**1 : 03 :28**

**La fin de la session 2 sur 3**

**Sessions # 3**

**00 : 00 : 00**

**C.K**. : **La dernière fois qu’on s’est vu pour ton interview, nous avons parlé de ton histoire, de ta vie depuis ton jeune âge avec tes parents, tes frères et sœurs, tes enfants et ton mari, et du génocide ; après nous nous sommes rencontrés encore, tu souhaitais faire quelques ajouts et rectifications. Mais comme notre histoire ne finit pas et qu’on a toujours d’autres petites choses nouvelles, tu as souhaité une autre entrevue, pour y ajouter quelque chose, ou une correction éventuellement, pour prendre un temps suffisant d’exprimer ce qui est sur le cœur, ton histoire, et spécialement les temps du génocide qui n’étaient pas faciles à vivre.**

**C’est la raison de cette rencontre pour commencer par où nous étions arrivés, ou pour conclure. Alors, j’ignore ce que tu veux ajouter l’entrevue, ou à la conclusion ; à toi de choisir ce que tu veux ajouter.**

**A.M. :** Oui, il s’agit de ce qui se trouve dans l’entrevue, mais que je n’ai pas expliqué ; comme vous le dites, l’histoire reste vivante, on n’en dira pas assez, c’est cette histoire qui fait partie de la vie, que ton cœur ne cesse de te rappeler, il arrive que ton cœur te rappelle quelques petites choses tombées dans l’oubli, mais, je trouve que chaque détail est pour moi important d’en parler, j’y puise une sorte de guérison. Plus j’en parle, plus je me sens soulagée. Parmi les points que j’avais oubliés, certains concernent la période où je commençais à me sentir forte, en bonne santé, mon sang sain, après m’être débarrassée de cette peur d’une contamination éventuelle du Sida, j’ai tout de suite eu une nouvelle idée de dire : « Cette Association *Rwanda Women* m’a aidée, c’est elle qui m’a remonté le moral jusqu’à croire que je ne suis pas folle, que mon sang est sain, que je suis une personne comme les autres ; elle m’a appris à me valoriser ». J’ai décidé alors de lutter pour redevenir autonome progressivement. Parmi les efforts à faire, il fallait que j’apprenne à simplifier la vie, vu que j’avais l’impression de porter un lourd fardeau sur ma tête, n’importe quoi que je rencontrais me paraissait lourd, comme une montagne sur le point de m’écraser. Je me suis résolue à combattre tous ces obstacles que je rencontre, qui forment de fortes barrières dans ma vie. Parmi ces barrières, si j’en cite quelques-unes, vous allez rire !

Il y a un habit que je portais pendant le génocide, depuis le début jusqu’à la fin du génocide. Chaque fois que je le regardais, je changeais de visage, sans m’y attarder outre mesure, mais je me sentais continuellement indisposée, à force de le regarder chaque jour. Je me suis dit : « Cet habit, je l’ai porté pendant très longtemps, et durant tout ce temps, je n’ai pas connu de paix, si je mettais de côté cet habit, puisque les temps à venir sont meilleurs que les temps passés ? » J’ai pris cet habit-là, je l’ai plié et je l’ai jeté à la toilette traditionnelle, vous connaissez cela ! Elle ne se bouche pas, quand on y jette un habit, après un certain temps, il pourrit. Je l’ai pris pendant le crépuscule et je l’ai jeté dedans, j’ai gardé l’impression de me séparer de quelque chose de pesant.

**01 : 07 : 42**

**C.K. :** **C’est comme enterrer toute l’histoire du génocide.**

**A.M. :** Tout à fait ! C’est ma décision. Sans demander conseil à personne. Après cela, je vous ai dit que pendant le génocide, j’ai passé longtemps sans rien manger, c’est comme vivre de rien ou plutôt de ma misère, je ne mangeais pas, je ne faisais pas de cuisine, quelqu’un emmenait le repas à mes enfants, mais je n’y avais pas accès. Même si je l’avais, je ne sentais pas le besoin, je n’en avais aucune envie. Mon corps s’était ratatiné, la voix devenue roque, je ressemblais à un malade laissé à lui-même pendant longtemps, sans quelqu’un pour l’assister, mais un malade qui approche ses moments d’autonomie. Le temps pascal arrivait, les chrétiens s’y préparaient par un jeûne obligatoire à tout pratiquant. J’ai essayé au début, mais à un certain moment, je n’en pouvais plus, pendant le carême, commencer le matin jusque midi, à quatorze heures j’avais des vertiges ; je l’ai fait pendant deux ans successifs, et j’ai abandonné. Je me suis posé la question du pourquoi je me bats. Si…le chrétien jeûne, souvent c’est pour se priver de ce qu’il a parce qu’il connaît les bienfaits de ce sacrifice. Pour moi, le côté négatif de ce jeûne, il y a des gens qui le font pour expérimenter comment la faim fait mal. Pour en épargner d’autres, je pense ainsi, personne ne m’a appris cela, car, après avoir expérimenté soi-même le danger de telle chose, on ne le fait pas aux autres. Je l’ai pris dans ce sens, c’est ma façon de me trouver un remède, je ne suis pas allée chez le prêtre pour recevoir des conseils. Je suis convaincue que j’ai fini de découvrir le sens de la faim et tout le mal qu’elle laisse derrière elle. J’ai compris que l’on la sens jusqu’au point de ne plus vouloir rien prendre, alors qu’on a rien dans l’estomac. J’ai fait cette expérience. « Si Dieu a prolongé mes jours, pourquoi jeûner et mourir de faim encore ? Quels sont mes objectifs en bref ? Ces jours, je les prends comme un supplément de vie dont Dieu me fait cadeau. Pourquoi continuer à souffrir encore? »

J’ai pris la décision d’utiliser mon intelligence, je m’adressais à Dieu : « Je mangerai une petite quantité pendant le carême. Je ne serai pas rassasiée comme d’habitude, mais ne pas mourir de faim non plus. Regardez comment est mon corps, sans eau, desséché, alors que je suis de nouveau capable de prendre quelque chose ! Pardonne-moi, je ne veux plus mourir de faim ». Je mangeais raisonnablement, mais en distinguant ce dont je me prive, mais sans faire souffrir le corps. Ensuite, compte tenu que j’ai connu le mal de la faim, toute personne qui viendra à moi, si j’ai quelque chose de plus que lui, je lui refuserai rien, je lui donnerai à manger. Quand on me dit : « J’ai faim », je donne tout ce que j’ai au moment même, je donnerais pour qu’il retrouve son état d’avant.

Pendant le carême, je ne pratique pas le jeûne comme tout le monde, mais je mange peu, sans remplir mon ventre, mais j’écoute mon corps, pour avoir la paix en moi. Tout cela pour alléger mes problèmes, pour me sentir soulagée davantage.

Je termine en analysant le côté social, socialiser avec les gens ce n’est pas chose facile après le génocide; avant je m’entendais avec tous, sans problème. Mais à présent, quand je socialise avec une personne dans le cadre d’une simple amitié, mais qui parle trop fort, ou dont la voix dépasse la mienne au fur et à mesure que nous parlons, ou que sa voix va au-delà de l’endroit où nous nous sommes assis…

**01 : 12 : 39**

**C.K. : Qui va au-delà de la conversation.**

**A.M. :** Cela me laisse l’impression que la personne tape sur mon cœur à cause de son ton trop fort. Pas moyen de lui dire de baisser le ton parce que c’est son tempérament. Après avoir découvert cela, je prends mes distances progressivement, parce que cela me gêne, et je ne peux pas non plus lui donner l’ordre d’apprendre à parler à voix basse, alors que c’est sa nature. Je vois rien de mal chez la personne mais je ne me sens pas à l’aise. Je l’écarte progressivement jusqu’à ce qu’elle se sente écartée, mais sans comprendre la raison de ce rejet. La personne est bien avec elle-même et moi aussi. Et quand j’ai des choses à lire, par exemple jadis quand j’allais à des sessions de formation, *Rwanda Women* m’envoyait dans des séminaires à gauche à droite. Quelque fois on nous donnait beaucoup de livres à lire et qui pesaient lourd ; on nous donnait le temps de les lire tous et de présenter un résumé après la lecture. Il y avait des moments où je me sentais bloquée, je ne retenais rien, cela me gênait et je fermais tout et je mettais les livres de côté, me disant que ce n’est pas dans mes compétences, que ce sera fait d’une autre façon. Me calmer et déposer tout à côté, arrivée devant le professeur, je lui disais que je n’ai pas pu le faire à cause de…avec simplicité. Il me comprend ou il ne me comprend pas, c’est son affaire. Je prenais les choses simplement. Concernant le repos, le sommeil, j’ai passé une année après le génocide sans sommeil, mon cerveau était devenu sec, rien que les mauvais souvenirs, constamment, nuit et jour, j’avais toujours les yeux rouges, les nerfs tendus faute de sommeil, je ne pouvais pas dormir et me sentir reposée. Depuis que j’ai retrouvé le sommeil, je vous ai raconté comment, je somnole partout ; je m’assois avec des gens en train de causer, et mon cœur s’endort. Que fais-je à ce moment-là ? Je pars discrètement chercher un endroit où m’asseoir, je ferme les yeux et me tiens dans une position détendue pour profiter de cet instant de sommeil. A part les raisons de service, je suis stricte avec mon heure de sieste ; si je me sens fatiguée, si le corps me dit : « Je me sens fatigué », j’arrête ce que je faisais et je me repose. La priorité est accordée au moment de mon repos. Je m’occupe du reste après, ma sieste terminée. Au retour de ma sieste, je me sens renouvelée. J’ai alors les énergies pour continuer autre chose… quoi d’autre ? J’ai ici un petit papier. Je vous ai dit : « Eh ! Oublier, j’oublie souvent de telle manière… »

**01 : 16 : 23**

**C.K. :** **Mais tu as trouvé une solution ?**

**A.M. :** Oublier, quand il m’arrive d’oublier, je ne force pas pour me rappeler ce que c’était, cela me semble une façon de fatiguer mon cerveau. Alors, j’abandonne.

**01 : 16 : 37**

**C.K. : Tu ne te préoccupes pas, en te demandant pourquoi tu as oublié de ‘y attarder ?**

**A.M. :** Non, je laisse tomber, faisant semblant que j’ai oublié, plus tard si je m’en souviens, ok, je m’en occupe. Je ne force rien. Ne rien forcer m’aide beaucoup. Si cette chose ne marche pas, ça ne marche pas, je mets de côté, si cela marche bien je marche avec. J’évite tout ce qui me fâche. Malgré que me fâcher ne m’arrive pas souvent. Autrefois, je me fâchais mais d’une façon modérée, alors, après avoir passé trois mois dans la maison, sans habits, tout en les voyant non loin de moi et souhaitant les prendre, sous les ordres des inconnus, un me disant fais comme ceci, fais comme cela, sans le connaître, un autre inconnu vient et fait de moi ce qu’il veut, ces périodes-là m’ont rabaissée jusqu’au niveau le plus bas possible, de manière que l’on peut m’exiger des choses comme on veut. Quand ça devient trop, alors je réplique. Mais prendre le temps de se fâcher, vous savez que quand on est fâché on se sent intérieurement brisé, je n’atteins pas ce niveau. Je me fâche très peu, vraiment peu, même si cela m’arrive, j’oublie vite. Tout ce qui peut me provoquer à me fâcher, par exemple se disputer avec quelqu’un, ou quand je cause avec une personne et que nos propos divergent…

**01 : 18 : 33**

**C.K. : En ayant des idées différentes ?**

**A.M. :** Je trouve que si je continue de tirer de mon côté et l’autre de son côté, nous ne nous rencontrerons jamais, cela peut emmener des disputes. J’ai arrêté. Je lui ai dit : «  Arrêtons-nous là, ceci n’aboutira à rien. Quand j’ai un programme chargé, c’est un autre chapitre ; si j’ai beaucoup de choses au programme, trois ou quatre, toutes urgentes, et que je prévois que ce sont des programmes urgents et difficiles à exécuter au même moment, je ferme les yeux et fais un tirage au sol, j’en prends deux, je mets les autres dans l’oubli et je fais comme s’ils n’existent pas ou n’ont jamais existé.

**01 : 19 : 28**

**C.K. : Tu fais comme si tu les as oubliés ?**

**A.M. :** Oui, je les efface définitivement de moi, et je continue avec les deux autres uniquement. Cela est faisable et la vie reprend son rythme. Je n’aime pas un obstacle sur mon chemin. J’estime que les obstacles doivent disparaître pour me sentir reposée. Une autre chose que j’allais oublier de dire, c’est de combattre toute chose qui fait obstacle. Je vivais avec, je passais mes journées avec, je dormais avec ; ma chambre… La chambre où tout cela se passait ; une fois assise, je me suis posé la question du comment je n’ai pas pu déplacer ma maison ailleurs et l’installer sur une autre colline…

**01 : 20 : 30**

**C.K. :** **A l’exemple de cet habit-là ?**

**A.M. :** Oui. Je n’abandonnerai pas cette maison, je n’en ai pas la possibilité. Mais pourquoi ne pas quitter cette chambre ? Ce n’est pas la maison qui me gêne, c’est plus cette chambre, car, chaque fois que j’y entrais pour faire ceci cela, je revoyais encore les mauvais souvenirs de la vie que j’y ai menée et je me sentais très mal à l’aise. Je me dis ensuite : « Les moyens je les ai, je travaillais, c’était en deux-mille-deux [2002], je travaillais, la place pour construire, je l’avais, et je suis disponible. La fameuse chambre se trouvait à droite, j’ai construit une autre à gauche de la maison.

**01 : 21 : 16**

**C.K. : Tu l’as annexée à la maison ?**

**A.M. :** J’ai quitté là et j’ai construit sur le côté gauche de la maison. J’ai construit une chambre, j’ai construit…bien entendu, je ne pouvais pas construire seulement une seule chambre, je devais prendre tout le mur. Sur ce mur, j’ai construit ma chambre, une salle à manger, et une autre chambre en haut. J’ai eu l’impression que Kaniziyo a construit mais qu’il est absent, cette fois-ci c’est mon tour de continuer. Je me suis sentie valorisée aux yeux de la famille et par rapport à moi-même, parce que je venais d’achever ma chambre. Après avoir terminé, j’ai déménagé vers la nouvelle chambre, mais je n’avais que le lit, le matelas, on l’avait pillé pendant la guerre, le génocide ; je vous l’avais déjà raconté. Le matelas que j’utilisais m’avait été donné par les *Inkotanyi* [FPR], j’avais acheté un autre pour l’autre chambre, mais le lit là, je l’ai cassé et les morceaux je les ai jetés dehors, la chambre que je fuyais, on l’a rénovée et on y a installé un autre lit, l’un de mes enfants l’a occupée sans problème. Et moi, j’ai gardé la nouvelle chambre. Dans mon intérieur, je l’ai baptisée la chambre de la Paix. Quand j’y entrais, je me sentais reposée, si j’ai rencontré des problèmes à mon lieu de travail, si, à mon retour chez moi, je rencontrais de petits problèmes, c’est vite réglé. Quand j’entrais dans cette nouvelle chambre, c’était pour me reposer seulement et remercier le Seigneur.

Les nuits, j’étalais des nattes par terre, à 3h00 du matin, je me réveillais, avant je me couchais tôt, à 3h00 du matin, je me levais et me mettais à genoux pour remercier Dieu, non seulement dans mon cœur, mais j’ouvrais ma bouche en murmurant, et je louais à haute voix en disant : « C’est toi seul qui es présent avec moi, car, toutes les créatures sont endormies. Je suis uniquement avec toi pendant ces heures, je suis seule avec toi mon Seigneur, tu m’as donné la vie, tous les êtres vivants sont endormis, mais je te remercie, parce que tu as réveillé mon cœur à cette heure-ci pour rester assise avec toi, pour chanter tes louanges, te contempler dans les yeux ». Je me sentais heureuse, je le sentais avec moi, proche, assis avec moi. Alors je recommençais l’histoire de mon passé, les difficultés rencontrées, mais à la fin, « je m’étonnais du comment tu m’as tiré de cette abîme. La manière dont tu m’as sortie de ces problèmes, comment tu m’as sortie de ces situations, je trouve que les Rwandais sont intelligents quand ils disent dans leur adage *Dieu sauve à travers le désespoir*. C’est cela que tu m’as fait Seigneur, c’est cela que tu as fait pour moi, car’ j’étais au bord du désespoir et sur le point de te demander la mort la mort. Mais tu avais un secret que tu me réservais ; serait-ce celui-ci ? » Je me levais et je dansais discrètement pour ne pas réveiller les autres. Vous vous imaginez, danser avec précaution ? Pour ne pas déranger ceux qui vivent dans la maison ? Mais j’étais sûre que Dieu m’entendais. La prière terminée, je me couchais et m’endormais à nouveau, le matin, je partais toute heureuse, bien dans ma peau, mais sur la route, quand je rencontrais ces gens-là, je retournais dans mon état d’avant. La journée se passait mal. Mais au moins, j’avais essayé de trouver comment alléger le poids de ma situation et cela m’a aidée beaucoup. Je vis de cela encore, je rencontre parfois certaines incommodités mais je ne les trouve pas alarmantes, elles doivent disparaître, car, Dieu m’a donné la vie, je dois vivre, voilà. Je pense que c’est fini, tout est dit. En bref c’est cela grosso modo, à part que l’on ne finit pas de tout dire, car, il y a tellement à dire, il y a tellement, tellement…je ne sais pas. En gros, tout est bon, compte tenu d’où l’on vient et où on arrive : à chaque moment on voit que l’on fait un pas en avant progressivement vers un avenir meilleur, et j’ai l’espoir que cela continuera d’aller de l’avant. Je souhaite que les personnes que j’ai rencontrées, qui ont connu les mêmes situations et qui le peuvent, essaient d’en parler, de sortir des tous les problèmes quotidiens qui les bloquent, car, quelqu’un peut venir à ton aide en partant de ce qu’il sait de tes besoins ; cependant, en toi sont cachées des choses qu’il ne peut pas savoir, que toi tu ressens mais qu’il ne peut pas voir. Nous devons bien comprendre ce point, accepter l’aide que l’on te propose et la manière dont tu viens en aide à toi-même. Le pas que tu franchis en t’aidant toi-même, doit servir de fondation aux personnes désireuses de t’épauler, afin que la vie devienne meilleure. Merci.

**C.K. : Ce que tu viens de dire ici était nécessaire à ajouter, car ce sont des choses importantes. La fois dernière, tu as parlée de la vie douloureuse que tu as vécue, difficile à expliquer à une autre personne ; tu as essayé de l’expliquer, mais aujourd’hui, c’est dire que la vie éprouvée que tu as connue est un remède. C’est un remède ; toi *Rwanda Women* t’a aidée et d’autres aussi t’ont aidée, mais toi, tu as cherché comment le prendre pour…le génocide ne finit pas, mais pour s’en débarrasser, je juge nécessaire, voire très important, comme tu le dis, d’autres aussi sont passées par cette vie, à travers tout cela et d’autres diverses épreuves, que c’est chacun qui doit trouver les techniques d’en sortir et** **les autres viennent pour aider. Mais c’est la personne concernée qui cherche comment reconstruire sa vie nouvelle, se sentir forte, supprimer tous les obstacles dans la nouvelle vie, et avancer sans recul. Je te remercie beaucoup, sincèrement c’est une action de grande valeur**.

**A.M. :** Je vous remercie

**01 : 28 : 24**

**La fin de la session 3 sur 3**